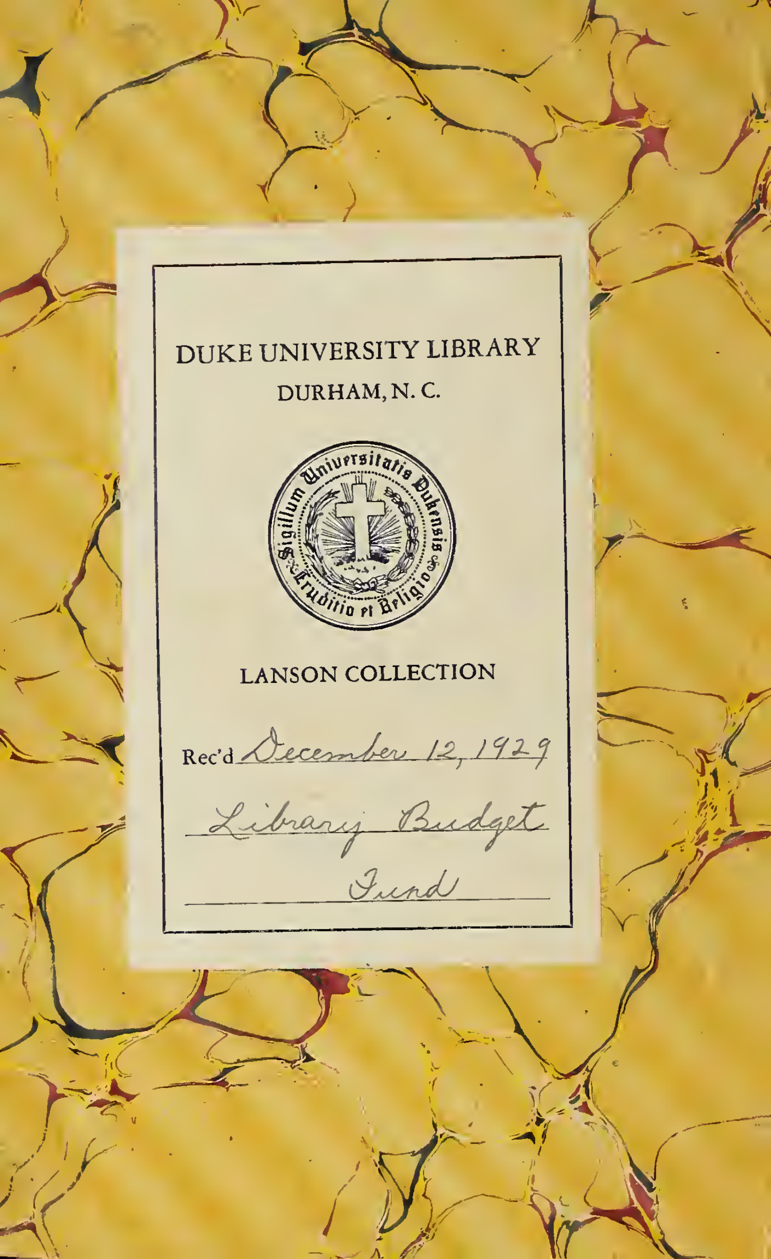
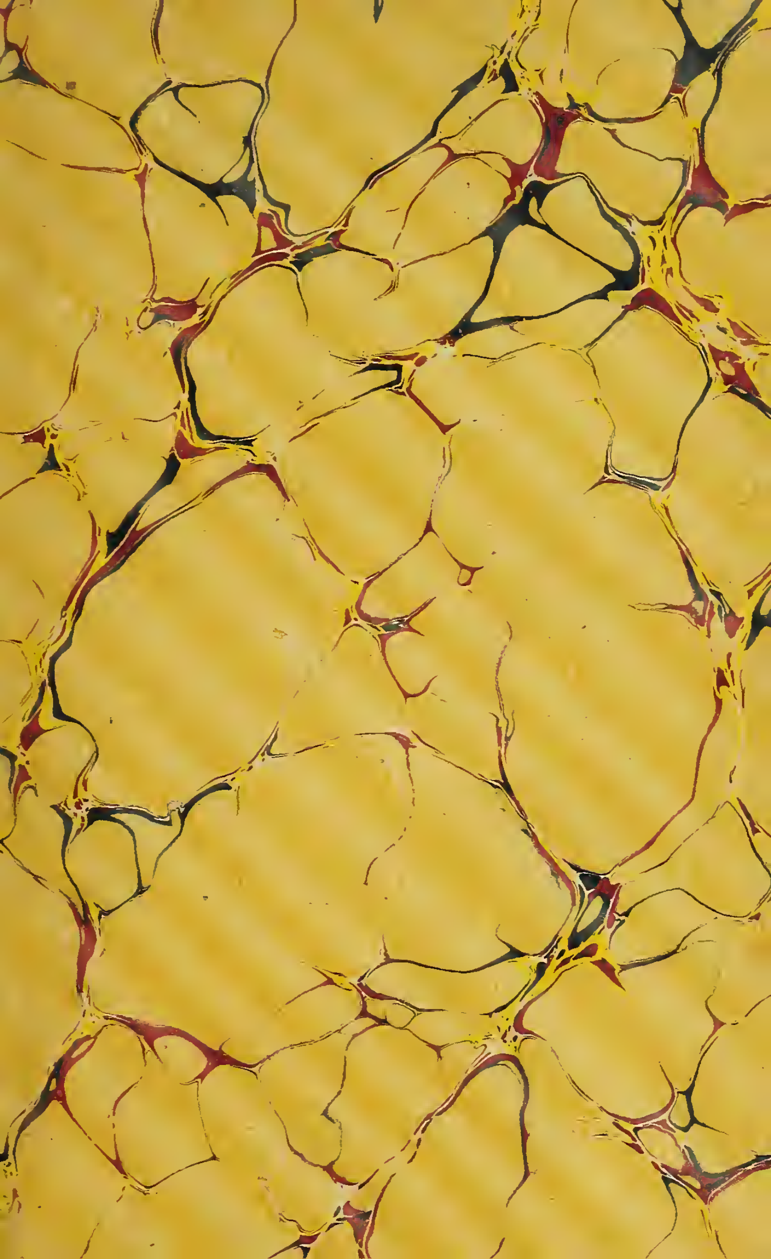



DUKE UNIVERSITY LIBRARY
DURHAM, N. C.
Sigillum Universitatis Dukensis
Eruditio et Religio
LANSON COLLECTION
Rec'd December 12, 1929
Library Budget
Fund



Digitized by the Internet Archive
in 2017 with funding from
Duke University Libraries

https://archive.org/details/alphonseallais01lero

Alphonse Allais

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Marie-Rose au couvent. (*Couronné par l'Académie française*).

Ames vaillantes. (*Couronné par l'Académie française*).

Le Roman d'Arlette.

La Chaumière aux Ravenelles.

Drichette.

Histoire d'un honnête garçon. (*Médaille d'honneur de la Société d'Encouragement au bien*).

Le plaisir d'aimer. (Roman psychologique).

Livres-albums :

Le Roman du Renard, translation illustrée par B. Rabier.

Chez les Bêtes, illustrations de B. Rabier.

Le monde des Bêtes.

L'Enfant à travers les âges.

Petites Bêtes et petites gens.

Études de Morale et de Sociologie :

Les Droits de l'Enfant. (*Couronné par l'Académie des Sciences Morales et Politiques et l'Académie de Médecine*).

L'honnête femme contre la débauche.

Le rôle des mères dans l'éducation de leurs fils au point de vue de la morale. (Brochure de 16 pages).

Pour paraître prochainement :

L'homme qui comprend le langage des animaux, illustrations de B. Rabier.

La femme riche et la misère. (Étude sociale).

MADAME LEROY-ALLAIS

Alphonse Allais

SOUVENIRS D'ENFANCE ET DE JEUNESSE

PRÉFACE D'ALFRED CAPUS



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

Droits de traduction d'adaptation et de reproduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

LIBRARY OF DUKE UNIVERSITY DURHAM N.C.
COLLECTION
LANSON

A MESSIEURS

TRISTAN BERNARD,

ALFRED CAPUS, MAURICE DONNAY,

LUCIEN GUITRY

qui furent les meilleurs et les plus fidèles amis d'Alphonse Allais.

848.89
A416 Z

PRÉFACE

—

Mme Leroy-Allais, la sœur d'Aphonse Allais, dont on connaît des œuvres de tant de délicatesse, a entrepris d'écrire la biographie de son frère. Elle nous a rendu, en des pages vives et émues, la physionomie de cet écrivain supérieur qui a créé un ton nouveau dans notre littérature humoristique, et qui fut aussi, par son caractère, par ses idées, par sa conception de la vie, un homme d'une originalité extraordinaire.

Vers 1900, on eût fort étonné les bourgeois d'Honfleur en leur prédisant qu'ils glorifieraient ce grand garçon aux épaules carrées et à la démarche flegmatique qui, lorsqu'il descendait de sa petite maison vers le port, était salué par la moitié de la ville d'un « bonjour, monsieur Allais », cordiales paroles prononcées le sourire aux lèvres. Le personnage populaire qui était l'objet de cette

219646

sympathie y répondait avec gravité. Son regard bleu restait impassible, sa main se tendait d'un grand geste digne ; rien, sur son visage, n'indiquait qu'il fût touché de ces familiarités. C'est qu'en effet, elles ne s'adressaient pas au véritable Alphonse Allais : elles ne s'adressaient qu'à sa caricature, et il le sentait. L'opinion avait étrangement déformé la physionomie de cet homme remarquable. Tout le monde lisait les courts récits, presque quotidiens, qu'il publiait dans les journaux et subissait leur puissante fantaisie ; le lecteur sentait confusément qu'il avait raison de rire, qu'il riait pour une histoire qui en valait la peine ; mais la qualité unique de ce rire, il était incapable de l'analyser Aussi Alphonse Allais fut-il, par la plus rare contradiction, populaire et méconnu ; c'est-à-dire que les portions purement superficielles et mécaniques de son talent étaient d'elles-mêmes assez fortes pour agir sur la foule, tandis que l'essence profonde de ce talent lui échappait. Elle échappait aussi à la critique, à quelques exceptions près qu'il faut toujours faire quand on incrimine la critique. Car plusieurs écrivains, parmi lesquels Jules Lemaître, distinguèrent immédiatement la valeur d'Alphonse Allais et lui montrèrent de l'estime.

Alphonse Allais avait infiniment de goût. C'est le goût qui lui permettait d'atteindre aux extrêmes limites du fantastique avec les seuls éléments de la vie réelle. Son art consistait dans la surprenante combinaison de ces éléments. L'ordre, la logique y présidaient, Alphonse Allais choisissait une aventure de la vie moyenne, une aventure très simple, très courante, banale, une aventure pouvant arriver à n'importe qui ; et, peu à peu, par des développements d'une extraordinaire souplesse, par des bonds gracieux et accélérés, il lui faisait tout à coup quitter la réalité, comme un aéroplane quitte le sol. On était ainsi conduit, sans savoir par quels mystérieux chemins, à un autre plan de la vie, sur une autre dimension. On voyait soudain la terre de côté, ainsi qu'en aéroplane on la voit de haut. Les choses avec leurs aspects, les êtres avec leurs sentiments subissaient les plus bizarres réfractions ; et on se trouvait très vite, en quelques lignes, dans cette zone supérieure de la fantaisie. D'où ce brusque étonnement qui précède le rire de bonne qualité.

Or, le rire provoqué par Alphonse Allais était de la meilleure qualité si on comprenait, et il n'en était pas moins très bruyant, même si on ne comprenait pas. Il n'y a

219646

guère que l'humour manié par un maître qui produise ce rire à double action ; l'humour qui contient à la fois la gaieté et l'ironie et sait en faire un mélange détonant.

Le rire français a sa source dans l'ironie et dans l'amertume.

Que l'humour soit d'origine anglaise ou que le mot seulement nous vienne d'Angleterre, c'est une question qui comporte plusieurs solutions. Nos voisins ont d'admirables humoristes, mais on peut prendre des leçons d'humour dans tout le cours de notre histoire littéraire, chez Rabelais ou Molière, comme chez de plus petits. On caractérise assez mal le rire français si on le fait aboutir aux contes grivois et aux vaudevilles. Ce rire-là, toutes les foules y sont sensibles et tous les peuples, et nous pas plus que les autres. Ce n'est pas le rire d'une race particulière, c'est le rire d'un certain étage de l'espèce humaine. Le rire français n'a pas autant de bonhomie et de naïveté qu'on le croit. Il a une source plus profonde. Il a sa source dans l'ironie et dans l'amertume ; on les retrouve à tous les chapitres de Rabelais, à toutes les scènes importantes de Molière, pour ne parler que

de génies représentatifs. Et il y a, sous la vraie et forte gaieté française, ce qu'il y a sous l'humour anglais : une satire continuelle de l'homme et un manque incessant de respect à la société. Quand on a dit : « Le large rire de Molière », on a pu définir *Monsieur de Pourceaugnac*, mais on a fait injure au *Misanthrope*.

Je ne vais pas tomber dans le travers que je signalais tout à l'heure et comparer Alphonse Allais à Rabelais ou à Molière, pas plus qu'à Swift. Et pas davantage à Marc Twain, quoique je le préfère à celui-ci. D'ailleurs, je ne veux le comparer à personne ni à de plus grands que lui, ni à ses pairs dans le domaine du comique et de la fantaisie. C'est un esprit d'une originalité intense. Rien ne semble d'abord plus incompatible avec le succès, surtout le genre de succès universel qu'obtinrent les fantaisies d'Alphonse Allais. Je ne me l'explique que par la profonde sincérité de cette conception baroque de la vie. Dans l'humour, il y a en général de l'hypothèse, une façon détournée d'aborder le sujet. L'humour d'Alphonse Allais était une affirmation vigoureuse, dont il était impossible de mettre en doute le sérieux. Et comme il était également impossible d'y croire, on se trouvait dans une étrange pos-

ture qui vous condamnait à l'éclat de rire.

Alphonse Allais avait, en somme, plus de simplicité que n'en ont habituellement les humoristes. Un humoriste — si tant est que ce terme ait un sens très précis — serait plutôt un homme qui, ayant une opinion, la fait passer et repasser devant vos yeux d'une façon si subtile qu'il vous force à jouer avec elle à cache-cache. Il en résulte parfois de la fatigue et du découragement. Allais est beaucoup plus franc et plus direct. Son style a la saveur et l'invention : il est irréprochable et pourtant d'une allure toute nouvelle. On n'y rencontre jamais les épithètes voyantes et criardes des écrivains gâtés.

Pour tant de qualités et de verve irrésistible, et pour un caractère dont ses amis connaissaient la bravoure et la sensibilité délicate, Alphonse Allais nous fut infiniment cher, et tout le monde sera intéressé par le récit de cette existence. Elle fut alternativement pittoresque et heureuse, traversée par la fantaisie et par la douleur. Elle se termina brusquement, en quelques heures. Et peu d'hommes se résignèrent à disparaître avec autant de sérénité qu'Alphonse Allais.

Alfred Capus

ALPHONSE ALLAIS

I

PAYS NATAL

La première jeunesse d'Alphonse Allais n'eut rien de remarquable ; aucune aventure, aucun événement extraordinaire n'en vint troubler le cours paisible et régulier.

Il ne fut pas non plus un de ces phénomènes qui étonnent leur entourage. Sa très précoce et très remarquable intelligence ne s'exerça pas sur les sujets qui, au collège, valent les premières places et les prix nombreux. Flâneur et distrait, il était, en général, considéré comme un élève médiocre. Seuls, le devinèrent partiellement, M. Chavagnac, son professeur de septième, et M. Cardine, le curé de notre paroisse, qui le prépara à sa première communion. Ce dernier, du reste, était un homme fort érudit, et Baudelaire, qui le rencontra parfois chez sa mère, en parle avec de grands éloges, dans sa correspondance. M. Berthoud, qui fit faire

la philosophie d'Alphonse Allais, eut bien conscience de son esprit supérieur, mais c'était pour déplorer l'emploi qu'il en faisait.

— Allais ! Allais ! gémissait-il souvent, vous pourriez être tellement autre... ! tellement mieux... !

Mais Allais ne se souciait d'être ni *autre*, ni *mieux*. Pourvu qu'on le laissât tranquille, qu'on ne le contraignît pas à faire ce qui lui déplaisait, il tenait les gens quittes de leur considération. Personne n'eut, à un tel degré, je ne dirai pas le mépris, ni même le dédain, mais l'insouciance de l'opinion.

Ce que j'exposerai donc, c'est le milieu où il fut élevé, les gens qu'il fréquenta, les menus événements dont il fut témoin et ceux où il fut acteur. Je les ai vus de trop près, ces événements, j'y ai été trop mêlée pour me rendre compte de l'influence qu'ils purent exercer sur le caractère d'Alphonse Allais. Des psychologues avisés sauraient mieux que moi, faire la part de l'hérédité et du milieu en ce qui concerne la formation de cet esprit tellement spécial que, nulle part, on n'en retrouve l'équivalent.

Peut-être s'intéressera-t-on, sans plus, à ce qu'étaient, il y a une cinquantaine d'années la vie et l'éducation d'un enfant de petite mais bonne bourgeoisie provinciale.

Le hasard fit que, dès notre toute petite

enfance, nous vécûmes dans l'intimité, plus ou moins étroite, d'un certain nombre d'hommes illustres.

Ce fut d'abord, parmi les artistes, ce que l'on pourrait nommer « la pléiade de Saint-Siméon » : Français, les Daubigny, Troyon, Courbet, Manet, et tant d'autres ! sans oublier nos compatriotes Eugène Boudin et Marais, et notre proche parent, Voisard-Margerie ; ces deux derniers plus jeunes que nous et que nous connûmes tout enfants. La brave mère Toutain, la patronne de l'auberge, nous aimait beaucoup et, bien souvent, nous allions jouer dans sa grande cour. Il nous arrivait quelquefois de faire trêve à notre turbulence pour regarder les artistes peindre ces tableaux qui nous remplissaient d'admiration. Eux s'amusaient de notre babil, de nos réflexions parfois saugrenues, et nous étions fort bons camarades.

Puis ce fut Baudelaire qui faisait d'assez longs séjours auprès de sa mère remariée au général Aupick. Celle-ci était une bonne cliente de notre pharmacie et elle aimait que, en lui portant ses médicaments, ma mère et nous, lui fassions une petite visite. Baudelaire se plaisait à causer avec mon père et bien que, sur beaucoup de points, leurs idées fussent différentes, ils s'entendaient le mieux du monde. Coïncidence bizarre, Alphonse Allais habita la « maison Baudelaire » pendant quelques années, jus-

qu'au moment où elle fut démolie pour l'agrandissement de l'hôpital, alors que nos parents habitaient, juste en face, l'ancienne propriété du colonel Hémon, le fidèle ami du général Aupick, qui, après l'avoir suivi aux camps et dans les ambassades, n'avait pas voulu se séparer de lui au moment de sa retraite.

Quand on avait besoin, dans la famille, d'une consultation sérieuse, on appelait le Dr Flaubert, de Rouen, qui alors, s'asseyait à notre table, et parlait volontiers de son illustre frère.

Notre arrière-grand'mère Allais, morte nonagénaire, avait connu dans son enfance Charlotte Corday dont l'oncle était curé de sa commune, et elle ne tarissait pas d'anecdotes sur la vie privée de l'héroïne.

Puis ce fut Albert Sorel dont la réputation précoce frappa notre jeunesse. Quand nous lisions ses premiers ouvrages, nous étions très fiers de penser qu'il était notre compatriote.

Au temps de notre adolescence, nous rencontrions souvent, dans nos promenades ou chez des amis, une dame charmante, très fine et très distinguée, avec deux enfants aussi fins, aussi distingués que leur mère : une petite fille et un petit garçon que nous admirions fort pour leur élégance et leur bonne grâce. La fillette, morte prématurément, repose dans un cimetière de Honfleur,

tout près de proches parents à nous, le garçonnet est devenu l'académicien Henri de Régnier.

Un peu plus tard, chez une de nos tantes, nous prîmes contact avec six jolies petites filles dont la future poétesse, Lucie Delarue-Mardrus, était la plus jeune.

Paul Adigard dont, au moment de la catastrophe de l'*Iéna*, on put dire à la tribune de la Chambre que « la plus grande perte subie, ce jour-là, par la marine française était le commandant Adigard », fut notre camarade d'enfance, un camarade très cher et déjà très estimé.

Au collège, Allais eut comme condisciples Paul Toutain devenu le célèbre écrivain régionaliste, Jean Revel, et un autre écrivain, Emmanuel Soudan qui, plus tard, troqua son prénom d'Emmanuel contre celui de Jehan.

De différentes manières, il se trouva que nous fûmes à même de fréquenter presque tous les hommes connus qui venaient à Honfleur au moment des vacances, et ils étaient nombreux : littérateurs et artistes furent toujours attirés par notre petite ville qui, bien à l'abri de ses deux collines, et bercée par le flot adouci de l'estuaire, se repose de son activité passée.

Allais, si peu soucieux de la notoriété en ce qui le concernait, se montrait très fier de

tout ce qui se pouvait rehausser le prestige de notre vieux Honfleur qu'il adora jusqu'à la fin de sa vie.

Maurice Donnay raconte que, la première fois qu'il vint le voir, il arriva dans la soirée. Illico on l'emmena « faire un tour », et, après une inspection rapide et imparfaite, il conclut :

— En somme, Honfleur est un gros bourg.

Allais se montra furieux.

— Un gros bourg..., un gros bourg...! espèce d'imbécile... ! on t'en donnera des gros bourgs comme çà...! Gros bourg, toi-même...

En racontant, avec la plus grande simplicité, quelques épisodes de la jeunesse d'Alphonse Allais, je m'excuse, par avance, d'être trop souvent en scène dans le récit. Mais nos jeunes années se passèrent dans une intimité tellement étroite et continue qu'il m'est impossible d'isoler complètement Alphonse, de mon autre frère Paul-Emile et de moi-même ; du reste, beaucoup de menus incidents prirent telle ou telle tournure uniquement parce que j'y étais mêlée. Notre sœur Marguerite, plus jeune et de caractère moins aventureux, fut davantage tenue à l'écart.

Il sera, d'ailleurs, facile de se rendre

compte que la personnalité d'Alphonse Allais se dégage toujours très nette et très supérieure. Dans ces petites scènes où nous jouions chacun notre rôle, il était le protagoniste, nous les modestes comparses.

II

TOUT PETIT

Jusqu'à trois ans, Alphonse Allais ne dit mot. C'était à se demander s'il n'était pas muet ; et une de nos vieilles grand'tantes qui voyait toujours les choses au pis, pensait qu'il pourrait bien être « innocent ».

Un beau jour, il se mit à parler, mais si bien du premier coup que ce fut merveille. Non seulement il ne bafouillait pas, non seulement sa phrase était correcte et bien construite, mais il disait des choses qui étonnaient venant d'un enfant si jeune.

Pendant son long silence, il n'avait pas perdu son temps : il avait écouté, regardé, et s'était intéressé à ce qui se passait autour de lui ; c'est seulement quand ses idées avaient été précises et qu'il s'était senti capable de les exprimer nettement qu'il avait jugé bon d'en faire part à son entourage.

Je ne crois pas qu'on puisse avoir l'esprit

d'observation plus précoce et plus intense, ni une mémoire plus fidèle.

Il avait à peine deux ans quand nous allâmes, pour la première fois, chez nos grands parents Allais qui habitaient Ernes, une petite commune de l'arrondissement de Falaise. A cette époque, il ne parlait pas encore, il ne put donc faire part de ses impressions, mais quelques années plus tard, alors qu'il n'était pas retourné « au pays », il décrivait, avec une précision qui étonnait mon père, la maison familiale avec les gens et les bêtes du logis.

A moi, il disait : « Tu étais très mauvaise ; un dimanche que nous étions allés à Saint-Pierre-sur-Dives, tu as échappé à ma tante Morel qui te tenait par la main, et tu as couru vers un café où buvaient des pompiers en uniforme. Tu as pris un de leurs casques et tu l'as mis sur ta tête ; le casque s'est enfoncé, il te cachait toute la figure, et tu criais parce que tu avais peur ».

C'était absolument exact. Je l'avais oublié, moi qui étais plus âgée que lui et qui avais été l'héroïne de l'aventure, lui s'en souvenait parfaitement.

Rien ne lui échappait du spectacle de la vie auquel il assistait, souvent amusé, parfois triste, mais toujours intéressé. Les gens, les bêtes, les choses, tout l'arrêtait, tout était

pour lui matière à réflexion. Il s'instruisit ainsi au moins autant que par les livres, et certainement mieux, l'enseignement qu'il en reçut s'adaptant plus exactement à sa nature.

Cet esprit d'observation se manifesta tout d'abord, chez lui, par la pitié. Ceux qui l'ont connu intimement savent de quelle sensibilité extrême, et presque maladive, il était doué. Beaucoup d'humoristes en sont là. Parce qu'ils voient mieux, ils sentent davantage ; et, quand ils ne possèdent pas cet égoïsme féroce que rien ne saurait émouvoir, ils deviennent ces êtres vibrants qui devinent la souffrance la plus cachée et y compatissent douloureusement.

Voici, à cet égard, les deux traits les plus anciens dont je me souvienne dans la vie d'Alphonse Allais.

Tout près de chez nous, sur le quai de la Lieutenance, stationnent habituellement des hommes qui vivent du port. Ils aident à l'embarquement et au débarquement des paquebots du Havre, donnent un coup de main aux pêcheurs pour l'appareillage, sont prêts à saisir ou à jeter une amarre, à haler un bateau, à sauter dans une chaloupe pour une manœuvre quelconque.

Parmi eux, il y avait un ancien matelot, qui, ne pouvant plus travailler, venait là

pour jouir encore du mouvement auquel la mer donne lieu ; c'était le père Louvard.

Marin au long-cours, il avait eu, pendant un voyage, la cheville broyée. Comme il n'y avait pas de médecin à bord, sa cheville s'était remise toute seule, comme elle avait pu, et mal, naturellement ; de sorte que le pauvre homme ne pouvait plus faire usage de son pied. Par une sorte de fierté, il n'avait point voulu prendre de béquilles et il avait adopté, pour se soutenir, un très long bâton dont il se servait à la manière des sauteurs.

Ce bâton, qu'il portait en biais, du talon gauche à l'oreille droite, le faisait ressembler vaguement aux ours que les « montreurs » faisaient autrefois danser sur les places publiques. Alphonse avait tout de suite établi la comparaison : « Le père Louvard marche comme un ours », avait-il dit.

Mais ce n'était pas la seule réflexion que lui avait inspirée la mésaventure du bonhomme. Etre un peu malade dans un lit douillet, en face d'un feu flambant, sous la lumière douce de la lampe, c'est presque une bonne fortune pour un petit garçon dont l'esprit est actif, mais le corps nonchalant ; cela vaut même bien le sacrifice de voir les tartines remplacées par des potions désagréables. Mais être cruellement blessé et souffrir tout seul, dans un poste de matelots, sombre, froid, triste, semblait à sa jeune âme pitoyable la pire des calamités.

Nous connaissions les bateaux et nous savions bien que l'agencement intérieur est loin d'y être confortable.

Chaque fois que nous voyions le père Louvard, nous causions longuement de son infortune et nous nous attristions sur ses malheurs passés. Nous aurions bien voulu lui faire part de notre sympathie, mais comment nous y prendre ? Nous ne pouvions pas lui donner de sous, ce n'était pas un mendiant. Nous ne pouvions pas non plus aller lui dire : « Mon pauvre père Louvard, nous sommes très chagrins de penser que vous avez eu tant de mal » ; on ne nous laissait pas l'approcher d'assez près, les « gars du quai » étant, pour la plupart, dépourvus de belles manières et de beau langage. Et puis, adresse-t-on la parole aux gens qu'on connaît seulement de vue ?

Mais il était rare qu'Alphonse ne trouvât aucune solution pour un problème qui l'intéressait ; voilà celle qu'imagina sa jeune délicatesse.

Un jour que le père Louvard nous regardait passer avec notre bonne, Alphonse le salua profondément et respectueusement en ôtant son chapeau ; et quand nous fûmes un peu éloignés, il me dit avec reproche :

— Tu aurais dû, toi aussi, lui faire la révérence, comme on te montre au couvent.

Un peu interloquée, je répondis :

— Je ne savais pas, mais, la prochaine fois, je la ferai, tu peux en être sûr.

Tout d'abord, le vieux matelot ne crut pas que ces amabilités s'adressaient à lui ; mais, peu à peu, nous enhardissant, nous en vînmes à un petit sourire cordial, si bien qu'il finit par comprendre et à nous répondre. Le jour où il nous dit, en portant la main à son bonnet fourré : « Boujou l's' éfants » il nous sembla que nous avions réparé une grande injustice et adouci un grand chagrin.

La Lieutenance, que nous voyions de nos fenêtres, nous étonna et nous intéressa toujours avec ses échauguettes, sa niche profonde occupée par une Notre-Dame, et son jardin suspendu. Nous ne savions pas encore que c'était là un reste de l'hôtel du Lieutenant du Roi, qui faisait partie des anciennes fortifications, mais nous nous rendions bien compte que c'était d'un autre âge.

Alphonse disait, en la regardant, que les maisons d'autrefois devaient être bien amusantes à habiter. L'idée de loger dans les petites tourelles qui s'accrochaient à la façade le remplissait d'aise.

En bas, à l'entrée d'une voûte fermée qui avait longtemps servi de passage, s'installait chaque jour une vieille marchande de gâteaux qui nous semblait de la même époque que la Lieutenance. Elle se nommait la mère

Farin. En toute saison et par n'importe quel temps, la mère Farin était vêtue d'un de ces mantelets de futaine rouge, à longs pans et à volants tuyautés qui, pendant des générations, avait fait partie du costume des Honfleuraises, mais qu'elle était seule, je crois bien, à n'avoir point délaissé. Elle était coiffée, tous les jours d'un serre-tête en basin rayé, et le dimanche, du haut bonnet normand tout couvert de dentelles empesées. Quand il pleuvait, la mère Farin abritait, elle et son panier, sous un de ces grands parapluies de coton à bordure de Jouy, que l'on est tout glorieux d'exhiber dans les musées provinciaux, mais dont elle ne faisait aucun cas.

Ses galettes étaient aussi bizarres que sa personne. C'étaient des sortes de « langues de bœuf » recouvertes d'un enduit rose vif et saupoudrées de sucre qui ressemblait à du gros sel. Elles étaient très mauvaises ; dès qu'on les avait dans la bouche, elles se mettaient en poussière et le sucre ne venait pas à bout de fondre. Nulle part, on n'en voyait de semblables. Alphonse prétendait qu'elles se fabriquaient jadis à Lieutenance et qu'il en restait plein des armoires, peut-être même plein les échauguettes.

La pauvre bonne femme ne réalisait pas de gros bénéfices. Les enfants qui avaient des « moyens » faisaient fi de sa pâtisserie et ceux qui s'en seraient contentés n'avaient point de sous à leur disposition.

Alphonse guettait par la fenêtre la marchande et son piètre étalage que la clientèle dédaignait. Quand, par hasard, il lui voyait traiter une affaire, il venait nous l'annoncer en triomphe : « La mère Farin a vendu une galette ! » mais c'était rare, et nous nous affligions de ce marasme comme si nous avions eu des intérêts dans son commerce.

Un jour Alphonse prit une résolution héroïque — héroïque pour un marmot gourmand qui n'avait pas le Pactole à sa disposition.

— Avec *tous* les sous qu'on nous donnera, prononça-t-il d'un ton résolu, il faudra acheter des galettes à la mère Farin..., plus jamais de tartes à la frangipane ni de puits aux confitures, *jamais*.

Je n'eus garde de lui résister, et depuis lors, chaque fois que nous passions devant la Lieutenance, nous nous arrêtions à l'étalage de la mère Farin. L'empressement plein de satisfaction avec lequel la pauvre bonne femme nous disait : « Merci, mon petit monsieur, ma petite demoiselle », nous dédommageait amplement du léger sacrifice que nous faisions en remplaçant, par une mauvaise galette, le puits aux confitures ou la tarte à la frangipane que nous aurions préférés.

III

A LA PHARMACIE

Nous eûmes toujours, pour la pharmacie paternelle, un respect mêlé de crainte. Nous n'y séjournions autant dire jamais, nous ne faisions que la traverser pour entrer ou sortir, encore était-ce en tenant le milieu du chemin sans frôler ni les petites armoires mystérieuses, ni le comptoir aux manipulations où mon père travaillait silencieux et attentif.

Il n'était nul besoin de nous adresser d'observations à cet égard, et, chose extraordinaire pour des enfants fureteurs comme nous l'étions, il ne nous arriva qu'un tout petit accident.

Un jour, à l'époque où Alphonse marchait encore avec un bourrelet, j'avais trouvé moyen de ramasser les quatre rognures d'angle d'un vésicatoire Le Perdriel et de les lui coller, du bon côté, sur les bras. Comme il n'était point grognon et qu'il souffrait pa-

tiemment, ce n'est que le soir en le déshabillant que l'on avait découvert le méfait. Il en était résulté quatre petites phlyctènes en accent circonflexe qu'il avait fallu panser avec du cérat et de la charpie. Cette opération renouvelée matin et soir, la vue du pauvre marmot, les bras entortillés d'ouate, me plongeaient dans des remords terribles, et, depuis, je n'osai plus toucher ni à un morceau de papier, ni à un bout de ficelle, crainte de traquenard.

Une autre leçon nous avait rendus encore plus circonspects. Il y avait à la maison un vieux bonhomme qui aidait au jardin et au laboratoire ; on l'appelait le père Martin. Un jour que nous voulions jouer avec des petits pots vides, mais encore enduits d'onguent, le père Martin nous dit d'un ton très grave :

— Faut point *habiter* (1) aux affaires de la *pharmacerie* ; y en a d'aucunes, rien que de les regarder de trop près, ça fait *mouri*.

Nous nous l'étions tenu pour dit, et sous nul prétexte nous n'aurions *habité* à la porcelaine ou à la verrerie pharmaceutiques dont la vue seule pouvait faire *mouri*.

Une autre fois encore, nous étions restés en arrêt devant un lot de bouteilles vides, rendues par quelque client, et portant l'étiquette rouge :

MÉDICAMENT POUR L'USAGE EXTERNE

(1) Toucher.

Je savais déjà lire, mais comme j'étais très étourdie, je me trompais souvent, et j'avais lu :

MÉDICAMENT POUR L'USAGE EXTRÊME

— Ah ! oui, je vois, avait dit Alphonse, qui était plus réfléchi que moi, ce sont des médecines pour les gens très malades, les gens qui sont à l'extrémité ; ça doit être très fort et peut-être que ça empoisonne ceux qui se portent bien.

Il ne savait pas dire si vrai.

Il fut pourtant quelques circonstances exceptionnelles où l'on nous mit en dépôt à la pharmacie, sous la surveillance de mon père, qui ne s'acquitta pas toujours bien de sa tâche.

Le dimanche après midi, les clients étaient rares. Les médecins, ce jour-là, ne faisaient qu'une visite, encore était-ce seulement à leurs grands malades et cela ne représentait que fort peu d'ordonnances : mon père était donc relativement libre. D'autre part, la toilette de trois marmots turbulents est chose laborieuse ; aussi était-on bien aise de se débarrasser d'Alphonse et de moi dès que nous étions prêts. On nous descendait à l'officine avec la recommandation la plus formelle de ne toucher à rien et de ne point nous salir.

J'ai conservé de cette dérogation à l'habi-

tude trois souvenirs, différents mais également précis.

L'Assomption était célébrée dans notre enfance, avec une grande solennité. Il y avait d'abord une magnifique procession des paroisses à Notre-Dame-de-Grâce, en exécution du vœu que Louis XIII avait fait à la sainte Vierge pour obtenir un fils. Puis, comme le 15 août se trouvait être la fête de l'empereur, il y avait réjouissances populaires, entre lesquelles, joutes nautiques sur le Vieux Bassin.

Chez nous, on ne concevait pas les fêtes sans grande toilette, aussi étions-nous, ce jour-là, dans nos plus beaux atours. J'avais une robe de mousseline blanche à fleurettes bleues avec des volants du haut en bas de la jupe, une de ces robes qui faisaient ressembler les petites filles d'alors à des bouchons de lampe Carcel, un grand chapeau en paille d'Italie, forme bergère, orné de velours noir et de marguerites des prés, de petites bottines de prunelle lacées sur le côté, des mitaines de filet montant jusqu'au coude. Les dessous, garnis de fine broderie, dépassaient légèrement ainsi que le voulait la mode du jour. Alphonse portait un costume de piqué blanc et des gants de filoselle également blancs. L'ensemble constituait deux petits enfants très soignés et très bien mis.

Nous avions à cette époque une bonne ex-

cellente et dévouée comme l'étaient autrefois la plupart des domestiques. Elle se nommait Constance, mais notre jeune frère Paul-Emile, qui parlait fort mal, l'appelait *Quitasso* et nous faisions tous de même. Encore maintenant, quand nous évoquons son souvenir, c'est sous le nom de *Quitasso*.

Quitasso, donc, nous installa chacun sur une chaise en ayant soin de relever ma robe pour qu'elle ne soit point froissée ; puis elle dit à mon père, qui lisait tranquillement son journal :

— Monsieur, voilà les petits ; faites bien attention, s'il vous plaît, à ce qu'y ne se *braudent* point.

A Honfleur, *brauder* signifie salir.

— Soyez sans crainte, Quitasso, répondit mon père avec assurance.

Mais, voyant qu'il reprenait sa lecture, la brave fille ajouta :

— Sans vous commander, Monsieur, vous feriez mieux de regarder les *éfants* que votre journal. Ils sont malins, vous savez, ils pourraient bien vous échapper.

— Je voudrais voir ça, gronda mon père, sur un ton de menace qui, du reste ne nous effraya pas le moins du monde.

Les pieds sur les barreaux de ma chaise, je me tenais très sage, moins par respect pour la toilette, qui m'inspira toujours le plus profond dédain, que par crainte du fouet qui m'avait été promis « s'il arrivait la moindre chose ».

Nous sommes, en effet, d'une génération où les verges étaient un moyen éducatif très en faveur et où l'on ne dérogeait pas pour être fouetté.

Soudain, Alphonse saute sur ses pieds et me fait signe d'écouter le bruit étrange qui vient du dehors.

Crââ... crââ... crââââ.

A pas de loup, il va à la porte, puis m'appelle du doigt. Tout d'abord, je refuse : la perspective du fouet fait taire ma curiosité... pas longtemps, car, au second appel, je me rends à l'invitation.

Un « gamin des rues » est là qui, avec une brique, fait de grandes raies sur la devanture de la pharmacie. A notre aspect, il se sauve en nous faisant une grimace affreuse.

Nous descendons les deux marches pour constater le dégât de plus près, et voilà Alphonse pris d'un besoin de réparation. Il crache résolument sur ses gants immaculés et se met à frotter les raies pour les faire disparaître. Mais c'est en vain qu'il crache et qu'il frotte, ses gants sont tout salis que la brique se voit toujours. Alors, il saisit d'autorité l'une de mes mains, l'examine attentivement, puis la laisse retomber avec dédain. Que peuvent, en effet, des mitaines à claire-voie là où des gants ont échoué?

Ma foi ! aux grands maux les grands remèdes. Il empoigne tout un côté de ma robe — ma petite robe si délicate, si fraîche — et

s'en sert pour essuyer vigoureusement la peinture. Je subis cette profanation avec une horreur impuissante...

— Seigneur!

C'est Quitasso qui, surprenant la manœuvre, s'exclame d'indignation.

— ... Prendre une robe à volants qu'on met des heures à la repasser, pour torcher les devantures!... Tenez, Madame...

Sur le pas de la porte, ma mère est là, tenant Paul-Emile par la main.

C'est une très belle dame que notre mère. Grande, majestueuse, habituellement grave, ses toilettes, toujours simples de lignes et sobres d'ornements, s'harmonisent à merveille avec sa taille et sa prestance. Ce jour-là, elle portait une robe de ce tissu de soie à gros grain et très souple qu'on nomme *levantine*, un châle de dentelle et un chapeau-cabriolet en paille ouvragée comme on en faisait alors et qui était autrement belle que le tressage d'aujourd'hui. Une ruche de blonde reposant sur les cheveux et des brides en ruban de même couleur que sa robe encadraient son visage.

— Que se passe-t-il donc? interrogea-t-elle d'une voix sévère.

— Y se passe, Madame, y se passe qu'y se sont mis en tête de frotter la devanture, l'un avec ses gants, l'autre avec sa robe.

— Déshabillez-les, Quitasso, puisqu'ils ne sont plus en état de sortir.

Mais Quitasso ne l'entendait pas ainsi. Avoir fait toilette pour rien..., rester au logis à garder des marmots que leur déconvenue allait rendre difficiles, au lieu d'aller voir la procession et les joutes nautiques... ce sont des choses auxquelles on ne se résigne pas volontiers.

— Tout de même, fit-elle, y aurait peut-être moyen de s'arranger. Alphonse a des gants de rechange, et, au besoin, il irait bien nu-mains. Quant à la petite, sa toilette des prix est encore toute propre, et une fête de Vierge c'est un jour de robe blanche.

Sans attendre la réponse, crainte d'un refus, la brave fille nous emmena pour procéder au changement.

Pendant ce temps, mon père essuyait les reproches que lui avait valus sa négligence. Le pauvre homme n'eut jamais la moindre idée de la valeur d'une toilette. Nous ne lui semblions pas plus coupables en gâchant une jolie robe à volants « qu'on mettait des heures à la repasser » qu'en salissant notre tablier de tous les jours.

Alphonse Allais fut de même toute sa vie ; l'aventure de la robe de mousseline et des gants blancs fut son premier pas dans une voie où il persévéra. Extrêmement soigneux pour sa personne, jamais il n'attacha la moindre importance aux effets, du moment qu'ils étaient propres ; et, pas plus que mon

père, il n'admit que l'on imposât aux enfants le supplice d'une toilette raffinée.

C'est encore un dimanche d'été ; on nous a de nouveau confiés à mon père avec les recommandations les plus formelles, et nous sommes bien sagement assis sur nos chaises en attendant le moment de sortir.

Entre une femme avec un garçonnet de sept à huit ans.

— Bonjour, Monsieur Allais ; me v'là venue *cri* (1) deux sous de poudre à puces que mon gamin n' n'a pus d'une demi-rasière su l' corps.

Mon père, sans s'émouvoir, prend le flacon de pyrèthre et se met à peser, avec la conscience qu'il apporte aux actes les plus minimes concernant sa profession.

Alphonse et moi nous échangeons un coup d'œil où se mêlent l'étonnement et la curiosité. Une demi-rasière de puces !

La rasière est une mesure fictive qui sert à évaluer les pommes, et une demi-rasière équivaut à un hectolitre. Nous n'avions aucune connaissance sur les relations des mesures entre elles, mais un tas de puces égalant un tas de pommes nous semblait tout de même fantastique.

Les puces, à ce moment, excitaient vivement notre intérêt. Nous n'en avions jamais vu, mais nous en avions parfois hébergé, et

(1) Chercher.

notre peau délicate de petits Normands en avait cruellement souffert. De plus, quand nous voulions nous sauver dans l'Allée 35 qui, de chez nous, conduisait à la grève et était fort mal famée, Quitasso ne manquait jamais de comprendre les puces dans la nomenclature des dangers qui nous y menaçaient.

Notre jeune esprit chercheur faisait donc toutes sortes de suppositions à l'égard de ce ennemi invisible et redoutable; leur saut, principalement, nous préoccupait. Nous avions lu, dans un vieil almanach, que, *toutes proportions gardées,* si les petits garçons sautaient aussi bien que les puces, ils pourraient franchir, à pieds joints, les tours de Notre-Dame, et nous souhaitions vivement être témoins de ce bond formidable. Si le jeune client avait réellement autant de puces que le disait sa mère, l'occasion était précieuse.

Et nous voilà sur son dos, l'examinant de tout nos yeux. La couleur de ses effets n'était point favorable à une telle exploration, pourtant, à la fin, nous en découvrîmes une qui sautait sur son cou.

A notre exclamation, la femme s'interposa :

— N'approchez pas trop, mes paur' z'éfants, vous en seriez consommés.

Sur quoi, mon père, rappelé à son rôle du dépositaire responsable, ajouta :

— Voulez-vous retourner vous asseoir.

Qu'est-ce qui m'a donné des enfants pareils!

Nous obéîmes, sans murmurer, un peu déçus. Nous n'avions pas tenu compte du *toutes proportions gardées* de l'almanach et nous avions espéré que les puces sautaient beaucoup plus haut.

Néanmoins, quand Paul-Emile vint nous rejoindre pour la promenade, Alphonse lui dit sur un ton de supériorité satisfaite :

— Nous avons vù une puce.

Un gamin de douze à treize ans, ayant la tête de plus qu'Alphonse est venu à la pharmacie chercher je ne sais quoi. Pendant que mon père s'occupe à le servir, il essaye d'attraper les mouches sur la grande vitre de notre porte.

Alors, Alphonse, avec cet air de gravité qu'il savait si bien prendre pour dire les choses les plus bouffonnes, interpelle le gamin :

— Veux-tu laisser nos mouches!... Est-ce que nous allons chez ton papa prendre les vôtres?...

IV

LA MORT D'ANTOINETTE

Antoinette R... fut, pour nous, une petite amie très passagère et qui pourtant laissa dans notre esprit des traces profondes, à cause de certaines circonstances tout à fait en dehors de sa personnalité.

Elle n'était pas notre voisine ; elle demeurait sur l'autre paroisse « au fond de Saint-Léonard », ce qui, à cette époque, nous semblait presque le bout du monde ; mais le bureau de son père était tout près de notre maison, et quelquefois il l'amenait pour qu'elle jouât avec nous.

Cette toute petite fille faisait sur nous une grande impression. Est-ce parce qu'elle était remarquablement jolie ? A l'âge que nous avions, on ne sait guère apprécier ni même reconnaître la beauté ; peut-être, tout de même, ce charme extraordinaire, que j'ai retrouvé plus tard, chez deux de ses nièces,

opérait-il sur nous à notre insu. Toujours est-il que nous lui témoignions une considération affectueuse qui tenait un peu du respect.

Antoinette mourut en quelques jours d'une méningite. Nous apprîmes sa mort quand ma mère dit que, le lendemain, j'irais, habillée de blanc, à son inhumation et que je tiendrais un des cordons du poêle.

Le sentiment que mes frères et moi éprouvâmes alors fut de l'étonnement avec le regret anticipé de ne plus voir Antoinette, voilà tout. Nous parlâmes beaucoup d'elle avant de nous coucher, mais ce fut sans la moindre tristesse. Les enfants, même très intelligents et très réfléchis, ne sont point impressionnés par l'idée de la mort, tant que la mort ne s'est pas manifestée dans leur entourage immédiat; encore leur affliction provient-elle des larmes et du deuil qui les entourent, ou, bien plutôt, de la perte d'un certain bien-être, de certaines joies que leur dispensait la personne disparue.

A cette époque, mourir signifiait pour nous « aller au ciel », ce qui n'avait rien d'effrayant ni de désolant.

On m'a souvent raconté que, toute petite, je m'en fus, un jour, trouver mon père à la pharmacie et que je lui dis, avec l'aplomb des ignorants.

— Papa, donne-moi de *la* poison pour que

je meure tout de suite et que j'aille au paradis ; mais, tu sais, papa, de *la bonne poison.*

Mourir me paraissait un sort enviable, mais je n'étais pas certaine que cela valût le sacrifice de prendre ces choses horribles comme les pharmacies en contiennent.

Nous étions élevés avec sollicitude, mais point avec mollesse ni sensiblerie. D'autres parents auraient pris la fillette dans leurs bras avec des baisers, des protestations de tendresse, et des supplications larmoyantes ; mon père se contenta de répondre en se penchant vers moi :

— *Toutes* les poisons, comme vous dites, Mademoiselle, sont très *mauvaises* ; et l'on ne va pas au paradis quand on est si pressé de mourir ; il faut attendre que le bon Dieu vous y appelle.

Le lendemain matin, on m'habilla de blanc, on mit, sur ma tête, une couronne d'aubépine et notre bonne me conduisit à la maison des parents d'Antoinette. Alphonse nous accompagnait, et il était convenu que, moi une fois déposée, il irait au carrefour Notre-Dame pour voir passer ce qu'il appelait « la procession d'Antoinette ».

Elle n'avait rien de lugubre, cette procession. Le corbillard, le *char*, comme on dit chez nous, était drapé de mousseline blanche ; le poêle était également blanc, avec une croix brodée d'argent ; blancs aussi

les panaches qui s'érigeaient aux quatre coins du dôme et sur la tête des chevaux ; et, tous les coins disponibles étaient occupés par des fleurs, en gerbes, en bouquets, en couronnes.

A l'église, la musique me parut fort jolie. La messe de mort des petits enfants est, d'un bout à l'autre, une berceuse exquise et touchante, et j'étais ravie que l'on chantât si bien pour Antoinette. Au moment de l'absoute, quand le clergé vint avec l'encensoir et l'eau bénite, ma satisfaction s'accrut à voir tous les honneurs qu'on lui rendait.

Afin d'épargner aux fillettes le triste spectacle de la mise en terre, on laissa le petit groupe blanc à l'entrée du Champ de repos. J'en fus un peu déçue ; j'avais compté voir les anges emporter Antoinette pour, ensuite, le raconter à mes frères. Mais je me résignai vite, en me disant que c'était là, sans doute, un privilège réservé aux grandes personnes. Peut-être aussi craignait-on que les anges, venant à se tromper, ne prissent une de nous sans que nos parents en fussent avertis comme l'étaient ceux d'Antoinette.

Pendant ce temps, je regardais autour de moi. Nos cimetières honfleurais sont charmants ; la mélancolie qu'ils inspirent est douce et pleine d'espoir. Celui de Saint-Léonard s'adosse à une colline entrecoupée de prairies et de vergers que couronnent de

grands arbres. En face, s'étend l'estuaire, sans cesse parcouru par des navires de toutes sortes.

On était à Pâques ; il faisait un temps merveilleux. Les oiseaux, qui pullulent dans la région, chantaient éperdument, et, de toutes parts, fleurissaient les jacinthes, les primevères et les violettes. Je prenais le cimetière pour un grand et magnifique jardin. Les tombeaux n'étaient point pour m'affliger ; je n'y voyais que des pierres de souvenir posées à l'endroit même où les anges étaient venus prendre livraison des défunts.

Quand la cérémonie fut terminée, le cortège se remit en marche, les petites filles à la tête. Autrefois, chez nous, on reconduisait la famille en deuil jusqu'à son domicile, et c'est là seulement que s'échangeaient les condoléances et les remerciements. M. R... pleurait beaucoup. Je n'en étais pas étonnée : il avait du chagrin de ne plus revoir Antoinette, cela se comprenait, mais cela ne voulait pas dire qu'Antoinette ne fût désormais une petite bienheureuse. J'avais déjà vu, à des rentrées de couvent, des mères pleurer en se séparant de leurs filles qui, pourtant, n'étaient guère à plaindre.

Dès que nous fûmes seuls, mes frères et moi, nous commençâmes à parler d'Antoinette.

— Crois-tu qu'elle est déjà arrivée au ciel ? demandai-je.

— Je ne sais pas ; peut-être que non. C'est loin, tu sais.

— Oui, mais les anges ont de grandes ailes. Regarde les oiseaux qui sont tout petits et qui vont si vite.

Alphonse Allais eut toujours un esprit très judicieux et très net. C'est lui qui rectifiait nos idées imprécises.

— Comment veux-tu qu'on mesure, puisqu'on ne sait pas où est le Paradis et qu'on n'a jamais vu voler les anges ?

Je m'étais imaginé jusque-là que les anges faisaient le voyage d'un coup d'aile. Si on ne les voyait jamais, c'est précisément parce qu'ils ne flânaient pas en chemin. Pourtant, je m'inclinai devant les déclarations de mon frère dont, sans la moindre humiliation, je reconnaissais la supériorité intellectuelle.

La situation qu'Antoinette allait occuper au paradis nous préoccupait beaucoup.

— Peut-être qu'elle sera un ange gardien, insinuai-je. A sa place, j'aimerais être un ange gardien.

— Pas moi, fit Alphonse d'un air convaincu. Il y a des enfants qui doivent être très ennuyeux à garder ; tiens, Adèle Vinçon, qui est toujours grognon, morveuse et dépenaillée.

— Il y en a d'autres si gentils...

— Crois-tu que le bon Dieu vous fait choisir ? Il faut prendre ceux qu'il vous donne... Et, sais-tu aussi, il y a des anges

qui ne font pas bien leur service ; regarde le petit Déranget, qui tombe tout le temps.

Je savais déjà beaucoup de choses concernant la religion. Au couvent, c'était par là que l'on commençait l'éducation des toutes petites. Mon culte pour les anges se trouva profondément choqué par les réflexions d'Alphonse.

— Les anges ne peuvent pas empêcher tout le mal, fis-je avec un peu de vivacité, mais ils empêchent beaucoup de mal. La mère Sainte-Thérèse dit que s'ils ne suppriment pas la tempête, ils protègent, du moins, les marins dans la tempête.

— Eh bien, si celui du petit Déranget ne l'empêche pas de tomber, il devrait bien l'empêcher de s'écorcher les genoux.

Et nous voilà partis à discuter sur les fonctions des anges.

Quiconque n'a pas observé de très près les petits enfants ne peut se douter de tout ce que leur jeune esprit peut renfermer de poésie, ni des expressions délicieuses, et parfois très profondes, qu'ils trouvent pour dire ce qu'ils sentent.

C'est d'une petite amie à nous, ce mot exquis que nous avons souvent répété. Un soir que nous étions ensemble sur le bord d'une prairie où brillaient des lucioles et que nous lui avions donné une explication appropriée à son âge, elle nous dit :

— Ah ! oui, je sais maintenant : les vers

luisants, c'est les veilleuses des pâquerettes.

Alphonse Allais trouva ce jour-là, pour les anges, une foule d'emplois qu'il énonça avec une poésie charmante. Les uns allumaient le soleil à l'aurore et la lune au crépuscule ; d'autres avaient la charge de suspendre tous les soirs les étoiles au firmament ; d'autres encore descendaient chaque nuit sur la terre pour peindre les fleurs ; il y en avait qui, avec un petit arrosoir d'argent, répandaient la rosée sur l'herbe...

Désirant ajouter ma part à cette jolie énumération, je dis :

— Ce sont aussi les anges qui soufflent le vent pour faire tourner les moulins.

Déjà, dans ce temps-là, Alphonse Allais ne pouvait se tenir longtemps dans le domaine du sérieux. Avec lui, la conversation tournait toujours en plaisanterie ; mais c'était d'une manière insensible et si adroite que je ne m'en apercevais pas tout d'abord et que j'en étais déroutée, à son grand amusement.

— Oui, répliqua-t-il, et ils soufflent aussi le vent qui retourne le parapluie des bonnes femmes et enlève le chapeau des beaux messieurs.

Je me récriai à cette idée de purs esprits malicieux et farceurs.

— Crois-tu que ce sont les anges qui font souffler le mauvais vent ?... celui, par exemple, qui chavire les bateaux ?

Enfant de la côte et d'une famille de marins, la pensée des naufrages hantait mon cerveau, y causant une inquiétude douloureuse et presque permanente.

— Qui est-ce qui s'en charge alors, de celui-là ? dit Alphonse, narquois.

— C'est le démon. C'est lui qui fait tout le mal, et les pauvres anges ont bien de la peine à l'empêcher d'en faire davantage.

— Je disais ça pour rire, fit mon frère d'un ton conciliant. Antoinette est bien trop gentille pour faire chavirer les bateaux et même retourner les parapluies.

Puis il ajouta, pour faire diversion :

— Chante « Antoinette et les anges ».

Il m'arrivait quelquefois, en effet, d'improviser paroles et musique sur une chose qui m'avait particulièrement frappée et surtout émue. Je n'ai conservé aucun souvenir de ces élucubrations qui, probablement, étaient sans le moindre intérêt et dont, au reste, je gardais jalousement le secret, sauf pour mes frères, qui s'en amusaient, et, dans une certaine mesure, y collaboraient.

Je me mis donc à chanter « Antoinette et les anges », souvent arrêtée par Alphonse qui, d'un mot, rectifiait une erreur ou signalait une omission.

— Non, pas comme ça.

Ou bien :

— Ça encore que tu oublies.

Et, avec une docilité parfaite, je modifiais mon *vocero* suivant ses indications.

Soudain, notre bonne apparut. Nous étions tellement absorbés que nous ne l'avions pas entendue venir ; elle n'avait pourtant rien d'un sylphe. Notre brave Quitasso, étant partie à la campagne pour soigner sa mère malade, était remplacée provisoirement par une de ces gaillardes dont l'excès de jeunesse, de vie et de santé se traduit par une suite ininterrompue de chocs retentissants : bris de vaisselle, chute violente d'objets ménagers, eau répandue partout à grandes flaques, dégringolade dans les escaliers, portes fermées avec fracas... Il fallait se garer d'elle comme d'une trombe. Et ses discours étaient aussi véhéments, aussi désordonnés que ses gestes.

— Eh ben ! vous avez bon cœur ! cria-t-elle en se croisant les bras avec indignation.

— Pourquoi donc, Prudence ? fîmes-nous, inquiets.

— Tiens ! de chanter à gorge *dépliée* le jour qu'on enterre votre camarade.

— Mais elle est bien heureuse, puisqu'elle est au ciel.

— Elle est au ciel...! possible. Mais, en attendant, on l'a mise dans la terre.

Cette révélation, malgré sa forme contradictoire, fut pour nous un coup de masse.

Antoinette n'était pas un ange au ciel...!

Prudence poursuivit son discours sans souci de nos figures effarées et chagrines. Que nous dit cette grosse bête? Je ne m'en souviens pas, et il est probable que nous ne la comprîmes qu'imparfaitement, mais ce dut être absurde. Le fait est que nos illusions sur la mort et le « lendemain de la mort » en furent détruites du coup.

Je ne crois pas que des enfants puissent être plus précocement et plus profondément hantés par l'idée de la mort que nous ne l'étions. Nous en parlions souvent, mais c'était avec une curiosité sereine. Le sort bienheureux des défunts n'offrait pour nous aucun doute, et les conjectures que nous faisions sur leur situation dans l'autre monde étaient toutes fort enviables.

Désormais, nous en causâmes, non avec tristesse encore, mais avec une gravité sourdement inquiète : « Où va-t-on *après*? Qu'est-ce qu'on fait? » Et, à cette préoccupation se mêlait une vague pitié pour ceux que, entre nous, nous n'appelions plus que « les pauvres morts ».

V

LES VIEUX « CAP HORN »

Chaque après-midi, Prudence nous emmène tous les trois à la promenade. Ceux qui auraient la tentation de nous suivre, trouveraient certainement notre allure bizarre.

Nous montons la rue des Logettes bien sagement parce que nous y sommes sous l'œil maternel, puis, tout aussi sagement la rue des Capucins encore proche de chez nous et où nous risquons de rencontrer quelque connaissance, puis la rue de Grâce. Là, nous faisons halte devant une petite maison blanche, propre et avenante à souhait. Près de l'une des fenêtres du rez-de-chaussée, une vieille personne, un tambour à dentelle sur les genoux, manie activement ses fuseaux. Nous collons nos trois figures sur la vitre et nous crions aussi fort que le peuvent nos jeunes voix :

— Bonjour, ma tante Hortense.

La vieille personne nous fait un petit signe de tête, suivi d'un petit signe de main ; le premier veut dire : « Bonjour mes enfants, je suis bien contente de vous voir si sages » ; le second ajoute : « Mais je ne suis pas disposée à vous recevoir ».

Nous poursuivons donc notre chemin. En deux minutes, nous sommes sur la route de Trouville et, immédiatement, nous tournons au Neubourg, désert et silencieux, entre ses murs d'où émergent de grands arbres.

Alors, délivrés de tout contrôle, nous prenons un pas accéléré qui bientôt dégénère en une course folle. Arrivés au haut du Trou-Miel, Prudence paraît prise de vertige ; elle attrape Paul-Emile sous son bras comme un paquet de linge, et nous roulons (c'est le mot), le long du chemin raide et plein de cailloux. Alphonse, très solide sur ses jambes, s'en tire à son honneur, mais moi, qui suis fort maladroite, je fais de nombreuses chutes sur les genoux. Il m'aide à me relever, en hâte, avec un grand sérieux, cette charge à fond de train nous semblant faire partie essentielle de la promenade.

Au bas du Trou-Miel, stationne un marin de l'Etat, au col bleu, qui reçoit Prudence dans ses bras, et met deux baisers sur ses joues rouges en l'appelant « mon cœur..., mon petit cœur chéri ». Paul-Emile a été lâché avec autant de désinvolture qu'il avait

été empoigné, et nous restons un moment à contempler les effusions du « col bleu » et de son « cœur ».

Nous n'en sommes nullement scandalisés, supposant que tous les marins de l'Etat ont coutume d'en user ainsi avec les jeunes domestiques de leur connaissance ; nous sommes curieux de ces façons auxquelles nous ne sommes pas accoutumés et voilà tout.

De même, nous ne nous étonnons pas que notre bonne nous fasse prendre un chemin qui demande une demi-heure, alors que par la Haute-Rue, qui part de chez nous, il ne faut pas cinq minutes pour arriver au même point. Les grandes personnes ont des raisons qui ne regardent pas les enfants ; on nous l'a répété bien des fois et nous nous le tenons pour dit.

La Batterie, où aboutit le Trou-Miel, est presque toujours déserte. Il ne s'y trouve, comme bâtiments, que la Poudrière et la chapelle de l'Hôpital où, en semaine, il n'entre, autant dire, personne. Sur le reste du pourtour, règne un parapet qui surplombe la grève, coupé seulement par un phare à feu de position. Quelques canons sont là, posés sur leurs affûts, ainsi que des boulets rangés en tas quadrangulaires. Le douanier, qui monte sa faction, suffit à la garde de cette artillerie.

L'endroit est certainement bien choisi pour

régler des affaires de sentiment, car les seuls témoins qui s'y trouvent, sont gens pleins d'indulgence. Ce sont de vieux marins retraités qui, à l'hospice, sont l'objet d'un traitement de faveur, grâce à leur petite pension. Ils habitent le quartier dit « des vétérans » et ont la permission de sortir à leur gré. Ils en profitent pour venir sur la Batterie, fumer leur pipe et regarder le mouvement de la marée.

Ces braves gens avaient tous « bourlingué », la plupart avaient longuement navigué dans les mers du Sud, et maintes fois doublé les « caps », d'où l'épithète de « cap Horn » qui leur était donnée. Pour être baptisé « cap Horn », il fallait avoir couru autre part que dans la « rivière de Rouen » ainsi que, chez nous, on désignait la Seine.

Comme tous les vrais marins, ils avaient le « métier dans le corps » et ils ne pouvaient songer à autre chose. Aussi, debout près du parapet, commentaient-ils sans fin, la manœuvre des bateaux qui passaient à portée de leur longue-vue, blâmant ou approuvant selon les cas, un peu déroutés par la navigation à vapeur dont ils avaient peu fait l'expérience et qui n'avait point leur sympathie. Quand ce n'était pas l'heure de la marée, assis sur un banc, ils causaient de leurs campagnes d'autrefois.

Alphonse et moi, nous écoutions tant que nous avions d'oreilles, ces récits dont cer-

tains détails nous échappaient, mais dont l'ensemble nous intéressait vivement. Les vieux « Cap Horn » étaient flattés de cette attention enfantine, ils savaient que nous étions d'une famille de marins, plusieurs avaient été sous les ordres de nos grands oncles, et un frère de ma mère, jeune capitaine au long-cours, était déjà réputé comme un manœuvrier habile et hardi ; aussi ne dédaignaient-ils pas de nous associer quelque peu à leurs histoires.

— Le capitaine X., le grand-oncle de ces *éfants*-là...

Ou bien.

— Depuis que la *Belle-Anaïs* est commandée par le capitaine Paul V., parrain du petit qui joue là-bas...

Nous étions flattés de cet hommage rendu à notre parenté, de sorte que c'était entre nous et nos rudes amis, un échange continuel de bons procédés.

Mais les « Cap Horn » n'avaient pas seulement navigué, ils avaient aussi combattu, les Anglais, surtout, dont ils ne parlaient pas toujours avec révérence. Quand ils narraient les batailles navales auxquelles ils avaient pris part, ils ne leur ménageaient pas les épithètes sévères et malsonnantes. Par contre, ils ne trouvaient pas de termes assez élogieux pour exalter Napoléon Ier — l'Ancien, comme ils l'appelaient — dont ils étaient restés fanatiques.

Nous épousions, naturellement, leur enthousiasme pour l' « Intrépide Corse », aussi bien que leurs griefs contre les Anglais, ce qui faillit amener un gros ennui à nos parents.

Ainsi que toutes les villes du littoral de la Manche, Honfleur compta toujours une importante colonie d'Anglais qui étaient généralement d'un commerce facile, agréable, et en tout cas, constituaient une source de prospérité pour le pays.

L'un d'eux, M. W. venait souvent à la pharmacie et mon père se plaisait à causer avec lui. Il avait seulement le travers de toujours mettre ses compatriotes en avant : « Les Anglais par-ci, les Anglais par-là... » Il prononçait les *Onglés*. Naturellement les *Onglés* faisaient mieux que tout le monde.

Un jour, Alphonse, de ce ton paisible et assuré, qui, déja, était sien, rétorqua à notre hôte :

— Les *Onglés*..., les *Onglés*... ! Ça n'empêche pas qu'on leur a f... de rudes tripotées du temps de l' « Ancien ».

Pendant que M. W. interrogeait : « Qu'est-ce qu'il dit cette petite garçonne ? » ma mère tout en répondant : « Des bêtises » faisait réintégrer au marmot les appartements privés.

Si les vieux « Cap Horn » avaient eu connaissance de la riposte, ils auraient été fiers de leur jeune auditeur.

Un incident plus sérieux vint mettre fin à nos stations sur la Batterie.

Les vieux « Cap Horn » ne parlaient guère que de leur métier ; jamais nous ne les entendîmes tenir de propos, je ne dirai pas inconvenants, mais seulement grivois. La mer, et les marins, les bateaux, les manœuvres, les souvenirs de voyage ou de campagne occupaient seuls leur esprit. Mais quand ils avaient quelque chose à dire, ils employaient l'expression qui leur paraissait le plus idoine. Tant pis si cette expression était quelque peu brutale. Nous fîmes, à cet égard, une école très significative.

Il y avait, à l'époque, dans notre petite ville, une créature misérable et décriée qu'on nommait la Cadronnette. Ivre la moitié du temps, elle parcourait les rues, suivie d'une horde de gamins qui lui criaient mille horreurs et lui jetaient des ordures.

Un jour, cette Cadronnette vint à la Batterie et tint, aux vieux marins, je ne sais quel propos que nous ne comprîmes pas et qui leur déplut, sans doute à cause de notre présence. Or, il existe dans la langue française un mot énergique et précis pour qualifier les femmes de mauvaise conduite, allaient-ils s'embarrasser d'euphémismes ?

— Veux-tu te sauver, sale...

Que l'on se reporte à Vert-Vert, l'oiseau mal embouché.

Le perroquet indocile et mutin,
Vous la rima très chichement en *tin*.

Ainsi firent les vieux « Cap Horn ».

C'était la première fois qu'Alphonse entendait cette expression ferme et sonore : il la trouva probablement à son goût, car il l'employa immédiatement jusqu'à l'indiscrétion. Il rima successivement en *tin* son petit couteau à la lame ronde qui ne s'ouvrait pas à sa guise, un chat qu'il vit dérobant du poisson dans la brouette de la marchande, une troupe de marmots qui ne se rangeait pas assez vite, et jusqu'à « mon cœur » qui nous faisait monter les marches un peu brusquement pour rattraper le temps perdu en effusions. Ces outrages répétés demeurèrent sans conséquence ; mais, le soir, la situation se corsa.

Au moment de nous mettre à table, ma mère ouvrit la fenêtre pour tirer à elle le lourd auvent cintré que le père Martin détachait du mur. A ce moment, passait dans l'allée, un des quinze enfants que la femme Vinçon avait mis au monde sans aucun profit pour l'humanité, et, suivant l'habitude, cet enfant braillait tant qu'il avait de voix. Alors Alphonse prononça sur un ton excédé :

— Voilà encore Adèle Vinçon qui crie... ! veux-tu te taire, sale petite...

La stupéfaction causée par le mot malen-

contreux fut immédiate et profonde. Mon père s'arrêta de lire son journal et ma mère lâcha l'auvent qu'elle amenait.

— Qu'est-ce que tu as dit... ? interrogea-t-elle ébahie et indignée.

Puis, avec l'illogisme qui préside en général à la manière dont on traite les jeunes enfants, elle ajouta tout aussitôt :

— Ne le répète pas, c'est une abomination... Tiens ! c'est un mot si affreux que les « gars du quai » ne le connaissent même pas.

Quand tout fut en ordre, la semonce reprit et se précisa.

— Qui t'a enseigné une pareille horreur ?

— C'est les vieux « Cap Horn » de la Batterie qui l'ont dit tantôt à la Cadronnette.

— Tu as donc été à la Batterie ?

— Oui, maman, en nous promenant avec Prudence.

— Va chercher Prudence, qu'elle vienne me parler tout de suite.

« Mon cœur » devait être aux écoutes, car elle fit son apparition au premier appel, avec une réponse toute prête.

— Dites-moi, ma fille, où emmenez-vous promener les enfants ?

— C'est seulement aujourd'hui, mame Allais, parce que j'avais mal au pied et que Saint-*Simion* était trop loin, mame Allais. Ça fait que je les ai menés à la Batterie pour qu'y soyent pas privés, mame Allais.

La grosse fille ne pouvait parler à une personne sans répéter son nom à toute minute, de crainte, sans doute que cette personne oubliât que c'était à elle qu'on s'adressait. De plus elle prononçait Allais comme s'il y avait eu au moins trois accents circonflexes sur le premier *a* Mame A â â â llais..., le petits A â â â llais.

— Quel chemin avez-vous donc pris ? je vous ai vue monter la rue des Logettes.

— J'avons été par le Neubourg mame Allais.

— Mais, au Neubourg, vous étiez arrivés à Saint-Siméon. Vous avez fait le double de chemin pour aller à la Batterie.

— J'ai pas réfléchi, mame Allais.

— C'est bien, ma fille, vous pouvez retourner à la cuisine.

Nous ne soufflâmes mot du « col bleu ». Alphonse fut toujours d'une extrême discrétion, et l'influence précoce qu'il exerçait sur moi fit que je l'imitai en cette circonstance comme en beaucoup d'autres. Mais ma mère ne fut probablement pas dupe de ce mal au pied subit et invisible, car « mon cœur » fut invitée à rendre son tablier, de sorte que nous ne sûmes jamais la conclusion de son roman.

Quand nous fûmes seuls, Alphonse, comme à l'ordinaire, me fit part de ses réflexions. Les enfants ne sont point si dupes

qu'on semble le croire, des mauvaises raisons dont on se sert pour les éduquer. Il avait un esprit très droit et très avisé sur lequel les sophismes ne prenaient pas.

— Si ce mot là est si laid que les « gars du quai » ne le connaissent pas, me dit-il, comment cela se fait-il que maman le connaisse, elle ? Et comment cela se fait-il, aussi, que les vieux « Cap Horn » le disent, eux qui sont moins pires que les « gars du quai ? »

VI

VAINCUS ET DÉCLASSÉS

Il y a quelques années, un homme qui appartenait vaguement au journalisme, fut compromis dans une affaire où se mêlaient l'escroquerie et le chantage. Il était sous le coup de poursuites, mais n'était pas arrêté.

A ce moment, mourut je ne sais plus quel écrivain éminent, un de ceux que tous les gens de lettres se font un devoir de conduire à leur dernière demeure. L'homme taré se trouvait là comme les autres. Etait-ce pour braver l'opinion ou seulement pour la tâter? En tout cas, il fut vite et complètement édifié. Les plus indulgents se contentaient de l'éviter ; les autres, en passant près de lui, détournaient la tête avec un mépris qu'ils n'essayaient pas de dissimuler.

Quand Alphonse Allais fut à sa portée, il devina sans doute un peu de pitié dans son regard — plus souvent grave que railleur

— car il esquissa le geste de lui tendre la main ; et Allais prit cette main, sinon avec empressement, du moins sans dédain visible.

Plusieurs, parmi les témoins, lui reprochèrent sa compassion comme un acte de faiblesse. Il répondit alors sans se rebiffer :

— Vous n'avez donc pas vu son air humilié ?... Il avait vraiment une attitude de vaincu...

C'est là un Alphonse Allais que peu ont été à même d'apprécier.

Moi, qui étais présente, je ne m'étonnais nullement, sachant bien que, depuis son enfance, toute détresse morale le faisait tressaillir douloureusement, même si cette détresse était en partie méritée.

Je me souviens parfaitement de la première manifestation de sa pitié pour les « vaincus ». Je vais essayer de la raconter avec la crainte de ne pouvoir rendre la grâce touchante de son attitude ce jour-là.

Notre grand-père habitait, sur le plateau d'Equemauville, une de ces belles vieilles maisons où le luxe est sacrifié au confortable, et qui sont tout à la fois gaies, paisibles et accueillantes. Nous nous y plaisions infiniment et nous y étions, en général, fort sages.

L'une de nos joies d'Equemauville était la pipe en sucre rouge que nous achetions chez

le père Touffet, épicier-mercier, débitant de tabac, etc. Sa fille, Césarine, une gaillarde qui avait la carrure d'un dragon et le cœur d'une poule couveuse, nous avait pris en amitié, et elle nous réservait les plus belles, les plus transparentes de ses pipes.

Un jour d'été, nous sortions de chez le père Touffet, quand nous vîmes passer sur la route deux gendarmes à cheval qui emmenaient un prisonnier à Pont-l'Evêque. C'était un peu avant midi ; le soleil dardait sur la campagne des rayons de feu, et Trinité, la vieille bonne de mon grand-père, lui avait crié du pas de la porte :

— Faites bien attention que les petits gardent leur chapeau, Monsieur ; rien qu'à traverser la route, y a de quoi tomber raide.

Les gendarmes saluèrent mon grand-père qui leur proposa une bolée de cidre. Ils acceptèrent avec empressement et mirent pied à terre.

L'homme resta entre les deux chevaux, immobile et muet. Il avait l'air minable autant qu'il se peut. Des haillons flottaient sur son corps très maigre ; il était coiffé d'une casquette tout usée et ses pieds traînaient des chaussures qui ne tenaient ni à clous ni à chevilles. Sous son bras était une tourte de pain *brié* qui glissait à chaque instant et que ses mains enchaînées avaient grand' peine à retenir.

Nous le regardions avec une infinie pitié,

avec, aussi, un peu de révolte — révolte très vague, très imprécise, mais réelle, contre un état social qui permettait, qui *causait* peut-être de semblables détresses.

Alphonse était tout près du prisonnier ; moi, j'étais restée sur le seuil de l'épicerie, parce que j'étais fort poltronne et que, pour rien au monde, je ne me serais approchée des chevaux.

Césarine Touffet apporta les deux « moques » aux gendarmes qui burent à notre santé.

— Bon papa, dit Alphonse, très résolu, le pauvre homme aussi a soif.

— Je le pense bien, mon garçon ; aussi Césarine va-t-elle lui apporter à boire.

La chaîne qui reliait les deux mains du prisonnier était trop courte pour qu'il pût faire agir l'une sans l'autre, si bien que quand il voulut porter à sa bouche la « moque » pleine de cidre, le pain qu'il avait sous le bras menaça de tomber. Alors l'enfant, d'un geste de déférence apitoyée, se saisit de la tourte et la tint pendant que l'homme buvait ; quand ce fut fini, il la replaça soigneusement à sa place. Puis, ayant encore, sans doute, quelque commisération à dépenser, il dit gentiment :

— Voulez-vous ma pipe en sucre rouge ?

— Oh ! mon petit Monsieur, faudrait pas vous en priver.

Heureuse de pouvoir m'associer à la bonne action d'Alphonse, je lui tendis la mienne.

— Tenez, insista-t-il, voilà encore celle de

ma sœur, prenez-les ; cela ne nous prive pas, bon papa nous en achètera d'autres.

— Vous êtes des *éfants* ben honnêtes, dit le prisonnier attendri, mais, le sucre c'est bon pour des petites croquettes comme les vôtres ; moi, je n'ai plus que des vieux chicots...

Les gendarmes s'étaient remis en selle.

— Allons, en route ! fit le brigadier.

Et le groupe continua sa marche sous le soleil aveuglant.

Toute la journée, nous nous préoccupâmes du prisonnier, et nous fûmes — je ne dirai pas tristes, car la tristesse implique une certaine inaction d'esprit qui nous atteignait rarement — mais très graves. Nous avions appris, en entendant causer autour de nous, que l'homme avait été arrêté pour vol d'une paire d'espadrilles à un étalage ; et Alphonse me disait :

— Le marchand qui a des chaussures plein sa boutique pouvait bien en donner à ce pauvre homme qui va presque nu-pieds. C'est un « mauvais cœur », et un « mauvais cœur » est pire qu'un voleur ; c'est lui qu'on aurait dû mettre en prison.

Je ne partageais pas tout à fait l'avis d'Alphonse. J'allais déjà au petit catéchisme, et mes idées sur la propriété étaient plus fermes que les siennes : *Le bien d'autrui tu ne prendras ni retiendras à ton escient* était un commandement du Décalogue qui, pour moi, ne souffrait aucune atténuation.

Mais je me ralliai pleinement à lui quand il m'annonça d'un ton convaincu :

— Aussitôt que je serai grand, je chercherai un truc pour qu'il n'y ait personne de malheureux.

C'est à cette époque que, chaque soir, nous faisions une prière pour « qu'il ne meure personne cette nuit ». Nous ne pouvions prendre notre parti de la souffrance humaine, sous quelque forme qu'elle se présentât.

Je me souviens encore parfaitement du jour où, pour la première fois, nous entendîmes prononcer le mot de « déclassé », et de l'impression profonde que nous en ressentîmes — impression faite de pitié et d'une certaine inquiétude pour ce qui échappait encore à notre jeune esprit.

La Pentecôte est la grande fête de Honfleur : fête religieuse et fête profane. Sur le plateau de Notre-Dame de Grâce se tient une Assemblée. L'Assemblée est, en Normandie, ce que le Pardon est en Bretagne, la Ducasse dans les Flandres, la Kermesse aux Pays-Bas. Cette Assemblée était particulièrement brillante et fréquentée : citadins et paysans des environs accouraient dans notre petite ville où, pendant deux jours, régnait grand'liesse.

Le lundi, les marins célèbrent leur fête corporative. Rien de joli comme le cortège qui, ce jour-là, monte la côte de Grâce pour

prier Notre-Dame. Pavillons et musique en tête, les mousses portant le pain bénit sur des civières ornées de fleurs et de rubans, les petites filles en grande toilette, marchant à côté de leurs jeunes camarades en vareuse neuve, il s'avance, encadré par l'équipage du stationnaire de l'Etat au grand complet, officiers et matelots. Puis vient la longue file des marins et de leur famille, couplés comme pour une noce. Capitaines au long-cours, maîtres au cabotage, pilotes et pêcheurs, tous sont là, confondus, les femmes ayant revêtu leurs plus beaux atours. Cette procession se déroulant sous une voûte de vieux arbres magnifiques, puis débouchant sur le plateau ombragé qui domine la mer, forme un spectacle à la fois grandiose et charmant. En ville, les drapeaux flottent de toutes parts, et les navires du port ont arboré le grand pavois.

L'impression qui domine ce jour-là dans notre vieille cité est une impression de joie et de bonne humeur générales. Aussi la souffrance, au milieu de cette gaieté collective, devait-elle former pour nous un contraste saisissant.

Nous étions habillés, tout prêts à sortir : mes frères, dans ce costume de toile claire que portaient alors les petits garçons ; moi, en jupe de soie écossaise et basquine de piqué blanc, avec un grand chapeau de paille d'Italie orné d'un fin marabout. Très sages,

par hasard, nous regardions passer la foule quand retentit à nos oreilles une musique bizarre qui ne nous rappelait rien de ce que nous connaissions.

Devant la porte se tenait un homme revêtu d'un accoutrement qui, d'abord nous effara. A son cou était suspendu une vielle, sous son menton se dressait une flûte de Pan ; un tampon, attaché à son coude, frappait la grosse caisse qu'il portait sur le dos, pendant que son pied tirait en cadence une ficelle qui actionnait le triangle. Quand il agitait la tête les multiples sonnettes de son chapeau chinois se mettaient à carillonner.

C'était le premier *homme-orchestre* que nous voyions, et je crois bien que c'était le premier qui existât. Mon père était venu derrière nous, intéressé, lui aussi, par ce spectacle nouveau.

L'homme joua longtemps, flatté sans doute par l'attention qu'il éveillait, et nous pûmes ainsi l'examiner à loisir. Nous nous rendions bien compte qu'il différait de ces montagnards aux guenilles pittoresques qui font danser les ours, et de ces petits Savoyards qui, sur la place publique, *montrent* des marmottes ou des singes savants. Nous lui trouvions l'air triste, et, bien qu'il fût très propre, il nous semblait plus malheureux que les mendiants ordinaires. Mon père, dont l'esprit d'observation était toujours en éveil, fit la réflexion que cet homme-là

n'avait pas toujours joué de la musique sur les grands chemins..., qu'il avait de bonnes manières..., une physionomie intelligente et fine..., que c'était sûrement un « déclassé ».

Un déclassé ?... Nous ne comprîmes pas la signification exacte du mot, mais nous devinâmes un malheur plus grand que la pauvreté, et c'est avec une compassion respectueuse que nous lui remîmes notre obole — obole beaucoup plus large que celle dont mon père disposait habituellement pour les *horsains*.

Il nous remercia avec une bonne grâce pleine d'aisance ; puis, comme adieu, il joua à notre intention un de ces airs au rythme bien marqué qui charment les enfants.

Depuis, nous parlâmes souvent de *l'homme-orchestre,* ainsi que de cette situation de *déclassé* qui nous intriguait et nous semblait fort affligeante. Il fallait que nous eussions été bien frappés, car, des années et des années plus tard, nous nous souvenions de la physionomie, de la tournure du musicien ambulant et du genre d'airs qu'il avait joués, sinon des airs eux-mêmes.

Et maintes fois, quand il s'agissait de l'une de ces déchéances sociales, trop fréquentes, hélas ! à notre époque où la vie est si dure, et non aux moins méritants, Alphonse me dit :

— Te rappelles-tu *l'homme-orchestre* du lundi de la Pentecôte ?

VII

MUTINERIES

Quitasso, s'étant mariée, avait définitivement quitté le service de mes parents et elle avait été remplacée par une très vieille fille peu intelligente mais honnête, laborieuse, dévouée autant qu'il se pouvait. Le principal inconvénient qu'elle offrît était de céder à tous nos caprices même les plus saugrenus. Je crois que si nous lui avions demandé la lune, elle aurait dit en se lamentant : « Mon Dieu ! mon Dieu ! où qu'on trouverait bien une échelle pour monter si haut ? »

Car Joséphine ne savait rien dire sans se lamenter ; son air lui-même était une lamentation perpétuelle, et Dieu sait si nous lui donnions occasion de placer ses doléances !

Chose bizarre, cette pauvre créature gémissante adorait chanter. Le soir, quand elle nous avait couchés, elle s'installait à la porte ouverte entre nos deux chambres, et alors

défilaient, sans la moindre halte, d'antiques légendes, des chansons héroïques du temps de Napoléon, des complaintes sur les crimes célèbres, de jolies rondes maritimes ou paysannes et jusqu'à des cantiques. Nous n'avions pas besoin de lui dire : « Encore », elle prenait autant de plaisir à chanter que nous à écouter. Quand la retraite sonnait, elle se levait comme mue par un ressort et s'exclamait :

— Seigneur! moi qui ai encore à faire en bas !

A Honfleur, s'est conservée la tradition du couvre-feu ; à neuf heures en hiver, à dix heures en été, la grosse cloche du beffroi Sainte-Catherine envoie sur la ville une volée à laquelle chacun obéit : les boutiques se ferment, les passants rentrent chez eux et les honnêtes bourgeois songent à s'aller mettre au lit. Ainsi faisait-on chez nous, et ma mère, en montant dans sa chambre, gourmandait quotidiennement Joséphine de ce qu'elle perdait son temps et nous empêchait de dormir.

Eh bien, il m'est avis que la pauvre fille ne perdait pas tant que cela son temps. Cette musique populaire qui nous charmait avant que nous fussions à même de l'apprécier, forma un des éléments de notre éducation et non un élément négligeable sous son apparence modeste. En tout cas elle nous

laissa des souvenirs délicieux que, plus tard, nous eûmes grand plaisir à évoquer.

Il y avait des chants que nous aimions tout particulièrement : la complainte des *Galions d'Espagne* dont l'air mélancolique s'adapte si bien aux paroles.

Vivrons-nous toujours en tristesse ?
N'aurons-nous jamais le cœur gai ?

Et cette autre plus tragique encore :

Il était une frégate, lon la
Il était une frégate
Nommée la *Danaë*
Largue les ris dans les basses voiles
Nommée la *Danaë*
Largue les ris dans les huniers.

Et celle-ci toute militaire :

Là-haut j'ai entendu la voix d'une hirondelle

Et celle-là de tournure philosophique :

Trois guernadiers sortirent de l'enfer.
Un soir par la fenêtre
Y fallait ben que Lucifer
N'en fusse point le maître
Que le grand diable fusse endormi
Pour les avé quittés sorti.

Et la complainte de la *Belle au clinclin d'argent* !... et celle des *Trois jolies filles* !...

Et tant d'autres qui bercèrent notre enfance laissant en nous des traces ineffaçables !

Certes ! nous aimions bien cette pauvre Joséphine qui jamais ne nous contrariait ni ne nous faisait gronder, mais nous avions pour elle cette affection un peu dédaigneuse que fait naître une attitude trop humble. En tout cas, nous ne lui obéissions que quand bon nous semblait, et ce n'était pas souvent.

A la maison, la présence de ma mère mettait des bornes à notre insoumission, mais dehors, nous n'en faisions qu'à notre tête. Elle avait beau dire et beau faire, nous ne prenions même pas la peine de discuter ses ordres : on la laissait prêcher dans le désert. Tant et si bien qu'à deux reprises différentes, nous causâmes un scandale public — du moins, on nous affirma que notre conduite avait fait scandale.

Un jour donc, en revenant du Cours d'Orléans, nous nous arrêtâmes derrière le Vieux Bassin, à un endroit dénommé le Calvaire, à cause d'une grande croix qui s'y dressait jadis, et que le vent avait brisée. Là, se trouvaient trois chemins menant chez nous : le quai Saint-Etienne qui longeait le bassin à droite, le quai Sainte-Catherine qui le longeait à gauche et la rue du Dauphin qui contournait exactement le quai Sainte-Catherine. Or, Paul-Emile voulait prendre le quai Saint-Etienne parce que le bassin

chassait et que cela l'amusait de voir l'eau tourbillonner sous le pont ; Alphonse tenait pour le quai Sainte-Catherine afin d'entendre un perroquet qui disait des choses très drôles, et moi je préférais la rue du Dauphin — le Dauphin, comme on dit chez nous — pour regarder les poupées d'un marchand de joujoux.

Fort calmes, nous étions accotés sur le parapet qui domine la Petite Poissonnerie et nous entendions sans broncher les litanies de Joséphine. La pauvre créature avait usé en vain de tous les arguments qu'elle jugeait propres à nous convaincre.

— Revenons par le quai Sainte-Catherine, avait-elle dit d'abord, c'est tout de même plus direct.

Puis :

— Cédez à Paul-Emile, c'est le plus petit.

Et finalement :

— Faut que les garçons soient gentils avec les filles ; passons par le Dauphin.

Peine perdue ! Nous ne prétendions démarrer ni l'un ni l'autre, si l'on ne suivait le chemin que nous avions choisi. Des passants s'arrêtaient à contempler notre mutinerie et, parmi eux, Albert Sorel qui, à l'époque, était un adolescent déjà sérieux, mais point ennemi de la gaieté. A la fin, quelqu'un s'en fut avertir ma mère, qui, en quelques instants, fut sur le théâtre de l'aventure.

Ah ! ce ne fut pas long : la chasse, le per-

roquet et les poupées ne pesèrent en rien sur sa décision. Je ne me souviens plus du chemin que nous prîmes, mais je sais bien que nous revînmes tambour battant et que celui de nous trois qui eut gain de cause ne songea pas à triompher.

Quand, les jours suivants, ma mère contait notre prouesse aux gens que cela pouvait intéresser, elle ne manquait jamais d'ajouter, avec un courroux d'ailleurs plus apparent que réel :

— Le monde s'amassait... Jusqu'au fils Sorel qui en était indigné !

Ce fut notre premier contact avec l'illustre compatriote dont, plus tard, nous devions être si glorieux.

Je ne crois pas beaucoup à son indignation d'alors. Il est probable, au contraire, que, bien qu'il n'en laissât rien paraître, il se divertit fort de notre mauvaise conduite. Il avait la bonne humeur paisible et, si l'on peut s'exprimer ainsi, *recueillie*, des Normands qui, pour rire en dedans, n'en rient que de meilleur cœur.

Notre seconde aventure fut plus corsée.

Route de Trouville, au-dessous de la Butte du Diable, existe une espèce de grotte de verdure, un coin superbe que de vieux arbres au fût élevé closent en partie du côté du chemin. Le fond en est constitué par un éboulis d'arbustes et de plantes où toutes les formes de

feuillage et toutes les nuances de vert se trouvent confondues. Bien que le soleil n'y pénètre jamais, cette grotte n'est pas très obscure parce qu'elle est orientée vers le grand large. Au milieu des mousses et des gazons, jaillit en menue cascade, une source qu'on appelle la « Fontaine d'Amour ».

Nous nous plaisions infiniment dans ce joli refuge. Il nous était interdit à cause de la fraîcheur humide qui y régnait, mais notre vieille bonne étant incapable de faire respecter la consigne, c'est comme si la consigne n'avait pas existé.

Un jour, en revenant de Saint-Siméon, nous nous arrêtâmes à la « Fontaine d'Amour » et nous nous mîmes à tripoter dans l'eau.

Joséphine nous adressa des observations, auxquelles, suivant l'habitude, nous ne prîmes pas garde.

— Vous allez vous mouiller... Vous allez attraper du mal.... Vous allez abîmer vos hardes.

On ne l'écoutait seulement pas.

Vint le tour des gémissements. Joséphine, renonçant à s'adresser aux êtres insensibles que nous étions, prit à témoin la nature environnante.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! qui que leu mère va dire !

Cette adjuration n'eut pas plus de succès que les précédents discours.

Soudain, nous aperçûmes un passant qui

s'était arrêté et nous regardait d'un œil sévère. C'était un monsieur à barbe et cheveux blancs, portant sur lui cette correction et cette netteté qui distinguent les militaires. D'une voix qui dénotait l'habitude du commandement, il prononça :

— Qui est-ce qui m'a donné des enfants pareils, qui ne veulent pas obéir à leur bonne?

Nous demeurâmes saisis et un peu intimidés. Mais Paul-Emile qui n'avait peur de rien ni de personne, riposta du tac au tac :

— Qui est-ce qui m'a donné un vieux bonhomme de *pitaton* comme ça qui se mêle de ce qui ne le regarde pas ?

— Vieux bonhomme de *pitaton* ! fit le monsieur interloqué, vieux bonhomme de *pitaton* ! Que signifie cette expression que j'entends pour la première fois ?

Nous aussi, du reste, nous l'entendions pour la première fois; et, à l'heure qu'il est, je ne sais pas encore si ce mot existait déjà ou bien si Paul-Emile l'inventa pour les besoins de sa cause. Le fait est que je ne l'ai jamais entendu depuis.

Le passant s'était rapproché de nous et nous regardait avec attention.

— Est-ce que ce ne sont pas les petits Allais ?... Mais oui... Eh bien, je vais de ce pas rendre compte aux parents de leur obéissance et de leur politesse.

Nous fûmes pétrifiés. Puis, comme si

c'était un moyen de rattraper le malencontreux propos, nous prîmes notre course pour rentrer au logis. Nous allions d'un si bon train que Joséphine avait peine à nous suivre.., pas assez vite, néanmoins, pour que l'insulté n'ait eu le temps de faire son rapport. Nous fûmes sérieusement houspillés.

— Comment! fit ma mère avec indignation, non seulement vous refusez d'obéir à votre bonne, mais encore vous injuriez ce respectable M. Le Bray!... un homme âgé!... un ancien colonel!... Ainsi, il a commandé à des soldats, à des officiers, et des marmots comme vous osent lui tenir tête!... Demain, vous entendez, demain vous irez lui faire des excuses.

Il est probable que ma mère nous avait dit : « Vous irez faire des excuses » comme on dit au collégien paresseux : « Tu vas choisir un métier » sans aucune intention de donner suite à l'affaire. Mais je ne l'entendais pas ainsi.

Au couvent, on avait l'habitude de demander pardon publiquement de ses fautes, surtout s'il s'agissait de fautes contre la politesse et la courtoisie.

Le lendemain donc, je dis à mes frères :

— Il va falloir aller chez M. Le Bray.

— Tu n'es pas folle! Maman a dit cela pour rire.

— Oui? Eh bien, je ne ris pas, moi. Quand je m'accuserai de cela à confesse, M. l'abbé

me demandera si j'ai reconnu et réparé ma faute.

— Tu n'as qu'à ne pas lui dire, il ne te demandera rien.

Je demeurai offusquée. J'avais à cette époque dans les neuf ans et je savais parfaitement les qualités que devait avoir la confession pour être bonne : humble, sincère et *entière*, dit le catéchisme. L'éducation du couvent avait cet avantage de nous faire précocement une conscience droite et ferme qui ne transigeait pas avec la bonne foi.

— J'irai plutôt toute seule, affirmai-je.

— Alors, nous irons aussi ; mais c'est toi qui feras le boniment puisque tu en as l'habitude.

— Bien sûr, je le ferai ; ce n'est pas difficile.

Le colonel Le Bray habitait, sur la route Saint-Clair, une de ces petites maisons tranquilles et gaies qui préviennent en faveur de leur propriétaire. Baignée de soleil, la façade en était tapissée de roses blanches et de chèvrefeuille. Le jardin était rempli de fleurs, et les oiseaux y chantaient à plein gosier. Quand nous entrâmes, un terre-neuve gronda quelque peu, puis, voyant que nous n'étions pas des ennemis bien redoutables, il courut prévenir ses maîtres de la visite qui leur arrivait.

Le vieil officier, un sécateur à la main, élaguait des arbustes et sa femme rece-

vait dans une corbeille, les tiges sacrifiées.

— Qu'est-ce que c'est?... qu'est-ce que c'est?... fit-il en nous apercevant. Que veut ce petit monde ?

Nous avancions sans hardiesse, mais sans crainte. La liberté dont nous jouissions nous donnait l'habitude de nous débrouiller, et nous n'étions pas embarrassés pour répondre.

— Monsieur, dis-je quand nous fûmes tout près, hier, nous avons été très malhonnêtes envers vous, mais nous ne recommencerons pas. Voulez-vous nous pardonner ?

C'était, à peu de chose près, la formule, je ne dirai pas imposée, mais usitée au couvent, et je la connaissais d'autant mieux que j'avais souvent occasion d'en faire usage. J'avais donc parlé sans trouble et ne me croyais nul mérite. Le colonel en jugea tout autrement.

— Oh ! mais ! oh ! mais ! dit-il avec un étonnement confus, en se tournant vers sa vieille épouse, as-tu entendu, ma bonne femme, cette petite fille?... Quel langage net... et brave ! Et ses jeunes frères, qui sont là aussi, tête nue... Je crois bien que je pardonne, je crois bien... En vérité, il n'y avait pas de quoi se déranger..., c'est moi qui ai été absurde..., tout à fait absurde... Il est vrai, que j'avais surtout pour but de prévenir la maman afin que cette pauvre bonne ne restât point en panne... N'importe! c'est une bonne éducation que

celle qui enseigne aux enfants à reconnaître leurs torts..., une éducation de courage et de fierté...

Le colonel était beaucoup plus touché de nos excuses qu'il n'avait été froissé de nos offenses.

— Voyons! voyons! Il faut leur offrir à goûter à ces petits : un doigt de vin... de vin très doux, avec des biscuits...

Mme Le Bray nous regardait avec l'attendrissement d'une femme qui adore les enfants et n'en a jamais eu. A la proposition de son mari, elle se récria :

— Du vin! Est-ce qu'on donne du vin pur aux enfants?... Je suis bien sûre que ceux-là n'en boivent jamais.

— Non, Madame, nous buvons de l'eau.

Le colonel était ébahi. La mode n'était pas de boire de l'eau dans ce temps-là.

— De l'eau!... de l'eau pure!... même aux repas!...

— Oui, Monsieur, même aux repas.

— Et cela vous plaît?...

— Oh! répondit Alphonse, on met de l'eau sur la table et puis on ne nous demande pas si nous aimerions mieux autre chose.

Les braves gens se prirent à rire. Mme Le Bray nous offrit du chocolat, mais ce fut au tour de son mari de protester.

— Le chocolat cru est très mauvais, et je me suis laissé dire que c'est malsain.

Ce n'était pas notre avis, mais la discrétion s'opposait à ce que nous prissions part au débat.

S'apercevant que nous regardions avec un peu de convoitise, une plate-bande où mûrissaient des fraises magnifiques, le colonel nous dit d'un air engageant :

— Aimez-vous les fruits ?

— Oh ! oui, Monsieur, beaucoup, beaucoup.

— Eh bien, mangez des fraises à votre appétit.

Nous en mangeâmes plus qu'à notre appétit, car quand nous nous relevâmes, la plate-bande était totalement dépouillée. Nous étions bien un peu honteux de notre gourmandise, mais le regard d'approbation sympathique des vieux époux vint nous rassurer. Et l'on se sépara les meilleurs amis du monde.

D'autres fruits mûrirent dans le jardin de M. Le Bray qu'une grille basse protégeait mal contre la curiosité des passants. Et un jour que nous admirions de superbes Reine-Claude qui se craquelaient au soleil, Alphonse me fit cette réflexion qui lui valut une bonne bourrade :

— Si on disait encore des sottises au colonel, peut-être qu'il nous inviterait à manger des prunes !

VIII

PREMIÈRE DOULEUR

Dans ce temps-là, les collèges n'avaient pas encore de classe enfantine, les garçons n'y entraient qu'à sept ans. Jusqu'à cet âge, ils fréquentaient de petites écoles de différentes catégories où l'on ne recevait que fort peu d'élèves, et qui étaient tenues par des institutrices.

La meilleure de ces petites écoles était, à Honfleur, celle de Mme Ferrand et de sa fille Pascaline. On n'y acceptait que les enfants de bonne famille et très bien élevés. C'est là qu'Alphonse Allais commença ses études ; il avait alors trois ans, et les quatre années qu'il y passa ne furent point perdues, car en entrant au collège il fit sa huitième classique qui, à cette époque, comportait le latin.

Il se plaisait à répéter qu'il ne connaissait pas de meilleur professeur que Mlle Pasca-

line. Elle enseignait peu de choses à la fois, mais ce qu'elle avait enseigné, on ne l'oubliait jamais.

L'école de Mme Ferrand n'avait rien de rébarbatif. Rue Brûlée, on cognait à une lourde porte cintrée faite de panneaux à pointes de diamant, on pénétrait sous une voûte de quelques mètres et l'on se trouvait dans une large cour très ensoleillée et bordée de plates-bandes fleuries. Les classes ouvraient sur cette cour par des portes-fenêtres, si bien que les écoliers avaient l'impression de travailler au grand air. L'école n'éveillait donc dans l'esprit d'Alphonse aucune idée de contrainte ou d'ennui. Pour lui c'était un endroit où l'on allait apprendre des choses intéressantes et jouer avec de gentils camarades.

Mais il a un autre motif d'aimer la maison de Mme Ferrand. Tous les jours, à onze heures et demie, une porte qui communique avec le jardin d'à côté, s'entrebâille et une voix douce prononce :

— Je viens chercher notre petit chéri.

La voix appartient à une demoiselle d'une trentaine d'années, à l'aspect charmant : une de ces créatures bénies d'où émane la bonté, l'indulgence, la sympathie, tout cela accompagné d'une grâce naturelle qui en double le prix.

L'enfant, quoique d'un caractère peu démonstratif, accourt se jeter dans les bras qui s'ouvrent pour lui.

— Lia... ! la Lia chérie que j'aime de tout mon cœur... !

Tous deux, l'exquise demoiselle et le petit garçon câlin, entrent dans la propriété voisine. Là, nouvel accueil attendri pour le gamin. Une vieille dame de tournure aristocratique, la figure encadrée de papillottes blanches, et deux autres demoiselles, à peu près du même âge que Lia et presque aussi charmantes, s'empressent autour de lui.

— Ah ! voilà notre petit enfant bien aimé !... comment va-t-il aujourd'hui ?... Oh ! mais qu'il a bonne mine !... une rose bien fraîche qui trempe dans du lait !...

Les bonnes dames ne s'accoutument pas à la peau blanche et fine, à la carnation superbe du gamin, pas plus qu'à sa chevelure extraordinairement abondante et d'un blond magnifique qui font de lui un type très pur de la race normande : ce sont chaque fois de nouvelles exclamations.

La maison des dames G. est un de ces vieux hôtels de province que la même famille habite depuis plusieurs générations et où chacune a laissé son empreinte : celle-ci, le luxe discret des tentures, celle-là, le confortable élégant des meubles, cette autre, les bibelots artistiques, cette autre encore, les

patients et quelquefois merveilleux travaux de femmes, toutes, leurs portraits où le costume et l'expression indiquent les étapes du temps parcouru.

A l'hôtel G., des choses nous frappaient que nous n'avons jamais oubliées, non qu'elles fussent splendides, mais parce que nous n'en retrouvions l'équivalent nulle part.

C'était, dans la salle à manger, une tapisserie à sujet pastoral. Je ne sais si cette tapisserie était d'une haute valeur marchande, mais je suis persuadée, tant elle décelait de vie, que ceux qui l'avaient composée et exécutée étaient de grands artistes. Il nous semblait que les personnages qui y figuraient allaient se mettre à marcher et à parler : la petite bergère qui menait son agneau au bout d'un ruban bleu, le vieux paysan qui frappait la terre de sa houe, la fermière accorte qui distribuait le grain à une troupe de volailles, le chien gambadant joyeusement pour le retour de son maître qu'on apercevait dans le lointain, étaient pour nous des êtres un peu étranges, mais vivants quand même. Nous en causions comme on cause de gens familiers que l'on a plaisir à voir.

Dans la chambre de Mme G., sous un large globe de verre, se trouvait un mobilier de salon liliputien fait de plumes blanches ; le

canapé, les fauteuils, les chaises, le guéridon, et la cheminée garnie de bibelots : rien n'y manquait. Nous admirions ce bijou sans nous douter de la patience et de l'habileté qu'avait exigées son exécution. Nous avions décidé entre nous que les anges du paradis devaient en avoir de pareils, mais plus grands, naturellement. Le jour où l'on nous expliqua ce que c'était qu'un pur esprit, nous éprouvâmes un vague regret qu'ils n'eussent pas besoin de ces jolis petits meubles en plumes.

Mais la merveille des merveilles est, pour nous, l'horloge mécanique constituée par un tableau très en relief que protège une glace. On y voit une route à flanc de coteau sur laquelle chemine un meunier et son âne chargé de grain, un ruisseau sur lequel une lavandière bat son linge, un troupeau d'oies gardé par une petite paysanne et, enfin, tout au haut de la colline, un portail de moutier pourvu d'une cloche dont la corde est tenue par un capucin. Quand sonne l'heure, le tableau se met en mouvement : le meunier tire son âne pour le faire avancer mais sans y parvenir, la lavandière frappe le linge de son battoir, les oies, d'un mouvement sec et précis, piquent de leur bec, l'herbe de la prairie et leur gardienne hoche la tête d'un geste approbatif, le capucin sonne la cloche autant de fois qu'il est nécessaire pour indiquer l'heure qu'il est.

Jamais nous ne nous lassions de ce spectacle et, de quelque endroit que nous fussions dans le vieil hôtel, nous accourions au moment voulu pour voir se déclencher la vie éphémère du tableau.

Pour moi, je regardais cela avec une curiosité amusée, et c'était tout, mais il n'en était pas de même pour Alphonse. Je me souviens encore de l'attention pensive avec laquelle il contemplait les mouvements saccadés des petits personnages, et tout était arrêté depuis longtemps que sa méditation se poursuivait. Ce n'était pas la question des rouages qui le préoccupait, non ; ce spectacle, pourtant banal, éveillait en lui, une foule d'autres idées. Un jour il me dit avec une gravité où se mêlait quelque souci :

— Ils sont peut-être un peu vivants ces gens-là.

— Non, répondis-je avec assurance, c'est de la mécanique.

Il ne répliqua pas, jugeant sans doute la discussion inutile. Que ce fût de la mécanique, il le savait aussi bien et même mieux que moi, étant plus réfléchi, mais son esprit chercheur étudiait manifestement en quoi la vie apparente de la mécanique se différenciait de la vie réelle.

Cette question « vie » le hanta dès son enfance. Un soir, il avait une douzaine

d'années, nous étions réunis autour de la lampe ; un atome errait dans les parages de la lumière, s'approchant de la flamme, puis s'en écartant vivement pour y revenir la minute d'après. Alphonse suivait attentivement ces divers mouvements qui semblaient l'intéresser d'une façon incroyable.

— Que regardes-tu donc ? lui demandai-je ?

— Çà, dit-il, en désignant le corpuscule.

Il ajouta, après une minute de réflexion.

— Dire que cette petite chose contient peut-être une souffrance horrible.

— Comment veux-tu que ça souffre puisque ce n'est pas vivant ?

Il me répondit péremptoirement.

— Tu n'en sais rien.

Et il retomba dans sa rêverie.

Non seulement nous nous plaisions dans la maison des dames G., mais nous y éprouvions un indicible bien-être physique et moral. Contents de tout et de tous, il nous semblait que ni le mal ni le danger n'existaient. Nous nous y sentions imprégnés d'une joie paisible avec le désir ardent d'être bons et de voir tout le monde heureux.

Bien entendu, nous ne raisonnions pas cette impression, ce n'est que plus tard, en rassemblant nos souvenirs que nous arrivâmes à la définir et à en préciser l'origine. Rien n'y venait froisser notre âme et nos organes de petits sensitifs toujours prêts à

l'émoi ; la combinaison harmonieuse des couleurs et des formes, la discrétion des bruits, le velouté des mouvements, la sage distribution de la lumière, tout cela constituait une atmosphère de beauté calme et charmante dont nous jouissions avec délices.

Mais l'endroit où nous éprouvions le plus de bien-être était la serre. Cette serre, qui ne ressemblait à aucune autre, était immense. Au-dessus d'une cour assez vaste, close de trois côtés, on avait établi, à la hauteur du deuxième étage, une toiture vitrée ; la partie qui donnait sur le jardin était également vitrée. Sur le fond, fait d'un mur plein, s'adossait un bassin de granit dans lequel l'eau tombait d'une amphore tenue par un enfant de bronze. Des fleurs et des plantes grimpantes occupaient le pourtour, mais le milieu demeurait libre et nous y pouvions jouer sans entraves.

Nous y goûtions une sérénité incroyable. On a coutume de dire : « heureux comme le poisson dans l'eau » et « libre comme l'oiseau dans l'air » ; ces adages pouvaient nous être appliqués. Nos ébats ressemblaient, en effet, à ceux du poisson dans l'eau et de l'oiseau dans l'air, aussi aisés, aussi joyeux. Nous courions et nous sautions, rien que pour le plaisir de courir et de sauter, mais sans excitation d'aucune sorte, sans mouvements brusques ni violents. Nous faisions, à notre insu, une cure d'air et de lumière, extrême-

ment favorable à notre tempérament quelque peu nerveux. La maison des dames G. demeura toujours un de nos meilleurs, de nos plus charmants souvenirs d'enfance.

Mais si le vieil hôtel nous plaisait, que dire de celles qui l'habitaient. Mme G. jouait le rôle d'impératrice régnante et gouvernait par l'entremise des trois ministres parfaits qu'étaient ses filles : Adélaïde s'occupait principalement du ménage, elle traitait avec les fournisseurs et avait la haute main sur les domestiques. Félicité présidait à l'arrangement du logis : la belle lingerie, les broderies, les guipures, les fleurs, les bibelots étaient de son ressort.

Lia était la grande maîtresse de la charité qui se pratiquait de la plus large, de la plus noble façon. Partout où il y avait besoin d'encouragement et de consolation, on était sûr de la rencontrer. Les petits enfants, les malades, les pauvres, les affligés n'avaient point de meilleure amie. Elle trouvait tout naturellement les mots qu'il fallait dire, les gestes qu'il convenait de faire. Tout en elle respirait la bonté, l'appétit du dévoûment, le besoin d'atténuer la souffrance et de sécher les larmes.

Alphonse subit son charme avec une incroyable intensité. Quand il était près de Lia, il ne désirait rien d'autre : la voir, l'entendre, suffisait à son bonheur présent.

Elle mourut en quelques jours d'une fièvre typhoïde ; on l'inhuma pendant les vacances de Pâques, mais ce fut une cérémonie de grandes personnes et nous n'y assistâmes point.

Nous fûmes très chagrins : notre belle confiance du temps d'Antoinette avait disparu, brutalement immolée par cette grosse bête de Prudence, et le sort de Lia nous tourmentait. Nous avions peur qu'elle ne fût pas aussi bien où elle était que dans sa belle maison et cela nous faisait grand'peine. Alphonse me disait :

— On devrait garder les morts chez eux, dans des chambres exprès où l'on irait les voir tant qu'on voudrait. Le cimetière, ça doit être si triste la nuit et quand il fait mauvais temps, et puis, ils doivent avoir froid quand la neige tombe sur eux.

Mais nous étions trop jeunes pour que ce chagrin fût profond et durable, et rentrée au couvent après le congé, j'en fus bientôt distraite par la vie active et joyeuse des pensionnaires.

Il n'en fut pas de même pour Alphonse. Le jour où il retourna à l'école, il se montra, toute la matinée d'une tristesse pleine d'inquiétude. Il sentait bien que sa douleur allait se préciser, mais il ignorait de quelle façon et dans quelle mesure.

A onze heures et demie, la porte de communication s'ouvrit comme d'habitude, seu-

lement ce ne fut pas Lia, ce fut Félicité qui parut, une Félicité en grand deuil, la figure éplorée. Le cœur du pauvre petit se serra douloureusement, mais ce fut bien pis quand il se trouva en face de Mme G., accablée, vieillie, les yeux rouges et la voix brisée : et ce fut pis encore quand, à table, Adélaïde vint s'asseoir près de lui, à la place laissée vide par Lia. Il eut alors une crise de désolation terrible et, sans une parole, il cacha sa figure sur son bras replié et pleura désespérément.

Ni la classe que Mlle Pascaline fit, à son intention, plus attrayante que de coutume, ni le joyeux tapage des écoliers ne purent le distraire de son accablement. Il rentra malade à la maison, et il fallut le mettre au lit. La nuit, il eut un violent accès de délire. Avec des sanglots muets, il tendait les bras à un être invisible, puis retombait sur l'oreiller, navré de sa déception.

Par bonheur, si son âme était délicate, sa constitution était robuste, et il triompha du mal assez vite. Mais mon père, ne voulant pas l'exposer à une nouvelle crise, décida qu'il ne retournerait plus à l'école de Mme Ferrand, et qu'il resterait en congé jusqu'à la rentrée du collège.

Quand, au moment de la distribution des prix, Mlle Pascaline lui demanda s'il ne

viendrait pas chercher les récompenses qu'il avait méritées, il hocha négativement la tête avec une tristesse subitement renouvelée.

Que lui importaient les récompenses puisque la « Lia qu'il aimait de tout son cœur » ne serait pas là pour le couronner !...

IX

BONNES GENS DE CHEZ NOUS

A partir du moment où Alphonse entre au collège, mes souvenirs s'estompent et se raréfient. Même au temps des congés et des vacances où notre vie aurait pu reprendre, comme autrefois, l'intimité n'est plus la même. Il reste moins à la maison ; il sort avec des camarades ou des camarades viennent le voir. Je suis bien parfois admise en leur société, mais alors ils parlent de choses qui me sont étrangères. Sans doute, mon frère me raconte beaucoup de traits de sa nouvelle existence, mais c'est bien différent d'écouter des récits ou de voir vivre les gens, et surtout de vivre leur vie.

Et puis nos caractères évoluent : le petit garçon sensible et doux devient un écolier hardi, taquin, à la parole ferme et assurée, qui parfois me déroute, tandis que le couvent fait de moi une pensionnaire de conscience timide et inquiète, d'humeur un tan-

tinet prêcheuse qu'Alphonse écoute quelquefois, mais que, plus souvent, il raille.

Avant donc de laisser le jeune enfant pour le collégien, je veux relater certaines circonstances de sa vie d'alors — circonstances menues si on les prend en elles-mêmes, mais qui néanmoins laissèrent en lui des traces profondes.

Je parlerai surtout du respect qu'il témoignait à nos traditions locales, et de l'intérêt que lui inspiraient certaines bonnes gens de chez nous. Je sais bien que, dans ce respect, il entrait un peu de sens artistique précoce, et, dans cet intérêt beaucoup d'observation amusée, mais ce qui néanmoins dominait en lui, était la sympathie.

Il se plut toujours en la compagnie de ceux dont l'âme est simple et droite : les enfants, les gens de métier et surtout les marins. Il goûtait leur parole naïve, leur sentiments un peu frustes exprimés sans détours, et cette sorte de fierté que donne l'insouciance de l'opinion. Bien avant qu'il fût en âge de raisonner et même de discerner ses impressions, il subissait le charme de ces manières et de ces propos dénués d'artifice, et la formation de son esprit s'en trouva très certainement influencée.

Parmi ceux dont il garda un souvenir affectueux et fidèle, j'en citerai deux : Talon, poulieur et les Ponreau.

Quai Sainte-Catherine — un vieux quai du XVIIe siècle, où les façades revêtues d'ardoises font saillie à tous les étages, — se trouve une boutique portant cette simple enseigne :

TALON POULIEUR

L'enseigne est aussi vieille que la maison, et la maison aussi vieille que le quai, si bien qu'elle a fini par faire corps, si l'on peut s'exprimer ainsi, avec le titulaire. Il ne viendrait à l'idée de personne de dire *Talon* tout court ou bien *le poulieur du quai Sainte-Catherine* ; on dit *Talon poulieur* comme s'il s'agissait d'un titre de noblesse. Eh ! tant de générations exerçant, avec honneur, le même métier au même endroit, cela constitue bien une sorte d'aristocratie.

La boutique différait des autres en ce que la devanture vitrée était remplacée par une baie grande ouverte qui permettait à Talon de travailler comme en plein air.

A cœur du jour, il maniait la bisaiguë, la gouge et l'herminette, pour transformer en belles poulies, le dur bois de gaïac qui venait des Amériques.

Et, tout en travaillant, il chantait : le rythme de sa chanson réglant le mouvement de l'outil ou soulignant le *ronron* du tour qu'il actionnait avec son pied. Il n'y avait pas d'homme plus gai, ni d'une gaieté plus paisible, plus égale.

Le jour où Alphonse lut pour la première fois la fable de La Fontaine.

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir,
C'était merveille de le voir,
Merveille de l'ouïr ; il faisait des passages
Plus content qu'aucun des sept sages.

il fit spontanément cette réflexion d'une exactitude parfaite.

— Comme Talon poulieur...

Quand Talon ne chantait pas, il plaisantait, A toutes les ménagères du quartier, qui passaient devant chez lui pour aller à la poissonnerie, il lançait une gaudriole. Bien que ses facéties ne fussent jamais inconvenantes, les interpellées se récriaient en levant les mains au ciel avec une feinte indignation :

— Oh ! Talon poulieur ! c'est y possible de dire des affaires pareilles !

Ce qui ne les empêchait pas de rire de tout leur cœur et même parfois de répondre gaillardement.

Bien avant que nous fussions au monde, notre famille entretenait avec les Talon poulieur, de très cordiales relations. Le début en avait sans doute été des intérêts professionnels entre ces braves artisans et mon grand-père qui était armateur ou mes oncles qui étaient capitaines au long-cours ; à cette

époque de petit patronat les différents corps de métier qui prenaient part à la construction navale : charpentiers, voiliers, cordiers, poulieurs, etc., fraternisaient avec les marins et se considéraient presque comme de la même famille.

La sœur de Talon était couturière en maisons bourgeoises, et, chaque semaine, elle faisait des journées chez nous où les enfants nombreux et turbulents donnaient beaucoup d'ouvrage. C'est par son entremise qu'Alphonse arrangeait les visites au petit logis des Talon.

— Francine, tu diras à Talon poulieur de venir me chercher jeudi.

Comme par hasard, Talon, ce jour-là, « avait besoin » à la pharmacie et, d'un air détaché, il disait :

— Si je profitais pour emmener le petit ; y a pas école aujourd'hui, cela, le changerait d'air.

L'autorisation était vite accordée ; en hiver surtout que les sorties étaient plus difficiles, une unité de moins dans cette marmaille tapageuse, c'était autant de gagné pour la paix.

Une fois dans la boutique, sur le sol couvert de copeaux et de sciure de gaïac, Alphonse regardait le poulieur travailler avec ce soin, ce goût, ce plaisir même que les artisans de jadis mettaient à accomplir leur besogne. De temps à autre, il faisait une

remarque, demandait une explication, puis il retombait dans ces rêveries dont il était coutumier et qui avaient pour lui un si grand charme.

Talon, qui n'était pas un silencieux, s'étonnait parfois d'un pareil recueillement chez cet enfant si jeune.

— T'ennuies-tu point, petit ? lui demandait-il un peu inquiet.

— Oh ! non, Talon poulieur, pas du tout, répondait Alphonse avec une sincérité parfaite.

J'étais souvent, moi aussi l'invitée des Talon, mais je ne séjournais pas dans la boutique.

— Là ousque les garçons peuvent rester, les petites demoiselles sont point à leur place, déclarait la mère du poulieur, qui ne prévoyait point les idées actuelles sur l'égalité des sexes.

Et je passais l'après-midi en sa société, au premier étage où Alphonse venait nous rejoindre ; car s'il se plaisait dans la boutique, il se plaisait aussi dans le modeste logis des Talon. Par la fenêtre qui donnait sur le Vieux Bassin, nous regardions avec intérêt la manœuvre des barques à l'heure de la marée, ou encore nous suivions le travail des calfats qui, à la Pigoulière, toute proche, radoubaient les navires.

Aujourd'hui encore, je m'étonne des ré-

flexions judicieuses qu'Alphonse me faisait sur toutes ces choses et du bénéfice intellectuel que j'en retirais. Même dans notre première enfance, il fut pour moi un maître précieux et j'ai grand plaisir à le reconnaître.

L'intérieur des Talon, si différent de ceux qui nous étaient familiers, était pour nous une source inépuisable d'observations où nous puisions avec délices.

La bonne femme était vêtue comme les Honfleuraises de jadis, d'un cotillon court, d'une camisole coulissée à la taille et d'un serre-tête en basin-plissé. La mère Toutain, de Saint-Siméon fut, je crois bien, la dernière à porter ce costume. Les peintres qui fréquentèrent son auberge : Daubigny père et fils, Français, et, plus près de nous, Maurice Courant, Adolphe Marais, d'autres encore l'ont connue sous cet aspect, et son portrait figure très probablement dans leurs croquis.

Le logis des Talon était antique et pittoresque. La cuisine, qui en était la pièce principale, était meublée du buffet traditionnel orné de sculptures naïves, de la haute horloge au cadran fleuri et de chaises à dossiers en gerbe. A travers les vitres du buffet brillait la vaisselle peinte de coqs, d'œillets ou de roses, et les pots de faïence anglaise teintée d'or bruni. Le panneau plein de l'horloge était recouvert des grandes hosties de

Pâques figurant l'Agneau divin ; ces hosties demeuraient l'une au-dessus de l'autre jusqu'à ce qu'elles tombent en poussière : une coutume respectée s'opposant à ce que l'on en ôtât volontairement la moindre parcelle.

Sur la cheminée, à la place d'honneur, était une Notre-Dame en porcelaine très dédorée, et, à chaque bout, deux de ces chiens dits « d'Angleterre » à toison frisée blanche tachetée de noir qui, à perpétuité, réalisent le dicton qu'ils ont peut-être fait naître : se regarder en chiens de faïence. Dans tous les intérieurs de nos marins, on voyait une paire de ces chiens, que les pêcheurs des grandes barques rapportaient de la côte anglaise quand ils allaient y vendre leur poisson. Sur le manteau, un vieux fusil á pierre était accroché, faisant encore bonne figure.

Aux murs, des images d'Epinal représentant, pour la plupart, les exploits du grand Napoléon, et quatre estampes soigneusement encadrées avec ce titre général : *Le bonheur dans la vertu*, et ces sous-titres : *La rencontre — La bénédiction paternelle — Les épousailles — Le foyer*. Nous ne nous lassions pas de relire les légendes explicatives qui commençaient par : *Ils se sont rencontrés, leur cœur a volé l'un au devant de l'autre*... et se terminant par : ... *trois beaux enfants ont déjà béni leur union et ceux qui les suivront seront les*

bienvenus. Cette histoire édifiante, nous semblait, en comparaison des contes de « ma mère l'oye » et des récits pour jeunes enfants qui constituaient alors notre bagage littéraire, un roman de la plus haute portée.

La chambre de la mère Talon n'était pas plus moderne que la grande cuisine. Le lit à quenouilles était entouré d'une indienne violette représentant les *Quatre fils Aymon* qui accomplissaient leurs prouesses montant le même cheval. Sur la commode ventrue, ornée d'appliques et de poignées aux fines ciselures, se trouvait une chose qui nous paraissait merveilleuse. C'était une de ces « bouteilles de Passion » dont Notre-Dame de Liesse a la spécialité, et dans lesquelles on voit les instruments du supplice de Jésus : la croix, la couronne d'épines, un clou, la lance, l'éponge, le marteau, etc. Ces différents objets se maintenant suspendus dans le liquide en manière de ludions, nous semblaient un miracle perpétuel que nous admirions avec un respect mêlé de crainte.

Quand la nuit venait, nous abandonnions la fenêtre, et la mère Talon allumait une chandelle pour préparer la soupe — grande affaire chez les Normands que l'on a surnommés : *buveux de cidre, mâqueux de soupe*. Alors, j'allais prendre, dans le bas du buffet un vieux tambour à dentelle qui m'était réservé et, avec une grande application, je

maniais les fuseaux et les épingles pour un travail imaginaire.

— Mère Talon, demandais-je au bout d'un instant, je ne vois pas assez clair, voulez-vous me donner une « boule de veillée ? »

Et avec une docilité souriante, la bonne femme posait entre la chandelle et le tambour, la grosse bouteille pleine d'eau qui renforçait la lumière.

Alphonse Allais avait gardé un souvenir précis et charmant de ce cadre et de ces gestes d'un autre âge. Quand se fonda le musée du Vieux Honfleur, les vitrines aux coussins à dentelles, aux bouteilles de veillée, aux pots à braise servant de chauffe-rettes et autres accessoires employés par les vieilles de notre enfance, avaient souvent sa visite et il ne cachait pas l'émotion qu'il éprouvait à les revoir.

Le père Ponreau était maître au cabotage et il commandait un des bateaux de mon grand-père : *La jeune Rose*. Il habitait, avec sa femme et sa fille Cléophée, une petite maison qui se trouvait au bout du jardin de mon oncle Guillaume, de sorte que nous pouvions aller chez eux sans sortir dans la rue ; aussi leur faisions-nous de fréquentes visites.

Tous trois formaient des types très divers, mais aussi amusants les uns que les autres.

Le père Ponreau n'était pas un érudit, il s'en fallait. Autrefois, on se préoccupait beaucoup plus de la façon dont un marin conduisait son navire que de la façon dont il mettait l'orthographe, et si les capitaines au long-cours étaient, pour la plupart des hommes instruits, il n'en était pas de même des maîtres au cabotage ni des pilotes. Le père Ponreau avait une manière d'épeler son nom qui, tout jeunes que nous étions, nous mettait en joie. Quand nous étions présents au moment des « écritures » que nécessite chaque départ de bateau, mon grand-père ou mes oncles ne manquaient jamais de lui dire :

— Comment écris-tu ton nom, Ponreau ?

Et lui de répondre sans la moindre méfiance :

— Mais, comme y se prononce, maît' Vivien : p on pon, r o ro, Ponreau.

Il ne semblait pas se douter que les articulations *on* et *eau* dussent se décomposer par l'épellation ; pour lui c'étaient de simples voyelles.

Son mousse était un peu plus lettré que lui et, en voyage, il lui servait de secrétaire

— Mousse, nous vlà bientôt à Paimpol, tu vas écrire à ma bourgeoise pour qu'on expédie la lettre sitôt débarqués.

— Va bien, maît' Ponreau, qu'est-ce qu'il faut y écrire ?

— Ecris-lui..., écris-lui...

Le vieux marin semblait réfléchir profondément, puis, se décidant tout à coup.

— Ecris-lui... *tibi taba...*, *d'un bord et de l'autre...*, *ce que tu voudras.*

Le gamin griffonnait une banalité quelconque, et il reprenait :

— Çà y est, maît' Ponreau, qu'est-ce qu'il faut y écrire encore ?

— Ecris-lui encore..., écris-lui encore..., *tibi taba...*, *d'un bord et de l'autre...*, *ce que tu voudras.*

La lettre ainsi rédigée, était mise à la poste sans que le père Ponreau songeât à la relire. A quoi bon, d'ailleurs, il ne s'en serait pas mieux tiré que son mousse.

La mère Ponreau et Cléophée sont aussi dissemblables qu'on peut l'être.

La bonne femme ne fait jamais rien ; toujours propre, les bandeaux bien lisses sous la ruche de son bonnet, elle est installée, du matin au soir, dans son fauteuil ; l'hiver au coin du feu, l'été sous un berceau de son minuscule jardin. Et pourtant, elle ne fait point l'impression d'une fainéante ; il semble qu'elle vienne de terminer une besogne et qu'elle s'apprête à en commencer une autre. Elle parle continuellement, mais d'une voix si tranquille qu'elle ne paraît point bavarde. Le prix des œufs et du beurre comparé aux prix du temps de sa jeunesse ou du temps de sa paur' mère, voire de sa paur' bonne maman, les lessives qui se font

dans toute la paroisse Saint-Léonard avec des commentaires sur la température et les chances de prompt séchage, la quantité et les espèces de confitures fabriquées par les commères du voisinage, les enfants attendus ou qui viennent de naître, les gens qui se marient et ceux qui meurent, et, quand il est question d'une épouse, le souci de son « fillage » c'est-à-dire de sa famille originelle : tel est le fond des discours de la bonne femme. Ses préoccupations ne s'élèvent jamais au-dessus de ce niveau.

Cléophée, au contraire, n'est jamais inactive. On la voit toujours occupée à fourbir les cuivres, à laver le carreau, à essuyer la vaisselle, à repasser du linge, à éplucher les légumes, ou à tout autre besogne ménagère, mais elle agit avec une telle économie de mouvement et de bruit, ses gestes sont tellement précis et mesurés qu'il semble n'en devoir résulter, pour elle, aucune fatigue. On dirait qu'elle bouge pour le plaisir de bouger. Et même les jours de lessive ou de grand nettoyage, la maison reste paisible et ordonnée.

Alphonse et moi, nous nous plaisions beaucoup chez les Ponreau ; ce n'était pas parce que la bonne Cléophée nous servait des tartines très épaisses de compote délicieuse, ni qu'elle nous laissait clapoter dans son baquet à savonnage, ni que, en toutes choses, nous étions traités comme des

princes, non je crois que chez eux, nous nous faisions un peu l'effet d'être à la comédie, une comédie, d'ailleurs très sympathique. Leur bêtise nous ravissait, ou plutôt nous ne constations pas cette bêtise. Les Ponreau nous semblaient autres que les gens de notre fréquentation habituelle, mais nous ne les trouvions pas inférieurs, et s'ils nous amusaient parfois, l'idée ne nous venait pas que l'on pût se moquer d'eux.

Le père Ponreau vint à mourir d'une pleurésie ; et, bien qu'il fût rarement à terre, son absence se fit cruellement sentir dans la petite maison. Cléophée était souvent obligée d'arrêter son ouvrage pour s'essuyer les yeux et la bonne femme s'inquiéta un peu moins du « fillage » des Honfleuraises pour gémir sur leur sort à toutes deux.

— Qu'est-ce que vous voulez qu'y deviennent une paur' fille avec sa paur' mère ? répétait-elle à tout venant.

Quand de bonnes âmes lui conseillaient de ne point se confiner dans son chagrin et de sortir avec Cléophée, elle ripostait avec des flots de larmes :

— Où que vous voulez qu'y z'aillent une paur' fille avec sa paur'mère ?

Si, accentuant les motifs de consolation, on lui disait que leur vie n'était point finie, que la bonne Cléophée pourrait bien se marier un jour, elle se récriait dans un doute chagrin :

— Qui que vous voulez qui vienne *cri* (1) une paur' fille avec sa paur' mère ?

Quelqu'un pourtant vient *cri* la paur' Cléophée : un pilote de Quillebeuf qui, la trouvant à son goût et la sachant bonne ménagère, patiente et laborieuse, fut tout heureux d'en faire sa « bourgeoise ».

Un beau jour, nous vîmes charger sur un camion, le mobilier des Ponreau. La mère regarda s'opérer le chargement sans faire un mouvement de plus qu'à l'ordinaire ; Cléophée procéda à l'ordonnance de toutes choses avec autant de calme que s'il se fût agi de sa besogne de tous les jours ; et les meubles sur le camion étaient si bien rangés qu'ils avaient l'air tout à fait chez eux.

Je ne sais comment, au milieu de ce qui aurait dû constituer pour elle, un désarroi terrible, Cléophée trouva moyen de nous faire des tartines absolument parfaites, sans qu'il en résultât le moindre dérangement ; mais elle était tellement coutumière de ces miracles familiers que nul ne songeait à s'en étonner.

Et le départ de nos modestes amies nous laissa pleins de regrets.

(1) Quérir.

X

CHOSES DE JADIS

Parmi les traditions dont Alphonse Allais avait gardé un fidèle et sympathique souvenir, je dois citer les « rondes de mai » et les processions de la Fête Dieu.

Chaque année, aux principaux carrefours de notre petite ville, on suspendait de larges couronnes de fleurs et de feuillage sous lesquelles, la jeunesse venait « danser aux chansons ». Sur la place de la Grande Fontaine où nous habitions, se trouvait la ronde la plus joyeuse et la plus fréquentée.

C'était une grosse affaire que la mise en place des couronnes. Pour fixer les cordes aux fenêtres des maisons, il fallait beaucoup de souplesse; mais n'était pas pour faire peur à nos gabiers qui se chargeaient de la besogne avec d'autant plus d'empressement qu'ils étaient commandés par de jolies filles. Car il était entendu que les filles étaient

« maîtresses de la ronde ». A elles de choisir l'emplacement des couronnes et de faire la police de l'assemblée ; celui ou celle qui se serait mal conduit aurait été immédiatement exclu. On savait alors rire et s'amuser sans inconvenance.

L'élément maritime se trouvait en majorité à la ronde de chez nous : jeunes pêcheurs, matelots du commerce, « cols bleus » de l'aviso en station, filles de pilotes, de patrons de barques, de maîtres au cabotage, de charpentiers de navire ; on était entre soi et bons camarades.

Dès que la nuit tombait, on se prenait les mains et l'on commençait à chanter ces rondes où la rime souvent absente, était remplacée par l'assonance, et dont la poésie sentimentale, attristée ou guillerette, charmait nos jeunes gens comme elle avait charmé leurs pères. La musique, bien scandée, indiquait le mouvement de la danse, tantôt alerte et tantôt ralenti.

Ce sont les filles de Dunkerque
Qui ont fait un armement,
Elles ont fait *bâti* corsaire
Pour aller dans le Levant
    Brunette, allons, gai, gai,
    Brunette, allons gaîment.

    Il était un avocat,
    Tire lire lire,
    Tire lire laire.
    Il était un avocat
    Tire lire lire lire lon la.

Voici le mois de mai
Itra, itra, itra la la,
Voici le mois de mai
Il faut marier nos filles.

Marianne s'en allait au moulin,
C'était pour y faire moudre son grain,
Elle monta sur son âne,
La petite mam'zelle Marianne,
Elle monta sur son âne Martin
Pour aller au moulin.

Nous étions trois filles, bonnes à marier
Nous nous en allâmes dans un pré danser
Haut le pied, mes compagnes !
Qu'il fait bon danser !

Parfois, un garçon hardi et malicieux commençait une chanson un peu leste. Alors les filles en poussant des *oh* ! de protestation, quittaient la ronde et se réfugiaient auprès des « bonnes femmes » où leurs camarades venaient les chercher en riant. Elles se faisaient un peu prier pour la forme, mais les garçons insistaient :

— Allons ! Marie, Francine, Clémence, soyez point mauvaises ; on recommencera plus.

Marie, Francine, Clémence revenaient à la ronde et les coupables, en signe de repentir, entonnaient une chanson où le sexe fort était à son désavantage.

Quand j'étais chez mon père
Garçon à marier,
Je n'avais rien à faire,
Qu'une femme à chercher.
Verduron, verduronnette
Verduron, dansons.

ou encore :

J'me suis levé de grand matin
Pour aller dans mon petit jardin,
Gentil coquelicot, mesdames
Gentil coquelicot nouveau.

A la fin de la séance, quand les têtes étaient un peu échauffées, on risquait :

Nous n'irons plus au bois

à cause du refrain :

Embrassez celle que vous aimez,

auquel on obéissait avec empressement.

Les mères disaient en parlant des garçons : « Oh ! les mautures ! » mais leur indignation n'était pas profonde. Elles se souvenaient que, jadis, c'était toujours le même qui les embrassait et que celui-là est devenu leur homme, le père de cette jolie fille qu'un brave gars embrasse aujourd'hui de si bon cœur. Chacun son tour ; c'est la vie cela.

Mauture, d'ailleurs, n'a rien d'outrageant. En honfleurais, cela veut dire bambocheur,

mauvaise tête, casse-cou, en un mélange atténué et n'entraînant aucun déshonneur.

Bim! baum! la retraite, qui sonne au vieux beffroi Sainte-Catherine, donne le signal de la séparation. On obéit à la cloche, docilement, mais non silencieusement, car les garçons faisant la conduite aux filles, la rue retentit encore un moment de leurs éclats de rire et de leurs propos joyeux.

Tout petit, Alphonse Allais se complaisait aux « rondes de mai ». Depuis le moment où la jeunesse commençait à s'assembler jusqu'aux premiers sons du couvre-feu, il ne bougeait de la fenêtre, sérieux, attentif, regardant tant qu'il avait d'yeux, mais écoutant surtout, tant qu'il avait d'oreilles. Car il adora toujours entendre chanter, principalement les choses simples et naïves. Paul-Emile, qui avait une voix très belle et très sympathique, et moi qui savais une énorme quantité de musique populaire, lui donnions souvent des concerts pour lui tout seul.

Et, plus tard, quand je chantai à ma jeune nièce, Paulette, les airs qui avaient bercé notre enfance, Alphonse me disait bien souvent.

— Chante-lui donc ceci ou cela.

Quand il disait : « Chante-lui... », je savais fort bien qu'il fallait traduire : « Chante-moi... »

Nos enfants, qui n'ont point connu les grandes processions de la Fête-Dieu, ne se doutent point de la splendeur qu'elles pouvaient revêtir. Je ne parle pas seulement de la richesse des ornements sacerdotaux : croix, encensoirs, grosses lanternes antiques montées sur des hampes dorées, ni de la broderie merveilleuse des bannières et des chapes, ni du dais richement empanaché, ni de la beauté des chants liturgiques, ni de la majesté tempérée de douceur qui résulte d'une belle ordonnance jointe au recueillement, ni de la grâce du petit troupeau blanc : les aînées enveloppées du voile des communiantes, les cadettes couronnées d'aubépine, et la taille ceinte de rubans, mais encore du cadre qui était digne du tableau ; car la ville entière avait revêtu un aspect de fête et les habitants semblaient animés d'une gaité bienveillante et cordiale.

Dès la veille, les rues étaient pleines d'entrain : les repasseuses allaient et venaient, portant à bout de bras, les robes blanches, les voiles, les jupons empesés garnis de dentelle, attentives à leur livraison délicate ; et les petites filles étaient très glorieuses d'avoir les cheveux roulés dans des papillottes de papier.

Mais la grande affaire était la construction des reposoirs. Tous les jeunes ouvriers travaillant le bois étaient mis en réquisition, les charpentiers de navire faisant prime à cause

de leur habileté professionnelle. Les marins, accoutumés à la manœuvre des voiles, ajustaient le velum qui devait protéger l'autel. Les petites ouvrières avaient déserté l'atelier pour prendre la direction des travaux, et les garçons, féministes pour un jour, ne se plaignaient point d'un tel patronat : aux coups de marteau, se joignaient les rires et les propos joyeux.

Puis on partait « à l'emprunt », chacun étant heureux de prêter tout ce qui pouvait concourir à l'ornementation des reposoirs : chez nous, c'était une paire de hauts chandeliers d'argent, chez ma tante F., un beau christ d'ivoire, chez d'autres, de grands vases couverts d'arabesques dorées. Les femmes de pêcheurs offraient leurs croix à la Jeannette d'où la chaîne d'or pendait en festons sur les mousselines de l'autel. Les gens riches donnaient leurs tapis, ceux qui avaient une serre, des plantes et des fleurs à profusion. Et tout cela s'arrimait avec goût, formant des combinaisons délicates ou magnifiques mais toujours originales.

Les marins du stationnaire de l'Etat faisaient, à leur bord, un reposoir quasi-aérien qui était fort admiré ; celui des douaniers avait une allure toute militaire ; celui des pilotes, au fin bout de la jetée, était un chef-d'œuvre de hardiesse et de légèreté, celui du Grand Phare relevait de l'Hôpital tout proche, et les bonnes sœurs, aidées des vétérans, le

paraient avec une richesse inouïe ; Notre-Dame du Port appartenait aux pêcheurs et aux poissonnières qui élevaient en son honneur, un très curieux édifice où se mariaient, de la façon la plus pittoresque tous les engins du métier, depuis les grands filets tannés jusqu'aux corbeilles à poisson. Et parmi la population ouvrière et marchande, c'était à qui ferait le mieux : celui-ci se distinguant par l'abondance et l'éclat des fleurs, celui-là par le luxe de l'ornementation, cet autre par une rusticité charmante.

Longtemps avant le passage de la procession, les rues étaient couvertes d'une « pavée » faite de verdure et de pétales multicolores ; les passants prenaient bien garde de ne point fouler ce sol précieux. Le rez-de-chaussée des maisons était voilé d'étoffes blanches relevées par des bouquets.

La ville tout entière était transformée, on aurait dit qu'avec sa parure de fête, elle avait pris une âme religieuse. Et quand la procession se déroulait pleine de pompe, par les rues et les quais, le recueillement était général ; même ceux qui n'avaient pas la foi étaient gagnés par le spectacle magnifique qui s'offrait à eux.

Je vois encore l'attitude d'Alphonse Allais enfant, quand il assistait à ces cérémonies pittoresques : grave, silencieux, la mine tendue par le travail cérébral qui se faisait en

lui à son insu, enregistrant les tableaux qui frappaient sa vue pour les transformer en sentiments et en idées.

Les processions lui plaisaient infiniment; sans doute il les regardait en artiste plus qu'en fervent, mais son âme en était quand même, doucement pénétrée. Et quand il fut chef de famille, il se prêtait le plus volontiers du monde à la construction d'un reposoir dans cette « maison Baudelaire » qu'il habitait alors, heureux de voir Paulette vêtue de blanc, avec une corbeille de fleurs comme les petites filles qui, jadis, l'avaient tant charmé.

XI

COLLÉGIEN

Alphonse Allais entra au collège à sept ans. S'il ne fut pas un écolier studieux, il fut, du moins, un écolier paisible, ne causant jamais de trouble dans la classe, à part les accès d'hilarité qu'amenaient parfois ses réparties et que les camarades goûtaient mieux que le professeur.

Comme il était remarquablement intelligent, qu'il saisissait vite et bien toutes les explications, il ne donnait aucun mal à ceux qui étaient chargés de l'instruire : l'inimitié persistante de son premier maître d'étude ne s'explique donc pas.

On s'est souvent apitoyé sur les tristes aventures du « petit Chose » ; sans doute on a eu raison ; mais songe-t-on aux jeúnes victimes de « petits Choses » méchants, sournois, aigris par une situation qu'ils jugent au-dessous de leurs mérites ?

« Il est dans les sombres écoles, des petits qui pleurent toujours », a écrit Sully-Prudhomme.

Si Allais ne pleura point, c'est qu'il avait une de ces natures fières et délicates qui ne veulent pas laisser voir leur chagrin, mais il en souffrit beaucoup et ne pardonna jamais à son tourmenteur.

Il était demi-pensionnaire et, par conséquent, assistait à l'étude du soir. Cette étude était surveillée par un personnage que je nommerai X... afin que ses enfants n'aient pas à rougir de sa conduite passée.

Le marmot travaille consciencieusement. Il s'applique, autant, du moins, que sa nature extrêmement distraite lui permet l'application ; son écriture est propre et très lisible. Le devoir n'offre pour lui aucune difficulté, et, en bon petit paresseux, il se réjouit de voir qu'il a bientôt fini...

Soudain, le maître, qui va et vient entre les tables, s'arrête auprès de l'élève Allais, jette un coup d'œil sur sa copie, prononce d'un ton sec : « C'est mal », et, sans autre commentaire, déchire le papier en petits morceaux.

Le pauvre bambin prend une autre feuille et recommence son devoir. La même scène se reproduit. Elle se reproduit deux, trois, quatre fois, tant que dure l'étude, et elle se reproduit tous les jours si bien que l'enfant rentre à la maison avec ses deux devoirs

à faire et ses deux leçons à apprendre.

Tout d'abord, ma mère n'ajouta point trop foi à ce qu'il racontait, et il fut grondé. En effet, comment croire à cette méchanceté froide et lâche envers un gentil petit garçon qui ne donnait aucun mal à ceux qui avaient à s'occuper de lui ? Mais quand il eut rapporté les morceaux de ses copies, il fallut bien se rendre à l'évidence. Le mieux — ou plutôt le pis — est que les devoirs ainsi sacrifiés étaient loin d'être mauvais. Il s'y trouvait bien quelques fautes comme en font les meilleurs écoliers, mais c'était tout. A la fin de l'année scolaire, Allais eut le premier prix de français, ce qui prouve surabondamment qu'il n'était pas un cancre.

Quand ma mère alla au collège pour payer le trimestre, elle fit part au principal des procédés de son répétiteur et lui dit sans ambages ce qu'elle en pensait.

M. X., sans doute sur une injonction de son supérieur, cessa de déchirer les devoirs de l'élève Allais, mais il ne perdit jamais une occasion de le mortifier, de lui causer de l'ennui ou du chagrin. Comme l'enfant était ennemi des plaintes, des scènes et, au résumé, de toute explication désagréable, il prit son mal en patience, trop jeune encore pour répondre à l'injustice par ces railleries, qui, dans la suite, le rendirent plus redoutable que les violents ; mais combien de fois l'ai-je entendu répéter :

— Ah ! le sale bonhomme ! J'aurais pu lui pardonner de la vivacité, un peu de brusquerie même ; le métier est si pénible quand on n'a pas la vocation, qu'il est tout naturel que la patience vous échappe de temps en temps : mais c'est lui qui m'a fait connaître la tyrannie injuste, c'est lui qui a mis en moi, le premier germe d'amertume, cela je ne l'oublierai jamais. Et si je trouve l'occasion de me venger...

Eh bien, il la trouva cette occasion, et par le plus grand des hasards. Je vais raconter l'histoire immédiatement, bien que, entre l'injure et le châtiment, il se fût écoulé de nombreuses années, puisque, à cette époque, Alphonse Allais faisait son service militaire.

A Honfleur, comme dans la majorité des villes de province, les compagnies des sapeurs-pompiers sont composées de volontaires. Il y en a de remarquables tant par leur bonne organisation que par le courage et le dévouement de ceux qui les composent. Celle de Honfleur est du nombre.

Mais ces volontaires ne suffisaient pas et, en cas d'incendie, les citoyens étaient appelés à la rescousse. Voici comment les choses se passaient. Des hommes — voisins du sinistre — couraient par la ville et s'arrêtaient aux carrefours pour crier : « Au feu... ! » Puis les tambours suivaient les

principales rues en battant la générale, pendant que les cloches d'églises sonnaient le tocsin. Tout cela formait un ensemble extrêmement saisissant surtout quand la scène se passait de nuit. Alors les fenêtres s'ouvraient et l'on entendait des voix demander : « Où est le feu ? » Une fois renseigné, on s'habillait en hâte et l'on se hâtait d'aller « faire la chaîne ».

L'opération consistait à se passer de main en main les seaux de toile imperméable qui portaient l'eau de la fontaine la plus proche à la cuve, d'où une pompe à bras l'envoyait dans les lances.

Là, tous les mondes étaient confondus : ouvriers, commerçants, grands et petits bourgeois avaient à cœur de remplir ce devoir de solidarité. Je ne crois pas que mon père y ait manqué une seule fois, et, dès que mes frères furent assez âgés, il les emmenait avec lui. Dans la peur qu'il ne se réveillât point, je venais, aux premiers roulements du tambour, cogner à sa porte : « Papa, le feu ! » ; et presque toujours il me répondait : « Oui, ma fille, j'ai entendu ».

Alphonse faisait donc son service à Lisieux. Le premier samedi qu'il vint en permission, l'alarme fut donnée tout au commencement de la nuit.

— Où est le feu ? demanda mon père.

— Au dépôt de bois Goulard.

— Ah bien ! ça doit flamber.

Cette fois, il ajouta à la réponse qu'il me faisait d'habitude.

— Eveille ton frère.

Paul-Emile, à cette époque, était à Paris, où il commençait ses études de pharmacie.

Je cognai donc à l'huis de notre soldat. Il avait bon sommeil, et, comme sa chambre ne donnait pas sur la rue, il n'avait rien entendu.

— Quoi ? quoi ? demanda-t-il sur un ton à la fois effaré et grognon.

— Le feu est au dépôt de bois Goulard ; papa dit que tu te lèves pour y aller avec lui.

Il me répondit : « zut » d'une voix très endormie, puis, tout aussitôt, il reprit :

— Donne-moi des effets civils.

— Tes effets civils sont rangés, tu penses bien.

— Comment veux-tu que je fasse la chaîne avec ma tenue de sortie ? Si mon uniforme est abîmé, on me f... dedans.

— Tant pis, déclarai-je péremptoirement, il faut aller au feu quand même.

Ses deux années de Paris l'avaient un peu brouillé avec le devoir civique, et il me semblait urgent de le rappeler à l'ordre.

Il se leva sans plus maugréer et partit.

L'incendie fut moins terrible qu'on aurait pu le craindre, et, au petit jour, on était, suivant l'expression consacrée, « maître du

feu » ; il n'y avait plus qu'à noyer les décombres.

Les citoyens, non pompiers, commençaient à rentrer au logis, et, parmi eux, mon père : mais Alphonse, ayant trouvé là d'anciens camarades de collège, restait à causer avec eux, tout heureux de renouer connaissance.

Soudain, à une fenêtre vis-à-vis de leur groupe, une figure se montra, inspectant avec une curiosité rassurée le théâtre du sinistre.

— Tiens X., fit Alphonse, en reconnaissant son ancien maître d'étude, qu'est-ce qu'il fait donc là ?

— Mais il est chez lui, répondit un des jeunes gens ; c'est ici qu'il demeure.

Oh ! la réflexion ne fut pas longue.

Tout près, un sergent de pompiers envoyait de l'eau sur un mur qui chauffait encore. Or ce sergent n'était autre que notre vieil ami Talon, poulieur.

— Talon, commanda Allais, passe-moi ta lance.

— Qu'est-ce que tu veux faire de ma lance ? interrogea le brave sous-officier, avec un peu d'inquiétude ; vois-tu encore du feu ?

— Non, mais donne toujours.

Talon poulieur n'avait jamais su rien refuser à aucun de nous, il remit donc sa lance à Alphonse.

Avec une adresse pleine d'application, celui-ci dirigea le jet sur la face toujours abhorrée de son ex-tortionnaire ; on était tout près, le choc fut formidable et l'autre offusqué se retira en fermant la fenêtre.

Mais la lance, habilement maniée, envoyait l'eau juste aux interstices et pénétrait dans l'appartement. Croyant à une fausse manœuvre, X. ouvrit une autre fenêtre et cria avec l'air désagréable qu'il n'avait pas perdu :

— Finissez donc ! vous inondez tout chez moi.

Un léger mouvement de côté, et X. reçut, de nouveau le jet en pleine figure.

Les camarades avaient tout de suite compris — peut-être avaient-ils eux-mêmes quelques griefs personnels contre X., et saisissaient-ils avec empressement l'occasion de se venger ; toujours est-il qu'ils avaient recommencé une chaîne et qu'ils remplissaient la cuve avec un entrain superbe.

— Mais qu'est-ce que tu fais donc ? s'informait le sergent. Es-tu devenu toqué depuis si peu que tu es au régiment ?

— Mon vieux Talon, tu ne sais pas combien cet animal a été méchant pour moi au collège, quand j'étais gamin.

— Ah bien ! arrose-le, petit, arrose-le tant que tu voudras ; c'est pas moi qui t'en empêcherai.

Et le brave pompier, pour se soustraire à une responsabilité trop directe, s'en fut plus loin, prendre soin du matériel.

Les officiers avaient assez à faire avec la protection des objets mobiliers que l'on avait voulu sauver et qui gisaient en désarroi, dans la rue ; X. eut donc le temps de recevoir de l'eau. Et il en reçut. Nous eûmes plus tard des échos très satisfaisants sur l'état de fureur où l'avait mis cette douche carabinée.

— Pourquoi rentres-tu si tard ? demanda mon père à Alphonse, quand il l'entendit sur le palier ; le feu avait donc repris ?

— Non, papa, mais il y avait encore à faire, répondit le garçon en prenant le biais. J'étais avec des camarades : nous travaillions à la pompe de Talon poulieur.

Mon père dut croire que Talon avait employé cette jeunesse à une besogne supplémentaire et il trouva la chose toute naturelle.

Le lendemain matin, quand nous nous retrouvâmes ensemble pour déjeuner, Alphonse n'eut rien de plus pressé que de me raconter la mésaventure de X. dans tous ses détails. Je dois avouer que j'étais aussi contente que lui et que je riais aussi fort. J'ai toujours eu horreur des abus d'autorité, et j'en voulais encore au mauvais maître de ses procédés envers mon frère.

Toutefois, mon long séjour au couvent m'avait donné, ou avait développé chez moi, le goût de l'apostolat. Je dis donc à Alphonse, d'ailleurs sans grande conviction :

— Tu aurais dû pardonner. Rendre le mal pour le mal, c'est se montrer aussi méchant que celui qui nous a offensé le premier.

— Est-ce que tu plaisantes ? Pendant deux ans, cet animal n'a cessé d'être lâchement, hypocritement cruel envers le pauvre gamin sans défense que j'étais alors... ! moi, je ne l'ai arrosé qu'une fois : tu juges si je suis en reste avec lui.

— L'Evangile dit qu'il faut pardonner septante fois sept fois, insistai-je.

— Eh bien, j'ai fait le compte. Il m'a embêté septante fois sept fois *plus une*, et c'est pour celle-là que je lui ai f... de l'eau par la figure.

XII

FUMISTERIES

Beaucoup s'imaginent qu'Alphonse Allais passa son temps de jeunesse à faire des farces. C'est une erreur. Il en fit certainement, mais pas plus que la moyenne des collégiens et des étudiants. Ces farces furent-elles plus drôles que celle de ses camarades? Je serais bien embarrassée pour le dire. Il ne venait pas nous raconter toutes celles qu'il perpétrait. Mais ce que je puis affirmer, c'est qu'elles ne furent ni grossières, ni stupides, ni cruelles; que, surtout, elles ne s'adressèrent point à des êtres faibles et sans malice. Il s'attaquait volontiers aux rosses; et, s'il eut le talent de mettre certaines gens en fureur, du moins ne fit-il jamais pleurer personne.

Voici quelques traits parmi ceux dont nous avons gardé un persistant souvenir et qu'Alphonse Allais racontait volontiers.

Il y avait au collège un professeur que ses élèves ne pouvaient souffrir parce qu'il était grincheux et injuste. Mes frères n'avaient jamais affaire à lui, attendu qu'il était attaché à l'enseignement moderne, alors qu'eux suivaient l'enseignement classique, mais ils ne demandèrent pas mieux que de se joindre à leurs camarades le jour où l'on parla de vengeance. Alphonse fut chargé de l'organisation du complot.

Il savait, d'une part, que M. X. était abominablement capon, d'autre part, qu'il avait, au haut du Mont-Joli, un élève auquel, trois fois par semaine, il donnait une répétition de quatre à six heures du soir. C'est sur cette double donnée qu'il établit son scénario.

Il faut dire, tout d'abord, que, du Mont-Joli, qui est un des versants de la Côte de Grâce, on descend en ville par un chemin en lacets très rapide et à brusques tournants, que ce chemin, délicieux dans la journée et quand il fait beau, est complètement désert dès que tombe la nuit, enfin, que l'éclairage y est très insuffisant.

Un soir de novembre, nos collégiens se réunirent à une bonne demi-douzaine et attendirent M. X. au coin d'un venelle. Sitôt qu'il parut, ils lui emboîtèrent le pas en prononçant d'une voix assourdie, mais parfaitement distincte et bien scandée :

« Il faut qu'il *meure !*... Il faut qu'il *meure !*... »

L'imbécile ne se dit point que les malandrins prennent rarement la peine de prévenir leur victime avant de l'exécuter ; au lieu de faire volte-face au plus prochain reverbère afin de reconnaître l'ennemi, il prit ses jambes à son cou, autant du moins que le lui permettaient son embonpoint et l'escarpement des raidillons. Du haut en bas de la côte, on ne rencontra pas un chat ; les mauvais garçons eurent donc beau jeu pour proférer leur menace terrifiante :

« Il faut qu'il *meure !*... Il faut qu'il *meure !*... »

Le chemin abrupt et pierreux n'était point pour impressionner leur souple jeunesse ; ils reconduisirent ainsi M. X. tambour battant jusqu'à la place du Puits, où les passants moins rares et un éclairage plus copieux rassurèrent le pauvre capon.

Dès que mes frères furent rentrés à la maison, leur premier soin fut de me raconter ce bel exploit. Tout d'abord, je m'égayai avec eux ; puis des scrupules me vinrent. Il y a des gens que le saisissement peut tuer ou du moins rendre fort malades. Si pareille chose allait arriver à ce pauvre M. X. !

Mais mon souci au sujet des nerfs et du cœur de la victime fut accueilli par des éclats de rire :

— Ne t'inquiète donc pas. Il est bien trop bête pour avoir des nerfs et trop rosse pour avoir du cœur.

Tout au haut de la rue Saint-Léonard, c'est-à-dire fort loin de chez nous, se trouve une petite boutique où l'on vend de l'épicerie, de la mercerie, de la papeterie et beaucoup d'autres choses encore.

Le désordre et la saleté de cette boutique défient toute description. Les vitres sont tellement encrassées de boue à l'extérieur, de fumée à l'intérieur qu'il est impossible de voir ce qui se trouve à l'étalage ; le passant n'a, du reste, rien à y perdre. Le soir, on ne distingue même pas du dehors si la boutique est éclairée ou non. Le comptoir, les chaises, et jusqu'à l'escabeau sont encombrés des objets les plus disparates : boîtes de sardines, paquets de chandelles, sacs de haricots et de riz, jouets à bon marché, etc., etc., le tout recouvert de poussière humide, de flammèches refroidies, et d'une incroyable quantité de mouches mortes. A l'odeur nauséabonde qui règne en toute saison, se joint l'hiver, à cause de la chaufferette, un relent de bois surchauffé, de cuir brûlé, de cotillons roussis qui rend l'atmosphère irrespirable.

La dame de ces lieux est digne du domaine. Laide, malpropre, toujours de mauvaise humeur, elle est, en outre, pourvue d'un système pileux assez développé pour qu'on ait pu la surnommer « la mère Barbiche ».

Jamais, sans doute, nous n'aurions connu

l'existence de la mère Barbiche et de son antre si la maison de notre oncle Guillaume n'avait eu, par une longue allée, une sortie toute proche. Or, nous aimions prendre cette venelle bordée de petites maisons paisibles et charmantes avec leur jardinet tout embaumé de ravenelles, d'œillets et de réséda.

Naturellement, l'extraordinaire saleté de la boutique nous avait frappés, et Alphonse, qui était curieux de toute étrangeté, entrait quelquefois y faire des emplettes, rien que pour examiner le lieu de plus près et entendre parler la marchande. Il y avait découvert un stock de vieilles images d'Epinal qui, malgré nos quinze ans bien sonnés, étaient pour nous une source de joie. Toutes les antiques légendes s'y trouvaient : les *Quatre fils Aymon*, *Geneviève de Brabant*, *Damon et Henriette*, *Adelaïde et Ferdinand*, etc., ainsi qu'une foule d'histoires qui se passaient dans des pays et des temps indéterminés, telles que *Gingeolet et Petit Bonnet*.

Les colloques d'Alphonse et de la mère Barbiche auxquels j'assistais souvent, étaient d'un comique achevé. Il savait parfaitement garder son sérieux et il fallait bien le connaître pour s'apercevoir quand il se moquait des gens : la vieille marchande n'était pas assez psychologue pour cela. De quelque manière que s'engageât la conversation et quel que fût le sujet traité, la bonne femme

ne proférait jamais autre chose que des récriminations : contre la température qui la rendait malade, les marchandises qui ne valaient rien, la clientèle qui payait mal, les « gamins des rues » qui lui faisaient des niches, les chiens qui salissaient sa devanture, les chats qui miaulaient la nuit et, finalement contre le monde « qui n'était plus à c't' heure ce qu'il était aut' fois ».

Alphonse s'entendait à merveille à aiguiller ses jérémiades dans le sens qui l'amusait et il obtenait ainsi des effets extraordinaires de bouffonnerie. Mais il ne sortait jamais de la boutique sans répéter je ne sais combien de fois :

— Que c'est *piant*, là-dedans ! mon Dieu que c'est *piant !* que c'est *piant !*

Piant signifie, chez nous, la saleté élevée à une très haute puissance.

Un jour que nous étions allés chez l'oncle Guillaume, mon cousin Paul sortit avec nous pour nous faire un bout de conduite. Il était quelque peu notre aîné, mais n'était pas plus raisonnable que nous. Comme nous tournions le coin de la boutique, il nous dit avec un étonnement admiratif :

— Vous ne savez pas ? la mère Barbiche a une boîte à ficelle.

Il faut dire que, à cette époque déjà lointaine, les marchands se contentaient pour leurs empaquetages, de dérouler une pelote

de ficelle qui séjournait habituellement sur le comptoir. Quelques beaux magasins venaient d'adopter le système de la boîte en bois d'où sortait un bout de cordelette que l'on tirait au fur et à mesure des besoins, mais l'invention était toute récente et les notables commerçants seuls en faisaient usage. L'idée de ce luxe dans le taudis de la mère Barbiche nous égaya très fort et nous dîmes en chœur :

— Allons voir !

C'était ma foi vrai. Le buis de la boîte neuve brillait au milieu des autres objets ternis et crasseux, captant ce qui restait encore de lumière dans la boutique. Ce contraste fit subitement éclore dans la tête d'Alphonse une idée malfaisante. Il saisit le bout de la ficelle qui dépassait la boîte et sortit en courant.

On était entre chien et loup, la mère Barbiche ne reconnut ni nous qui étions des clients de passage, ni mon cousin qu'elle voyait journellement aller et venir, mais elle vit assez clair pour s'apercevoir du forfait.

Au lieu de couper la ficelle, ce qui eût limité le dégât, elle se mit sur le pas de sa porte et cria d'abord : « Au secours » puis : « A l'assassin ! » puis : « Au feu ! »

Bien entendu, nous n'étions pas restés à contempler sa douleur. Alphonse et mon cousin galopaient en déroulant toujours la cordelette, Paul-Emile et moi nous mar-

chions posément tout comme si nous « n'en étions pas », nous amusant follement, d'ailleurs, des suites de l'aventure.

Une bonne femme emberlificota ses jupes dans la ficelle traînante qu'elle ne voyait pas et se mit à pousser des cris aigus en gigotant avec épouvante. Un marmot chut de tout son long; nous le relevâmes nous-mêmes, heureux de constater qu'il n'avait aucun mal, mais la mère ameuta le quartier par sa clameur. Un petit chien contre lequel la corde se raidit, sauta en l'air comme une balle élastique au grand effroi de sa vieille propriétaire. Une manne de pommes roula dans le ruisseau et les gamins qui se trouvaient dans ces parages ne manquèrent point de prélever une dîme sérieuse sur son contenu, d'où fureur de la regrattière. D'un bout à l'autre, la paisible rue Saint-Léonard fut en proie à la panique.

Naturellement nous ne nous vantâmes pas de cette belle équipée dont je m'amusais autant que les garçons. Mais, comme toujours, vint pour moi, le temps de la contrition.

— Tout de même, dis-je, ce n'est pas une raison parce que la mère Barbiche est malpropre et grincheuse pour qu'on lui cause du tort.

— On ne ferait jamais rien si on t'écoutait.

Mais nos fumistes eurent pourtant à cœur de dédommager la bonne femme. Alphonse

employa tout son argent disponible à l'emplette d'images d'Epinal, Paul-Emile lui réserva sa clientèle pour le papier à cerf-volant dont il faisait une grande consommation ; et mon cousin persuada la cuisinière de prendre chez leur voisine tout ce qu'il était possible d'y prendre sans risquer la nausée.

C'était peu de chose, à la vérité ; mais le chiffre d'affaires de la maison était si minime que ce « peu de chose » put se faire sentir avantageusement.

Mon père s'occupa toujours de politique. Jamais, de toute sa vie d'électeur, il ne manqua de voter ; il prenait même une part active aux élections de toute nature.

Une fois, c'était à la fin de septembre, il rapporta chez nous cinq cents professions de foi à plier et à mettre sous enveloppe, ce qui représentait cinq cents adresses à écrire.

Ma mère, qui avait l'emballement moins facile, se récria :

— Crois-tu qu'on a du temps à passer (elle dit peut-être à perdre) pour les élections ? Laisse donc ! Ton candidat passera bien sans que nous nous en mêlions.

— Non, répondit mon père avec une grande placidité, que nous nous en mêlions ou que nous ne nous en mêlions pas, il échouera sûrement ; mais ce n'est pas une raison pour nous dérober à ce que je considère comme un devoir. C'est là une besogne

facile dont les enfants peuvent très facilement s'acquitter.

— Tu vas voir comme ils vont être contents...

Non, certes, nous n'étions pas contents de plier cinq cents papiers et d'écrire cinq cents adresses au lieu de profiter de notre fin de vacances, mais quand on nous donnait un ordre, on ne nous demandait pas s'il nous plaisait de l'exécuter; nous nous mîmes donc à la besogne. Au reste, nous en prîmes vite notre parti. Nous n'étions astreints ni au recueillement ni au silence et nous avions tous les trois ce caractère joyeux qui sait tirer parti de tout pour son amusement.

Les papiers électoraux une fois prêts, il ne s'agit plus que de les mettre à la poste : c'est Alphonse qui reçut les fonds nécessaires à cette opération, parmi lesquels cinq francs en sous. Ma mère trouvait que, en rémunération de la besogne, on pouvait bien la débarrasser de la grosse monnaie dont sa caisse était toujours encombrée.

— Viens donc avec nous, me dit Alphonse, cela te fera prendre l'air; on en a besoin après une pareille corvée.

— Maman ne voudra pas, dis-je en hésitant.

J'aimais beaucoup sortir avec mes frères, seulement je n'en avais la permission que dans certaines circonstances déterminées, par exemple, quand nous nous rendions chez

quelque membre de la famille ou chez des amis.

— Ne demande rien, on ne pourra pas te dire *non*. Et qui est-ce qui s'apercevra que tu es sortie ?

Il n'en fallait pas tant pour me décider ; en un tour de main, je fus prête et nous partîmes sans faire de bruit.

A la poste, Alphonse prit ce ton d'extrême politesse qui, généralement, était le prélude de ses farces, et il prononça en détachant bien chaque syllabe :

— Monsieur, je désire cinq cents timbres de cinq centimes dont voici le montant.

Avec lenteur et solennité, il compta en posant l'un après l'autre ses sous sur la tablette.

— Un, deux, trois, quatre, etc. ; cela fait un franc, monsieur, veuillez prendre la peine de vérifier.

Puis il recommença une autre pile :

— Un, deux, trois...

Mais l'employé l'arrêta avec mauvaise humeur.

— Vous n'avez pas la prétention de me donner vingt-cinq francs de sous, je suppose ?

— Pardon, Monsieur, vingt-cinq francs de sous, avez-vous dit ? Ce que vous désignez par le mot *sou* est, je pense, cette monnaie que, depuis l'établissement du système métrique, on appelle un demi-décime ou cinq centimes ?

— Un sou est un sou, riposta l'employé bourru. Faut pas être malin pour l'ignorer.

— C'est que mon excellent maître d'arithmétique a cent fois répété à ses élèves que les anciennes mesures sont prohibées par la loi. Mais, peu importe ! Je m'incline devant votre respect des coutumes et de la tradition. Nous disons donc que voilà dix de ces pièces que vous appelez *sous* et dont le total fait un franc... Je poursuis...

Et prenant une nouvelle poignée de monnaie, Alphonse compta comme devant.

— Un, deux, trois...

— Dites donc, fit le postier furieux, est-ce que vous vous moquez de moi ? Je vous dis que je ne veux pas de vos sous.

— Hélas ! dit le garçon d'un air navré, je n'ai point d'autres pièces.

— Allez en chercher.

— Ce serait en vain. Je n'ai aucune fortune personnelle, et, dans la maison de mon père, ne se trouve que du billon.

— Tant pis, arrangez-vous. Au surplus, le règlement s'oppose à ce que nous recevions, tant de grosse monnaie. d'un seul coup,

— Qu'à cela ne tienne, Monsieur, nous allons procéder autrement. Voici donc un sou, comme vous dites, veuillez me donner un timbre.

Le timbre, une fois livré, Alphonse le colla, sans hâte, sur une de ses enveloppes.

— Maintenant, un second timbre en échange de ce second sou.

Même scène.

— Un troisième timbre, je vous prie.

— Ah çà! fit l'employé, au comble de l'exaspération, est-ce que ça va durer longtemps?

— Ça durera ce que ça durera, Monsieur, je ne suis pas pressé. Je remplis, au nom de mon père, un mandat politique, je n'y faillirai point.

— C'est bon ; donnez-moi vos sous et que cela finisse.

Alors, Alphonse changea de ton.

— Comment! s'écria-t-il indigné, que je vous donne tous mes sous d'une seule fois quand le règlement s'y oppose! Qu'est-ce qui m'a fichu un fonctionnaire comme vous qui ne respecte pas mieux le règlement! Vous allez me donner cinq cents timbres l'un après l'autre, et je les collerai l'un après l'autre avec la lenteur et le soin que nécessite une pareille tâche.

Au guichet, la queue commençait à s'allonger de manière inquiétante. Les uns riaient de la facétie, les autres maugréaient parce qu'ils perdaient leur temps. Finalement, l'employé principal qui, de loin, avait assisté à la scène, s'avança. C'était un homme fort aimable qui venait parfois à la pharmacie et que mon père estimait

— Voyons, monsieur Allais, dit-il avec

politesse et bonne humeur, soyez bon garçon ; donnez vos sous, prenez vos timbres et allez les coller plus loin, ne fût-ce que pour le public qui s'impatiente et qui, avouez-le, en a bien le droit.

— J'obéis, monsieur M., j'obéis à votre courtoise injonction ; mais si jamais on me demande dans quelle administration le règlement et le système métrique sont le mieux respectés, je ne nommerai sûrement pas la poste…

XIII

ALPHONSE ALLAIS ET LE COUVENT (1)

Le couvent où ma sœur, de nombreuses cousines et moi étions élevées, après ma mère et mes tantes, exerça un attrait extraordinaire sur Alphonse pendant toute son adolescence.

Beaucoup de ses camarades étaient comme lui : les pensionnaires du couvent les occupaient bien davantage que celles de la grande institution laïque, où se trouvaient pourtant bon nombre de leurs jeunes parentes. Ce n'est pas que nous fussions plus intéressantes qu'elles, mais le collège et le couvent étaient proches voisins; en maints endroits, un mur seul les séparait, si bien que certaines manifestations de vie écolière nous étaient réciproquement accessibles, et qu'ils étaient

(1) Voir *Marie-Rose au couvent*, par J. Leroy-Allais.

forcés de songer à nous, comme nous de songer à eux.

Il y avait, dans les deux établissements. des fenêtres élevées d'où chacun pouvait plonger dans les cours de l'autre. Nos religieuses s'étaient arrangées pour que leurs filles n'eussent jamais affaire aux dites fenêtres : mais M. le Principal n'avait pas tant de scrupules et les combles de tout un bâtiment étaient occupés par de grands garçons d'une sagesse reconnue à qui la place dont on disposait avait permis d'accorder un petit réduit où ils étaient « chez eux » comme les élèves de nombreux collèges anglais. Ceux-là ne se faisaient pas faute de regarder chez nous, eux et les amis qui venaient leur rendre visite.

Alphonse Allais, étant demi-pensionnaire, n'avait aucun droit à ces petits réduits. mais il avait de bons camarades parmi ceux qui en étaient les heureux détenteurs, et comme il n'avait aucun goût pour les jeux violents, il passait une partie de ses récréations chez l'un d'eux, sous prétexte de travail en commun : la trigonométrie avait bon dos.

Pour se rendre aux *Capucins* où nous prenions nos ébats. il nous fallait traverser un immense potager et monter une petite avenue de coudres entièrement dominés par les fameux combles ; certaines religieuses en prenaient un souci extrême. Il n'y avait

vraiment pas de quoi, et leurs recommandations intempestives ne faisaient qu'exciter notre curiosité.

A l'aller, cela marchait encore. « Pas de têtes tournées ! » Tel était le mot d'ordre ; et, grâce à la discipline à laquelle nous étions accoutumées, grâce, surtout, à la hâte que nous avions de rompre les rangs pour nous mettre à jouer, nous obéissions facilement. Mais, au retour, il fallait faire face à l'ennemi, comment s'en tirer ? On ne pouvait pourtant pas marcher à reculons.

Quand c'était la mère Saint-Jacques qui ramenait le troupeau, elle ne disait rien et personne ne songeait au voisinage. Ce n'était pas une si grande merveille, après tout, que la vue lointaine de ces garçons que l'on pouvait voir en toute liberté, dans la famille ou chez des amis. Mais quand c'était la mère Saint-Boniface, il en allait tout autrement. « Une tènue modeste ! une tenue modeste ! » répétait-elle d'une voix âprement courroucée, à chaque rang qui passait devant elle. Et immédiatement, toutes de lever le nez vers les fenêtres dangereuses, et un certain nombre de faire des manières pour qu'on les remarque.

Les jours de processions : aux Rogations et à la Fète-Dieu, toutes les fenêtres étaient occupées, et cela avec la permission de l'autorité. On estimait avec raison que la vue des pensionnaires et des religieuses suivant

leurs croix et leurs bannières n'était pas de nature à inspirer de mauvaises pensées à la jeunesse masculine. Quant à nous, nous étions bien trop glorieuses de la belle ordonnance de notre cortège pour songer à autre chose.

Mais s'ils pouvaient contempler nos processions, nous entendions leur fanfare qui était excellente, et nos maîtresses, aux heures de répétition laissaient volontiers les fenêtres ouvertes. Peut-être n'étaient-elles point fâchées d'écouter, pour leur propre compte, un peu de musique qui les changeât de la psalmodie et du plain chant.

Tout cela constituait un échange d'impressions qui liait ces deux jeunesses sans qu'elles y prissent trop garde. Il en résultait parfois quelques passionnettes, mais le fait se serait bien produit sans la proximité des deux établissements entre ces enfants de la même ville et souvent de la même société. Jamais du reste, ces petits romans ne prirent un caractère sérieux.

La partie de notre chapelle qui était à la disposition du public et que, pour cette raison, nous appelions « chapelle du monde », était encore une source de rencontres. A chaque office, une pensionnaire allait quêter dans l'assistance laïque, où il y avait toujours un certain nombre de nos voisins, soit des élèves de la ville qui trouvaient commode

cette messe matinale, soit un groupe de pensionnaires accompagnés d'un surveillant qui avaient à prendre, de bonne heure, un train ou un bateau. Je pense aussi que plusieurs venaient tout simplement quand la quêteuse était à leur goût.

Parmi les personnes assidues à nos offices, il faut citer Mme Aupick, la mère de Baudelaire, qui habitait tout près du couvent. Elle avait, au premier rang, deux chaises qui, longtemps après sa mort, continuaient à porter son nom. Il me semble encore la voir : petite, menue, mais d'une distinction suprême, toujours vêtue de soie ou de velours noirs avec des dentelles merveilleuses, et portant ce luxe discret avec tant d'aisance qu'elle n'avait jamais l'air « en toilette ».

Comme elle était en bonnes relations avec ma famille, elle me donnait un franc chaque fois que c'était mon tour de quêter, ce dont j'étais très fière. En général, nous rapportions au trésor plus de billon que d'argent.

Une fois, Alphonse emmena à la messe du couvent plusieurs camarades qui mirent chacun un bouton de métal dans la jolie bourse que je leur tendais. J'étais malheureuse au possible : je ne pouvais m'empêcher de rire et je redoutais pourtant les suites de cette incartade. Qu'allait dire la mère Sacristine en trouvant cette mercerie ? les vingt sous de Mme Aupick suffiraient-ils à faire

compensation ? ce n'était pas sûr. Mais, Dieu merci ! je n'entendis parler de rien.

Ce qui intéressait Allais, ce n'était pas tant de voir passer les processions ou d'assister à la messe dans la « chapelle du monde » c'était surtout ce qu'il pouvait surprendre de la vie que nous menions au fond de notre vieux cloître, et qui lui semblait à la fois touchante et comique. Les habitudes n'avaient guère changé depuis que les « maisons de Normandie » s'étaient rouvertes après la Révolution, et nous vivions, à beaucoup d'égards, comme avaient vécu nos mères et même nos grand'mères. Il en résultait certaines manières, certaines tournures de phrases, certains mots qui l'étonnaient et l'amusaient.

Nos punitions étaient pour lui une source intarissable de joie. Quand je lui racontais que telle ou telle et moi-même avions eu, attaché dans le dos, un écriteau de papier portant en belle écriture moulée l'épithète *causeuse* ou *légère*, ce qui, en langue vulgaire, signifie *babillarde* ou *étourdie*, que telle autre avait eu accroché au col la langue rouge qui stigmatise les menteuses, que d'autres encore avaient eu leur sarrau de classe tourné à l'envers, ou bien avaient été coiffées du bonnet de nuit — une calipette d'indienne aussi laide de couleur que de forme — il n'en finissait pas de rire, et il me faisait cette réflexion :

— Dire que cela vous fait pleurer tout ça ! Nous autres, nous serions mauvais rien que pour nous promener en bonnet de coton ou la tunique à l'envers.

La religion, d'ailleurs très élevée, très large qui nous était enseignée, revêtait parfois, en des mains inexpertes, certaines formes que l'habitude nous empêchait de trouver bizarres, mais qui égayaient fort les non initiés.

Ainsi, quand on frappait à une porte, il était d'usage de prononcer, du moins en certaines circonstances déterminées : *Loué, béni, adoré soit le Très Saint Sacrement de l'Autel.* A quoi, de l'intérieur, on répondait : *A jamais.* Et cela équivalait à : *Entrez.* Alphonse connaissait cette particularité : aussi quand je venais heurter à son huis, ne manquait-il pas de me crier à tue-tête : *A jamais.*

Au couvent, on ne faisait aucun mouvement sérieux sans révérence. A l'entrée et à la sortie de la chapelle ou des classes, en passant près d'une personne à qui l'on doit le respect, en maint autre cas, il fallait exécuter une salutation suivant la règle. J'en avais tellement l'habitude que, à la maison, il m'arrivait parfois d'accomplir le geste coutumier, et ce, à la grande joie de mes frères. En général, je supportais assez bien la taquinerie, mais j'adorais mon couvent, et je prenais facilement la mouche quand on

l'attaquait. Un jour, je ripostai sur un ton un peu sec.

— La mère Marie-Alix a écrit, dans la Règle qu' « une fille de bonne maison ne doit point franchir un seuil sans faire la révérence ».

Le Bienheureux Pierre Fourrier, fondateur, et la Vénérable Mère Marie-Alix première supérieure de l'Ordre faisaient autorité chez nous, et nous n'en parlions qu'avec un respect infini. Ma déclaration ne fut point perdue, et depuis, quand je voulais entrer chez mes frères, Alphonse me disait avec une feinte sévérité :

— La révérence que tu oublies... Veux-tu faire la révérence.

Quelquefois, j'essayais de résister, mais il était plus fort que moi et il me maintenait à la porte.

— Tu n'es donc pas une fille de bonne maison ?... Fais la révérence où tu n'entreras pas.

Je finissais par m'exécuter tout en maugréant contre sa tyrannie ; mais lui se retranchait derrière la Règle que je lui avais imprudemment dévoilée.

— Il ferait beau voir que tu n'obéisses pas au Bienheureux Pierre Fourrier et à la Vénérable Mère Marie-Alix.

Il s'égaya toujours de la vie surannée, rococo qu'il découvrait autour de lui ; et je

partageais ce goût qui nous fournissait des sujets de gaîté sans fin. Je me souviens, à ce sujet, du plaisir que nous éprouvions à écouter ma mère discourir sur le petit pensionnat, voisin de la maison paternelle où elle avait fait ses débuts.

Cette institution, très baroque, avait connu des jours meilleurs et touché, par certains points, à la célébrité. Dirigé alors par deux anciennes dames de Saint-Cyr, il avait compté parmi ses élèves Anne Fleuriot, la mère de Flaubert et Mlle Turin qui eut pour fille Laure Le Poitevin, laquelle épousa M. de Maupassant, le père de Guy. A ce moment le pensionnat honfleurais était avantageusement connu dans toute la région et fort prospère.

Mais les chanoinesses de Saint-Augustin, en rouvrant leurs portes, fermées par la Révolution, attirèrent toute la bonne clientèle et les maisons rivales périclitèrent. A l'époque où ma mère y entra, l'institution des dames de Saint-Cyr avait beaucoup perdu de sa prospérité, pourtant on y gardait encore quelques vestiges de splendeur, entre autre un « maître à écrire » très décoratif, un certain M. Courtois que l'on avait surnommé *du Mollet* parce que, seul en ville, il avait conservé l'usage de la culotte. Ses bas blancs bien tirés et ses souliers à boucles impressionnaient les fillettes au moins autant que l'air solennel avec lequel il leur apprenait,

suivant les méthodes les plus réputées, la ronde, la gothique, la bâtarde, la coulée, l'anglaise, ainsi que ces beaux « tours de pages » en traits à la plume où les pleins et les déliés se mariaient harmonieusement. Ce n'était point à proprement parler l'écriture qu'enseignait M. Courtois du Mollet, c'était la calligraphie, et être son élève constituait une distinction.

Il était très vieux alors que ma mère était toute jeune, et il enseignait depuis un grand nombre d'années. Quand il guidait sur le papier les doigts inhabiles de Mlles Fleuriot et Turin et, plus tard, ceux de la petite Vivien, il ne se doutait certes pas que ses jeunes élèves donneraient un jour naissance à trois écrivains célèbres : Flaubert, Maupassant et Alphonse Allais.

Au temps où ma mère fréquentait le pensionnat, il était dirigé par deux sœurs. Mlles G. qui étaient de bonne naissance et de grande distinction. Mais il arriva que Mlle G. cadette, déjà un peu mûre, épousa un capitaine retraité qui n'avait d'autres avantages que sa pension et sa belle prestance. Le pis est que Gentien, ainsi se nommait l'élu, Gentien, dis-je, avait la mauvaise habitude de boire plus que son compte ; et, quand il avait bu, il cassait les carreaux et faisait un tapage infernal dans le jardin, à l'épouvante des élèves.

Alors pendant que Mme Gentien s'efforçait

de calmer son seigneur et maître, Mlle G. aînée entrait dans les classes et disait tout émue :

— Mes enfants, Gentien a son *coup de soleil* ; on va vous reconduire chez vous.

Et dare-dare, les jeunes sous-maîtresses remettaient à leurs familles, les élèves ravies de ce congé supplémentaire.

— Comment vous voici déjà ! faisaient les mères étonnées.

— Oui, maman, répondaient les petites sans la moindre ironie, M. Gentien a son coup de soleil.

A cette époque ma mère avait neuf ans ; on la mit au couvent où elle retrouva ses deux sœurs aînées et où les coups de soleil n'étaient pas à craindre.

Alphonse Allais aimait donc beaucoup le couvent ; c'était un plaisir pour lui de nous y conduire ou de nous y chercher. Il arrivait toujours plus tôt qu'il n'aurait fallu, et, au lieu d'attendre au parloir, il s'installait chez les tourières laïques, Stasie et Argentine, qui avaient pour lui une grande admiration, soit qu'il leur contât ces histoires abracadabrantes dont il avait le secret, soit qui leur fit des tours de cartes qui les émerveillaient. Seule, la servante de M. l'Abbé, qui venait parfois faire visite à ses voisines, se montrait méfiante.

— Y a-t-y pas des diableries dans ce qu'il raconte, ce fils Allais ? demandait-elle parfois

avec la crainte d'être complice d'un gros péché.

Une fois, il joua un tour pendable aux pauvres tourières.

Maurice Donnay, dans une causerie faite sur Allais, disait à propos d'une de ses facéties militaires les plus connues : « Depuis qu'il existe des armées permanentes, depuis l'*âge des casernes*, un seul conscrit est entré dans la salle de rapport en disant : « Bonjour, messieurs et dames, » et ce conscrit, c'est Alphonse Allais. » De même je pourrai dire : « Depuis qu'il existe des cloîtres de femmes, un seul garçon en a franchi la grille au nez et à la barbe de la sœur tourière, et ce garçon, c'est Alphonse Allais ».

C'était un mercredi des Cendres, et nous rentrions à une heure de l'après-midi, après le congé des Jours gras. Nous nous trouvâmes, à la porte, un groupe assez nombreux de pensionnaires, parmi lesquelles trois de mes cousines, ma jeune sœur Marguerite et plusieurs compagnes faisant partie de nos relations.

La bonne sœur Saint-Alexis n'était plus jeune, et, à force de somnoler sur sa chaise en attendant les coups de sonnette, sa tête retombait naturellement sur sa poitrine, si bien qu'en nous livrant passage elle voyait nos pieds plutôt que nos figures. Alphonse entra donc dans le tas sans qu'elle en eût

connaissance, et ce fut seulement au tumulte joyeux, quoique discret, qui se produisit alors, qu'elle se douta de quelque chose.

Elle lève les yeux... Horreur! Un garçon est là, au pied du grand escalier... Et ces demoiselles, loin de s'effrayer ou de s'indigner, rient de tout leur cœur.

Elle se dirige vers la cloche du pensionnat pour « sonner » la mère Préfète : deux fois cinq coups. Va-t-elle y ajouter le signal qui annonce une présence masculine?

En effet, chaque fois qu'un homme a affaire au couvent, on joint à la sonnerie particulière qui avertit l'intendante, l'économe, l'infirmière ou toute autre, une sorte de carillon affolé qui veut dire : « Et c'est un homme qui est au tour. » Cet homme est le médecin ou quelque entrepreneur de travaux, gens de haute honorabilité et de discrétion parfaite, ce qui n'empêche les fillettes railleuses de dire dans leurs classes. « La sonnerie d'alarme... Un homme est dans nos murs. »

La simple ébauche de geste de notre tourière calma immédiatement la joie générale. Le fait étant sans précédent, il était impossible d'en évaluer les suites ; et la mère Préfète était trop avisée pour ne pas se dire que, sans complicité, le « fils Allais » ne serait point entré dans le cloître. Par bonheur, ma cousine Blanche, qui avait l'esprit très pra-

tique, prononça avec une autorité bon enfant :

— Ecoutez, ma bonne sœur, vous feriez mieux de lui ouvrir la porte qu'il s'en aille, cela ferait bien moins d'histoires.

La pauvre religieuse était tellement abasourdie qu'elle s'exécuta sans autre réflexion, et Alphonse, très amusé de son exploit, sortit aussi tranquillement qu'il était entré.

La classe qui suivit fut, comme on le pense, fort dissipée ; moi seule étais morose, me demandant avec inquiétude comment les choses allaient tourner. Mais, à ma grande satisfaction, la mère Préfète sembla ignorer l'incident. Ainsi que la plupart de nos maîtresses, elle avait l'esprit très large et n'était nullement ennemie du rire, quand les causes du rire n'étaient ni cruelles, ni inconvenantes, ni vulgaires. Peut-être même futelle la première à s'égayer de l'aventure.

Alphonse Allais avait gardé du couvent, un souvenir si plein d'estime et de charme qu'il rêvait d'y placer sa petite fille, au moins pendant quelques années de son adolescence. Mais ce projet ne devait pas s'accomplir, car nos braves religieuses avaient connu les tristesses de la dispersion avant que Paulette fût en âge d'être pensionnaire.

XIV

LA GUERRE

Je ne parlerai de la guerre que pour raconter les faits auxquels Alphonse Allais fut personnellement mêlé et dire l'impression qu'il en reçut. Ce sera peu de chose : d'abord parce qu'il était trop jeune pour prendre une part active aux événements, ensuite parce que notre région fut relativement épargnée. La guerre laissa pourtant dans son esprit des traces très profondes.

Je ne sais pas jusqu'à quel point il partagea l'enthousiasme, ou plutôt l'emballement presque général qui précéda et suivit la déclaration de guerre ; à ce moment-là j'étais gravement malade d'une angine et je n'avais nulle conscience de ce qui se passait au dehors. Voici comment j'appris la nouvelle redoutable.

Nous avions un cousin germain qui était lieutenant de dragons et qui faisait partie de la première armée mise en campagne. Un

jour, ma mère et l'une de mes tantes se mirent à parler de lui en termes qui m'étonnèrent.

— Pourquoi donc dites-vous tout cela ? leur demandai-je.

— Mais, à cause de la guerre.

— La guerre... ! fis-je au comble de la surprise.

— Oui, la guerre avec la Prusse... ; elle est déclarée depuis plusieurs jours et les hostilités vont commencer.

J'en restai là ; j'étais encore très faible et les longues conversations me fatiguaient. De plus, quand j'avais besoin d'une explication ou d'un renseignement auxquels j'attachais quelque prix, c'est à mon frère que je m'adressais le plus volontiers. Nous étions sensiblement du même âge ; nos idées, pour n'être point identiques, s'accordaient néanmoins fort bien : tout cela établissait entre nous une entente où, pour ma part, je ne trouvais que plaisir et avantage. En ce qui concerne la guerre, il est certain que mes impressions et mes souvenirs furent différents de ce qu'ils auraient été, et certainement plus justes, uniquement parce qu'Alphonse était là pour les éclairer, les préciser et, au besoin, les redresser.

Dans ce temps-là, je ne lisais guère de journaux ; mon esprit de petite pensionnaire strictement cloîtrée, ne s'était pas encore ouvert à l'actualité, ce fut donc Alphonse qui

me tint au courant ; ses commentaires, posant la question sous le jour exact, qui lui convenait, épargnaient tout effort à ma nonchalance intellectuelle, et nulle parole mieux que la sienne, ne savait se faire comprendre.

Mes frères venaient tous les jours me voir dans ma chambre de malade ; on n'avait pas alors, sur la contagion, les mêmes scrupules qu'aujourd'hui, et, soit dit en passant, on n'attrapait pas davantage de maladies. A leur première visite, après la conversation entre ma mère et ma tante, je leur dis :

— Nous avons donc la guerre... ?

— Oui, répondit Alphonse d'un ton grave et soucieux qui m'étonna et qui devait être presque constamment le sien durant l'année terrible.

Il ne connaissait encore la guerre que par des récits lus ou entendus et il en avait une certaine curiosité, mais cette curiosité était trempée d'angoisse. Tout jeune qu'il fût à cette époque, il était trop avisé pour ne pas prévoir qu'une foule de maux allaient se trouver déchaînés, et son âme, prompte à la pitié, redoutait ces maux et les déplorait d'avance.

Au début, la Normandie ne fut pas occupée et nous prîmes contact avec la guerre seulement par le passage des troupes qui, pour se garder contre toute surprise de

l'ennemi, traversaient la Seine à son point terminus, cest-à-dire entre le Havre et Honfleur. Nous logions souvent des soldats dont un certain nombre s'étaient déjà battus ; leur attitude martiale nous impressionnait beaucoup, et nous n'étions pas loin de les considérer comme autant de héros. De plus, on avait, comme partout, constitué à Honfleur, une garde nationale qui manœuvrait, faisait l'exercice, et montait la garde. Nos vétérans avaient un uniforme dont ils étaient très fiers et que certains portaient avec beaucoup de crânerie. Tout cela, évidemment, nous sortait de notre vie habituelle, mais nous n'avions pas *vu* la guerre. Nous devions la connaître d'emblée sous son aspect le plus lamentable : la défaite.

Un jour, le bruit courut dans Honfleur que les Prussiens étaient entrés à Rouen sans combattre. Quelques heures plus tard, on apprit que la garnison se dirigeant vers l'armée du Nord, avait été arrêtée par l'ennemi, à Buchy, que le combat avait été meurtrier, que nos troupes, vaincues et poursuivies jusqu'à Etrépagny, se repliaient sur Honfleur en désordre.

C'est Alphonse qui m'apporta ces nouvelles successives. Préoccupé par ce désastre dont on ne pouvait encore évaluer l'étendue, il ne tenait pas en place :

A onze heures, il vint me dire :

— Les Prussiens continuent leur marche en avant ; on a ordre de mobiliser la garde nationale d'ici et de l'envoyer à Fiquefleur pour aider à la défense de Pont-Audemer qui est menacé.

— Comment sais-tu tout cela ?

— Par une dépêche de l'Agence Havas qui vient d'arriver.

Il faut dire que Honfleur fut toujours privilégié au point de vue des nouvelles. M. Lebey, longtemps directeur de l'Agence Havas, était originaire de Pennedepie, et M. Houssaye qui lui succéda, était d'Equemauville, deux villages proches de Honfleur. M. Léon Pognon, qui occupe à l'Agence, une situation des plus importantes, est de Honfleur même. Tous avaient gardé au pays natal, des parents et des amis qu'ils se faisaient un plaisir d'informer.

Les tambours commençaient à battre la générale par les rues de la ville ; nous écoutâmes une minute ce roulement qui, étant données les circonstances, nous remplissait d'alarme, puis Alphonse déclara :

— Je vais avec Paul-Emile et quelques camarades, sur la route Saint-Clair, au devant de la troupe ; mais n'en dis rien avant le déjeuner, on nous empêcherait peut-être de partir.

— Où mangerez-vous donc ?

— Ne t'inquiète pas, nous emportons un

très gros morceau de pain et. au besoin, nous achèterons quelque chose en chemin.

— Avez-vous de l'argent ?

— Guère... ; donnez-en un peu..., ou plutôt, beaucoup... le plus que tu pourras. Les pauvres militaires auront sûrement le ventre vide, il faut songer à eux.

Mes ressources étaient fort limitées, mais je n'étais pas dépensière et j'avais toujours quelques économies à la disposition de mes frères qui en usaient largement. J'atteignis la petite boîte d'ébène et nacre qui me servait de coffre-fort — jamais fermé à clé — et j'y pris cinq francs que je tendis à Alphonse.

— Tu n'es pas généreuse, dit-il en faisant la moue. On n'a pas grand' chose pour cent sous et les soldats seront nombreux. Donne-moi ce beau louis tout neuf, tu peux être sûre qu'il sera bien employé.

Un peu honteuse de ma parcimonie, je lui donnai le louis en lui laissant la pièce d'argent. A ce moment, Paul-Emile ouvrit la porte en ouragan pour presser Alphonse qu'il appela « traînard », puis tous deux partirent au grand galop.

Comme je me mettais à la fenêtre pour les voir s'éloigner, je m'aperçus que la troisième compagnie de la garde nationale commençait à se rassembler sur la place. Je descendis vivement l'escalier afin de voir mon père avant son départ. Il sortait de sa chambre, équipé, son fusil à la main.

— J'allais monter pour t'embrasser, me dit-il simplement. Au revoir, ma fille.

— Au revoir, papa.

Ce fut tout. Nous n'en dîmes pas davantage, craignant de laisser paraître notre émotion. Et puis nous n'étions point gens démonstratifs et nos sentiments mutuels s'exprimaient beaucoup plus par actes que par des paroles.

L'armée vaincue se repliait en déroute... Cette phrase sinistre hantait ma cervelle sans que je pusse l'en chasser. Je lisais volontiers des récits militaires pourvu qu'ils n'eussent pas une allure trop technique, et il me semblait que le spectacle attendu ne serait pas une surprise pour moi...

Eh bien, non..., non..., jamais je n'aurais pu me faire une idée du défilé lamentable, désolant, qu'il me fut donné de voir ce jour-là.

Des chasseurs à cheval arrivèrent les premiers, ils s'étaient battus et avaient laissé derrière eux des morts et des blessés. Parmi les valides, beaucoup avaient remplacé leurs effets perdus ou endommagés par d'autres pris n'importe où, si bien que l'escadron offrait un mélange de tuniques, de capotes et de manteaux. Les équipements et les armes étaient presque aussi disparates. Les chevaux harnachés Dieu sait comment ! étaient las à faire pitié.

Ensuite, vint l'artillerie qui avait un peu

meilleure tenue, guère pourtant. Comme on la faisait ranger sur le cours d'Orléans, un caisson sauta, tuant deux chevaux et blessant plusieurs canonniers.

Puis l'infanterie de ligne commença à se montrer, en compagnies fort incomplètes ; la plupart des hommes étaient en haillons mais gardaient néanmoins un certain air de discipline.

Les mobiles parurent enfin dans un incroyable désordre. Mal entraînés, ils n'avaient pu résister aux longues marches, au froid, à la faim qui était leur lot depuis plusieurs jours. Hâves, grelottants, les traits tirés, l'œil sans regard, les pieds en sang, ils se traînaient lamentablement. Beaucoup avaient abandonné sur la route, le sac et le fusil qu'ils n'avaient plus la force de porter. Leurs officiers essayaient en vain de les rallier, ils n'obéissaient point, non par mauvaise volonté, mais par excès de fatigue et de découragement. Il y en avait de tellement abattus qu'ils ne saisissaient même plus les commandements.

Vers la fin de l'après-midi, ce fut le désarroi complet : cavaliers, les uns sur des chevaux à bout de forces, le plus grand nombre démontés, artilleurs avec ou sans canons, fantassins de toutes armes défilaient par groupes inégaux, marchant droit devant eux comme des hallucinés sans prononcer une parole.

De temps en temps, de petites compagnies de francs-tireurs arrivaient presque en ordre au son des trompes, des fifres ou des cornes à bouquin qui, pour eux remplaçaient le clairon. Moins nombreuses et à peu près autonomes, il leur avait été plus facile de se débrouiller à trouver un gîte et des vivres.

Mes frères étaient rentrés peu après leur départ avec deux soldats blessés dont ils portaient le sac et le fusil : l'un avait eu le mollet traversé par une balle, l'autre était frappé au front et le sang filtrait au travers du mauvais mouchoir dont sa tête était entourée.

— Soignez-les, nous avaient-ils dit, et arrangez-vous pour les loger, car il n'y aura pas trop de place à l'hôpital pour les grands blessés qui arrivent.

En effet, devant notre porte, commençaient à défiler les carrioles de paysan qui portaient des soldats tombés sur la route et incapables d'aller plus loin.

Mon père étant en grand'garde à Fiquefleur, nous nous trouvions donc, ma mère et moi, seules pour faire face à la situation ; heureusement, ma mère n'était pas une personne à s'effarer. Au surplus, c'est elle qui habituellement, pansait les accidentés du port que l'on conduisait à la pharmacie, et elle s'en tirait fort bien. Ce jour-là on n'avait pas le temps de fignoler, les blessés se succé-

dant sans répit, on se contentait de saupoudrer les plaies, quelles qu'elles fussent, avec de la poudre de matico que l'on maintenait par un pansement solide. A cette époque, on ne parlait pas encore d'antisepsie, on se bornait à empêcher le mal de s'envenimer, et je me souviens d'avoir entendu dire à mon père que le matico était, à la fois, un hémostatique et un antipudride ; il s'en servait donc avec confiance et succès. Si le matico ne suffisait pas pour certaines blessures, il donnait toujours le temps de se retourner.

Jusqu'à la nuit, mes frères nous amenèrent des soldats à soigner et à nourrir.

La municipalité, débordée, avait dû renoncer à distribuer les billets de logement, laissant le soin des troupes à la bonne volonté de l'habitant. Et les Honfleurais se montrèrent à la hauteur de la tâche qui leur incombait. Les garçons de toute classe sociale : mousses débarqués, apprentis, collégiens faisaient la navette entre la ville et la route Saint-Clair d'où, inlassablement, ils ramenaient des soldats. Les maisons en étaient pleines, et toutes les femmes, depuis les fillettes jusqu'aux grand-mères, s'occupaient à faire de la soupe et à dresser des lits de fortune pour les hôtes que la Providence leur envoyait.

Mais si la générosité était inépuisable, la

place était limitée : quarante mille hommes à loger dans une ville de dix mille âmes, c'est beaucoup et il avait fallut réquisitionner les établissements publics pour y installer des couchages. Les églises et les écoles étaient garnies de paille pour les malchanceux qui n'avaient pas trouvé de lit chez l'habitant.

Il y avait des officiers et des soldats dans toutes les pièces de notre maison ; nous ne nous étions réservés que la petite salle du rez-de-chaussée où, par bonheur, flambait un bon feu. C'est seulement à neuf heures du soir, quand sonna la retraite que nous songeâmes à manger. Il n'y avait plus de pain à la maison, et mes frères envoyés chez les boulangers du voisinage, revinrent bredouille. Les fours étaient allumés et les gindres travaillaient, mais la première fournée ne pouvait être prête avant minuit. Il restait un peu de lait, on en fit un potage pour notre jeune sœur Marguerite et nous autres, nous nous contentâmes de figues sèches et de chocolat cuit à l'eau.

Nous étions tous fort las, mes frères qui, pendant des heures, avaient marché avec de lourdes charges, ne tenaient plus debout. A force d'avoir piétiné dans la boue glacée, leurs chaussures avaient pris l'eau, ils étaient frissonnants, d'autant plus que — nous ne le sûmes que le lendemain — ils

avaient donné leurs tricots de laine à des soldats qui avaient trop froid.

Marguerite était couchée sur un matelas qu'on avait descendu pour elle ; alors ma mère nous dit :

— Tachez de dormir promptement, car la besogne ne manquera pas demain.

Docilement nous posâmes sur la table notre bras replié dans lequel nous nous cachâmes la figure ; et, grâce à la fatigue et surtout à la jeunesse, le sommeil vint plus tôt qu'on aurait dû s'y attendre.

Le lendemain matin, nous fûmes bien surpris de trouver la place pleine de soldats qui arrivaient depuis le petit jour. Des mobiles de l'Ardèche affirmaient avoir entendu gronder le canon du côté de Pont-Audemer.

La même pensée nous vint à tous les trois.

— Papa.

On était sans nouvelles de la garde nationale depuis son départ, et l'inquiétude nous étreignait soudain. La veille, absorbés par des devoirs nombreux, puis terrassés par la fatigue, nous y avions à peine songé ; il fallait que ces mobiles vinssent nous parler de coups de canon pour nous mettre l'alarme au cœur.

D'ailleurs, ceux qui ont connu la guerre savent que l'état d'esprit général était alors tout différent de ce qu'il est en temps ordinaire : chacun s'oubliait pour ne penser

qu'au malheur public. J'étais de nature extrêmement craintive, nul n'avait plus de propension à se forger des périls imaginaires, surtout pour ceux que j'aimais, et sous ce rapport, mon père occupait certes, un rang privilégié ; pourtant, ce jour-là, je ne m'apitoyai pas trop sur lui : l'armée en déroute, la France humiliée, les deuils, les misères de toute nature qui nous entouraient, formaient, dans mon esprit, un bloc d'affliction que le danger couru par mon père venait aggraver, mais sans y occuper une place trop prépondérante.

Les soldats, blêmes de froid, de fatigue, de faim, réclamaient de la soupe ; on alluma le feu et l'on se mit à éplucher des pommes de terre. Mes frères, mal réveillés de leur mauvais sommeil, frissonnaient dans l'air glacial ; ils sortirent néanmoins comptant se rendre plus utiles dehors qu'à la maison.

Alphonse rentra peu après.

— Ecoute, me dit-il, il y a de pauvres diables qui toussent et qui ont mal à la gorge, tu n'aurais pas des cravates pour eux ?

Je lui proposai le petit foulard de soie que je portais au cou.

— Qu'est-ce que tu veux qu'ils fassent de ce chiffon ? il faut quelque chose de sérieux.

— Tout ce que j'ai serait encore plus petit, ce sont des rubans... Donnez-leur vos cache-nez.

— Il y a longtemps que c'est fait. Mais vous avez des cotillons plein les placards, tu ne pourrais pas en couper quelques-uns.

— Couper des robes...! m'écriai-je offusquée.

— Pardi ! voilà-t'y pas une affaire...! Attends un peu que je m'y mette...

Alphonse, pas plus que mon père, n'eut jamais la moindre idée de la valeur respective des toilettes. Il aurait aussi bien sacrifié les robes neuves que les jupes du matin. Pour éviter un dégât plus grand, je taillai quelques cotillons, comme il disait, en forme de cravates que, tout joyeux, il porta aux plus enrhumés.

Très tôt dans la matinée, la neige commença à tomber, une neige dure, serrée qui cinglait la peau. Alors ce fut le comble de la détresse et de la souffrance ; un pauvre petit gars, tout jeune, s'assit sur le bord du trottoir et se mit à pleurer.

Tout à coup, une sonnerie de clairon nette, bien scandée, se fit entendre ; et, du quai Sainte-Catherine, débouchèrent des marins de l'Etat, sac au dos et fusil sur l'épaule, bien rangés et obéissant ponctuellement à leurs chefs.

Eux aussi s'étaient battus, car, à l'appel fait sur notre place, on entendait parfois répondre : *mort...*, *blessé...*, *disparu...* Il avaient même, à grands risques, protégé la

retraite de leurs camarades terriens. Mais, mieux encore que les francs-tireurs, ils s'étaient débrouillés, et ils arrivaient sans avoir perdu leur entrain.

Au commandement : « Rompez les rangs ! » ils se débarrassèrent prestement de leurs sacs et de leurs fusils qu'ils mirent en faisceaux, puis ils se dirigèrent vers les fontaines qui, d'un jet puissant, envoyaient l'eau dans les bassins. Là, cou nu et manches retroussées, ils procédèrent à une toilette rapide, sans souci des glaçons qu'il leur fallait briser et de la neige qui les fouettait au visage. Puis rhabillés, l'œil vif et le teint frais, ils envahirent les boutiques de victuailles des alentours où les soldats avaient déjà fait des râfles sérieuses. Ils prenaient ce qui restait : charcuterie, pain, fromage, pas grand'chose en somme. L'un d'eux, retenu par quelque mission, arriva en retard et dut se contenter de gâteaux. Il sortit de la pâtisserie, avec un chou à la crème, disant aux camarades, sur un ton de bonne humeur :

— Mince qu'on se régale dans ce pays-là... !

Le courage, tout comme la démoralisation, est éminemment contagieux. A la vue de ces vaillants mathurins qui prenaient si bien leur parti de la mauvaise fortune, les soldats, honteux de leur faiblesse pourtant bien compréhensible, se ressaisirent et firent tous leurs efforts pour montrer meilleure

figure. Les marins fraternisèrent tout de suite avec ceux que, dans un dédain bon enfant, ils appelaient les « pots de minium » à cause de leur pantalon rouge.

La mer montait, et les vapeurs commençaient à arriver du Havre pour prendre les troupes. De plus tous les bateaux disponibles de Honfleur, se tenaient prêts pour contribuer au transport. Ces bataillons pitoyables, mal équipés et recrus de fatigue, avaient besoin de se refaire avant de gagner l'armée du Nord.

Les marins aidaient à l'embarquement avec des plaisanteries sans malice pour ces « pots de minium » dont ils ne pouvaient comprendre la lourdeur et la maladresse.

— Hop là... ! sacr... cul-de-plomb !

Un petit matelot encore imberbe encourageait un grand gars taillé en hercule qui hésitait à mettre le pied sur une échelle mobile :

— Hardi ! ma vieille ! lui disait-il avec un air de bonne humeur.

Et l'autre, étonné d'un pareil sang-froid, de répondre tout piteux :

— C'est pourtant pas le moment de rigoler.

Les terriens partis sur les grands vapeurs, nos « cols bleus » prirent place dans les petits bateaux, voire dans les barques de pêche qui se trouvaient là. Mais ce n'était plus si pressant ; ils étaient en bon état,

eux, et un nouveau coup de torchon ne leur faisait pas peur.

Oh ! sans doute, nous aurions préféré assister au triomphe de notre armee ; mais puisque cette chose lamentable devait se produire : la défaite, je me demande si nous ne reçumes pas une leçon plus profitable de la retraite de Buchy dont nous fûmes témoins, que d'un retour de victoire.

Nous savions que les soldats vaincus avaient lutté avec courage et persévérance, nous avions vu les officiers dominer la fatigue qui les accablait pour veiller sur leurs hommes avec une clairvoyante sollicitude, l'honneur était donc sauf, et notre jeune patriotisme ne fit que s'exalter devant la mauvaise fortune sous laquelle succombait la France.

XV

LES PRUSSIENS

Pendant les journées qui suivirent la retraite de Buchy, des détachements de cavalerie prussienne se montrèrent fréquemment sur la grand'route qui va de Honfleur à Rouen. Mes frères, comme beaucoup de jeunes gens de la ville, allaient chaque jour en reconnaissance et revenaient avec des nouvelles propres à jeter l'alarme parmi les habitants.

Un jour *ils* étaient venus jusqu'aux Quatre-Routes. Un autre jour, *ils* avaient longuement visité le phare de Fatouville, un poste d'observation de premier ordre. *Ils* avaient même fini par avancer jusqu'au Pont-Héroult qui forme la limite des départements de l'Eure et du Calvados.

— Nous croyions qu'*ils* allaient pousser jusqu'à Honfleur, me dit Alphonse, mais un peloton de cavalerie allemande courant

bride abattue, leur a fait rebrousser chemin.

Les familles ne voyaient pas sans inquiétude ces excursions dans la zone dangereuse. Un certain nombre de garçons étaient d'humeur téméraire et l'on craignait toujours quelque conflit. Aussi leur défendait-on formellement d'aller sur la route Saint-Clair ; mais ils n'obéissaient pas.

Heureusement, la guerre se trouvait à une période d'accalmie, les opérations étaient en partie suspendues et l'on disait que les chefs des deux pays étaient en pourparlers pacifiques. Finalement, on apprit, un beau matin qu'un armistice de vingt-et-un jours était conclu. Chacun alors respira plus à l'aise. Cette guerre longue et meurtrière avait lassé les plus belliqueux.

— Dieu merci ! disait-on à Honfleur, nous n'aurons pas les Prussiens !

On se trompait, hélas ! nous eûmes les Prussiens. Les moindres circonstances de leur entrée et de leur séjour sont restés dans notre mémoire, avec une incroyable netteté.

Ma chambre donnait sur la place de la Grande-Fontaine où venaient aboutir trois rues et deux quais, et dont tout un côté ouvrait sur le port. C'était un excellent observatoire d'où nous découvrions tout ce qui se passait d'intéressant dans notre quartier, le plus animé de Honfleur. A cause de cela, mes frères s'y plaisaient beaucoup, et, chaque

jour en rentrant du collège, ils ne manquaient pas d'y faire une petite station pour m'apporter les nouvelles qu'ils avaient recueillies et s'informer de celles que j'avais pu apprendre pendant notre courte séparation.

Un matin, vers onze heures, nous étions à la fenêtre quand, notre oreille fut frappée par un bruit confus et bizarre que nous ne pouvions définir. Puis nous vîmes les gens qui étaient sur la place regarder curieusemeut du côté du Vieux Bassin et, tout aussitôt, se ranger avec crainte devant la Lieutenance, ou s'enfuir de différents côtés.

Mes frères allaient descendre pour voir ce qui se passait, mais, à notre stupéfaction profonde, la cavalerie allemande déboucha du quai Sainte-Catherine. Personne ne s'y attendait puisqu'il était convenu que le Calvados ne serait pas occupé pendant l'armistice. C'était bien le cas de dire que les Prussiens entraient chez nous « sans tambour ni trompette », car les clairons pas plus que les fifres ne se faisaient entendre. On aurait cru qu'ils voulaient attirer, le moins possible, l'attention générale.

Après les cavaliers, vinrent les fantassins, puis encore de la cavalerie, celle-là plus légère et plus brillante ; nous sûmes plus tard que c'était un bataillon de « cadets de Brunswick » ; l'artillerie suivait, et les voitures de l'intendance fermaient la marche.

Muets de colère, de honte, de chagrin,

nous assistions au défilé de l'armée ennemie; et notre désolation s'augmentait encore du contraste que nous établissions entre ces soldats bien vêtus, bien nourris, marchant en bon ordre et les pauvres nôtres que nous avions vus si pitoyables lors de la retraite de Buchy. Ce sentiment fut si profond que, bien des années après, quand je revis l'armée allemande à Cologne, il se réveilla en moi presque aussi aigu, presque aussi douloureux qu'aux jours de la défaite.

Quand Alphonse s'en fut aux informations, les Prussiens campaient déjà, répartis avec méthode : l'artillerie et la grosse cavalerie sur le cours d'Orléans, la cavalerie légère sur la place des Fossés; l'infanterie autour de l'Hôtel de Ville et sur le quai de la Quarantaine.

Dans la salle du Conseil, le maire, prévenu en hâte, discutait âprement avec le général qui commandait les troupes ennemies.

Comment ! il était stipulé dans l'armistice que nul point du Calvados ne serait occupé, et voilà que, sans le moindre avertissement, un corps d'armée venait s'installer à Honfleur !

Le général ne niait pas le bon droit de la ville, mais il se retranchait derrière les ordres donnés par ses supérieurs.

Le fait est que Honfleur, qui est dans le Calvados, fut occupé comme étant dans

l'Eure ; et que, même à l'époque, le public ne sut pas d'où venait la méprise.

La suspension officielle des hostilités écartait toute idée de résistance et il n'était plus temps de parlementer. On procéda donc sans retard à la répartition des billets de logement.

Comme Alphonse traversait la place, il s'entendit héler par un sous-officier qui se trouvait hors du rang et paraissait dévolu à une mission spéciale.

— Ha ! mon petit Monsié Allais... ! fous allez pas me cheter tes pommes auchourt'hui... !

Il resta ébahi de l'interpellation, mais l'autre ajouta aussitôt :

— Fous reconnaissez pas Hans le prasseur qui fenait lifrer la pière au café de Paris?

— Hans... ! vous êtes Hans, le brasseur de chez Bl...

— En personne... Hein ! fous m'afez assez pomparté afec fotre frère : tantôt, c'était tes poules te neiche, tantôt tes pommes, ou pien tes pouchons te papier, ou même tes vieilles safates... ; chaque fois que che passais sous fos fenêtres de l'allée y afait touchours quéque chose a mon serfice.

L'Allemand ponctua sa phrase d'un gros rire que ses voisins partagèrent. C'était vrai que Hans le brasseur avait été une de nos

victimes et que, ainsi qu'il le disait, mes frères l'avaient généreusement bombardé. Pourquoi lui plutôt que d'autres qu'on laissait passer tranquilles ? Je n'en sais rien, car en ce temps-là on ne nourrissait aucune animosité contre les Prussiens. Il convient de dire, du reste, que ces taquineries dépourvues de méchanceté, étaient accueillies sans courroux. La seule réflexion que nous ayons entendue faire à Hans est celle-ci :

— Toutes les fois que che viens tans l'Allée 35, che suis sûr te recefoir un cateau.

Nous ne nous doutions guère alors que le brasseur dont la petite jupe professionnelle nous égayait, reparaîtrait un jour sous la forme d'un soldat ennemi et pénétrerait chez nous en vainqueur.

Très vite, plusieurs tables avaient été dressées sur la place, et, à chacune, un sous-officier allemand et un employé de la mairie étaient venus s'asseoir côte à côte. Hans occupait l'une d'elles avec le secrétaire de l'état civil qu'il appelait familièrement : « mon père H... »

Alphonse s'installa derrière eux, intéressé par la besogne qu'ils allaient accomplir et surtout par la manière dont Hans allait se comporter. A un moment donné, il l'entendit qui disait :

— Monsié Fifien t'Equemauville, trente

chefaux ; ses écuries sont crantes et pien tenues.

M. Vivien d'Equemauville était le propre frère de ma mère. Alphonse crut devoir protester contre cette taxe excessive.

— Et ses chevaux à lui, où les mettra-t-il ?

— Çà, c'est pas notre affaire.

La répartition se poursuivit et, un peu après, Hans dicta :

— M. Quillaume Fifien, nécociant, mempre tu Conseil municipal, teux officiers supérieurs... : ponne maison confortaple, cuisine et cafe te premier ortre.

Alphonse, qui du reste n'avait pas une nature à s'effaroucher, était maintenant tout à fait à son aise avec le sous-officier allemand.

— Voilà nos oncles bien pourvus, dit-il avec tranquillité. Et chez nous, Hans le brasseur, qui allez-vous mettre ?

— M. Allais pharmacien, quatre soldats, tont un serchent répartiteur : les entrées et les sorties sont commodes dans fotre maison.

Alphonse restait saisi d'étonnement pour le judicieux emploi que les Allemands savaient faire de leurs forces et de leurs chances. Ainsi donc, ce Hans qui, pendant plusieurs années, avait livré de la bière à Honfleur dont il connaissait tous les quartiers, tous les habitants, et toutes les ressources, se retrouvait juste à point pour loger la troupe de façon pratique !

Il revint à la maison, annonçant que nous allions avoir quatre Prussiens à loger; et tout de suite, ma mère, s'abstenant de récriminations inutiles, fit préparer leur gîte.

Paul-Emile rentra peu après avec cette autre nouvelle : le général prussien exigeait que tous les garde-nationaux rendissent leur fusil avant le coucher du soleil ; ceux qui n'obéiraient pas s'exposeraient aux châtiments les plus sévères.

— Il paraît qu'on les fusillera, ajouta Paul-Emile en guise de commentaire.

Mon père était l'homme le plus pacifique, je dirais le plus timoré, si je ne l'avais vu plein de résolution en face de devoirs fort difficiles, et je crois bien que, avant la guerre, il n'avait jamais touché une arme. Je ne sais ce qui lui passa par la tête ce jour-là : fût-ce l'idée que, peut-être, il aurait besoin de se servir de son fusil pendant le séjour des Prussiens... ? fût-ce un simple mouvement de révolte patriotique devant une injonction de l'ennemi victorieux... ? toujours est-il que, après avoir écouté avec attention l'ordre que le tambour de ville lisait au nom de la municipalité, il prononça nettement :

— Je ne rends pas le mien.

Puis, après un silence qui ne faisait qu'accentuer sa détermination, il dit à ma mère :

— Tu le cacheras où tu voudras.

Le fusil fut mis tout simplement dans un

placard à effets dont on n'enleva même pas la clé ; de sorte qu'il fut rangé plutôt que caché. Aucun de nous, pourtant, ne songea à élever la moindre objection contre la volonté de mon père. Ce n'est pas que nous prissions notre parti du danger qu'il courait, mais bien plutôt que nous ne pensions pas à ce danger. Je l'ai déjà dit, l'habitude faisait que nous nous accommodions aux situations les plus inattendues. Peut-être aussi que, sans nous en rendre trop compte, nous étions fiers de l'attitude de notre garde-national. Les âmes juvéniles sont toujours sensibles au courage, même au courage inutile.

Nous eûmes la chance que cette infraction aux ordres ne nous amena pas d'ennuis. Les fusils avaient été rendus par l'immense majorité, mais peut-être que, grâce au désarroi, l'opération n'avait pas été faite dans un ordre parfait, et nul ne songea à compter le placide M. Allais au nombre des insoumis. De plus, le séjour des Prussiens n'ayant donné lieu à aucun incident grave, il n'y eut point de perquisitions. Ce ne fut que longtemps après la conclusion de la paix que mon père rendit son arme.

La vérité m'oblige à dire que l'occupation prussienne ne fut ni sanglante, ni oppressive. Nous ne subîmes, de la part du vainqueur, aucune de ces violences qu'il fallut trop souvent déplorer autre part. Ce ne fut point

par magnanimité, mais on était en plein armistice et des ordres sévères avaient été donnés pour que tout conflit, même insignifiant fût évité ; les officiers veillaient donc, avec un soin extrême à la tenue de leurs troupes. Les Allemands étaient au moins aussi las que nous de la guerre et ils voulaient que rien ne vînt troubler les négociations qui s'ébauchaient entre les deux pays.

D'un autre côté, l'attitude de la population fut des plus sages, aussi éloignée de la provocation que de la servilité. Les habitants continuèrent à vaquer à leurs occupations habituelles, ignorant, autant que faire se pouvait, la présence de l'ennemi. La mauvaise tête proverbiale des marins causait bien un peu de souci à ceux qui étaient chargés du maintien de l'ordre, mais il se trouva que la mer étant, par bonheur, favorable les pêcheurs furent dehors presque tout le temps.

Ce fut une chance, car la question « armistice » leur semblait louche. L'un d'eux disait à mon père :

— Voyons, monsieur Allais, vous qu'avez de l'*inducation*, pourriez-vous m'expliquer c't'affaire-là ? J'avons la paix, qu'on dit, et les Prussiens sont aco cheux nous !

Au résumé, les quelques escarmouches qui se produisirent entre les habitants et la troupe allemande, furent sans importance.

Je n'ai donc aucun drame à relater, mais

seulement quelques souvenirs, quelques épisodes parmi ceux qui avaient plus particulièrement frappé Alphonse Allais.

Mes parents ne parlaient à nos hôtes forcés que pour l'absolue nécessité ; ils le faisaient sur un ton poli et froid qui maintenait les distances. Paul-Emile ne leur dit jamais un mot, il n'eut même jamais l'air de les voir. Dès qu'il rentrait du collège, il s'assurait que ma sœur et moi étions « au sec », c'est-à-dire, suivant l'expression de la marine, à l'abri de toute aventure, puis il se claquemurait dans sa chambre.

Le premier dimanche de l'occupation, quand il descendit pour aller à la grand' messe, revêtu de son uniforme n° 1, avec cette correction, cette netteté qui lui étaient habituelles et qui formaient contraste avec le laisser-aller d'Alphonse, notre sous-officier se trouva sur son passage et il ne put se défendre de dire.

— Beau cadet... ! beau officier français.

Paul-Emile passa sans répondre. C'est vrai qu'il était beau, tellement que ceux qui le voyaient pour la première fois en étaient frappés, et que ceux qui l'ont connu ne peuvent l'oublier. Grand, bien découplé, d'attitude fière, il avait un front magnifique encadré de cheveux légèrement bouclés, des yeux bleu-foncé avec les cils et les sourcils plus bruns que les cheveux, le

nez droit, la bouche bien dessinée, et cette expression grave, un peu sévère qui donne aux blonds un charme tout particulier. Les soldats prussiens que nous logions l'avaient bien remarqué et, autant peut-être pour cette supériorité physique, que pour la froide réserve dont il usait envers eux, ils lui témoignaient un respect marqué.

Alphonse était trop curieux de la vie pour s'abstenir de tout rapport avec ces étrangers qu'une fortune adverse avait introduits sous notre toit. Il causait parfois avec le sergent qui comprenait et parlait assez bien le français, et souvent, depuis, il nous répéta qu'il avait appris ainsi des choses qu'il ignorait, qu'il aurait, sans doute, toujours ignorées ou bien qu'il aurait mal jugées. Dans son esprit observateur et judicieux, tout était matière à éducation.

On ne devait strictement aux soldats prussiens que le gîte, la lumière, le feu, le sel et le pain ; mais la première fois que les nôtres vinrent dans la cuisine pour préparer leur repas, ils y laissèrent un tel désordre, une telle saleté que Victoire, notre cuisinière, protesta qu'elle aimait mieux faire leur « tambouille » que de les avoir sur le dos et de réparer ensuite le « pigouillis » qu'ils avaient fait.

Elle leur servit d'abord des saucisses aux pommes de terre : c'est ce qu'elle avait trouvé

de moins coûteux et de moins compliqué. Ils se montrèrent tellement satisfaits qu'elle jugea inutile de varier les menus. Tant que dura leur séjour, ils ne mangèrent que des saucisses, soit aux pommes de terre, soit au riz. Ils buvaient de la bière qui leur était fournie par l'intendance.

Un jour l'un d'eux dit à Alphonse qu'il voyait plus abordable que les autres.

— Fin... ; che feux fin.

Alphonse répondit.

— Il n'y a ici de vin que pour les besoins de la pharmacie, nous buvons de l'eau, nous autres.

L'homme ne répliqua pas, mais au repas suivant, il ouvrit tout doucement la porte de la salle à manger et jeta un coup d'œil sur la table où il vit seulement deux carafes que la fraîcheur de l'eau couvrait d'une buée légère. Il se retira convaincu de la véracité d'Alphonse mais n'ayant pas renoncé à son idée. Dans l'après-midi, en effet, il revint à la charge.

— Cafe, demanda-t-il, clé cafe.

Mon frère le conduisit devant une porte.

— Voici l'entrée de la cave, leur dit-il, descendez-y si bon vous semble. Seulement, je vous avertis que le vin et l'alcool sont à côté des poisons, prenez garde de vous tromper.

L'autre ne comprit pas tout ce discours,

mais il fut sans doute frappé par le mot *poison*, car il s'abstint de descendre et ne souffla plus mot de la cave ni du vin. Et nous rîmes beaucoup à l'idée que ce Prussien avait cru que du poison se trouvait à travers la cave en litres ou en bonbonnes.

Les chefs veillaient strictement à ce que les hommes ne bussent pas ; les cafés leur étaient interdits et il leur était défendu d'acheter de l'alcool chez les débitants. Une seule fois, l'un de nos soldats rentra ivre ; ses camarades s'empressèrent de le faire disparaître pour éviter tout scandale, et nous sûmes, par la suite, que le sous-officier l'avait sévèrement puni ; Victoire prétendait qu'il l'avait battu.

Cette modération ne nous plaisait qu'à moitié, je crois que nous aurions préféré quelque violence qui nous permît d'exhaler notre mauvaise humeur. Au fond de nous, la rancune s'amassait, et, pour la satisfaire, dans une certaine mesure, nous prenions plaisir à évoquer toutes les circonstances où la France avait vaincu l'Allemagne, nous attachant à en rechercher, à en préciser les détails les plus insignifiants. Alphonse voulut aller plus loin ; il me dit un jour :

— Toi qui connais bien l'histoire, trouve donc les guerres où les Français ont chassé des envahisseurs, n'importe lesquels, et puis tu nous les raconteras.

Je ne me fis pas prier et successivement, nous admirâmes, en un glorieux défilé, sainte Geneviève, Charles Martel, Philippe-Auguste, Duguesclin, et tant d'autres ! qui avaient « bouté l'ennemi hors de France » avec une place d'honneur pour Jeanne d'Arc. Nous savourions ces récits avec plus de plaisir que les plus beaux romans. Certes ! nous n'avions pas besoin de cela pour chérir la France, pour nous déclarer fiers d'être ses enfants, mais nous étions heureux de la trouver si souvent grande, forte et généreuse, comme on admire sans se lasser les charmes et les vertus d'une personne qu'on aime.

Le calme, pourtant, était à Honfleur, plus apparent que réel, et chacun vivait dans l'angoisse. Que sortirait-il des pourparlers : la paix définitive ou une reprise de guerre ?

Le sous-officier de chez nous qui était intelligent et instruit avait dit à mon frère que si les hostilités recommençaient, notre ville serait aussitôt mise à feu et à sang. Comme Alphonse s'étonnait d'une pareille rigueur étant donnés les rapports pacifiques qui avaient été de règle entre la population et les troupes allemandes, l'autre lui répliqua qu'ils voulaient à toute force rentrer chez eux, et que s'ils étaient déçus, leur exaspération se traduirait par des violences telles qu'on n'en avait pas encore vu. Le général commandant avait eu deux fils tués, il en avait un troi-

sième à l'armée de l'Est, et il craignait que celui-là ne subît le même sort que les deux autres ; ce n'est certainement pas lui qui arrêterait le carnage.

Ces bruits circulaient en ville y jetant une alarme profonde. Le dernier jour, un dimanche, la nervosité était extrême et il n'y avait personne qui eût le cœur tranquille. La dépêche arriva vers onze heures du soir au général prussien qui, tout aussitôt, en fit part à la municipalité.

La paix est conclue.

Il se produisit une détente générale ; mais quelle différence entre les sentiments qui animaient les Prussiens et ceux qui nous animaient nous-mêmes ! De leur côté, la satisfaction était complète ; leur temps d'épreuve était fini et ils s'en tiraient à leur avantage. Du nôtre, le soulagement d'échapper aux horreurs imminentes dont nous étions menacés, se trouvait douleureusement compensé hélas ! par l'idée que notre humiliation était définitive.

Pourtant, malgré cette divergence il n'y eut point, en ville, la moindre altercation, le moindre désordre. Non seulement il était formellement défendu aux soldats prussiens de se montrer dans la rue, mais il leur était enjoint de se consigner dans leurs chambres respectives. Dès le lendemain, ils firent leurs préparatifs de départ.

Ils s'en allèrent un matin par un temps su-

perbe. Lors de leur arrivée, les habitants, non prévenus, s'étaient trouvés involontairement en assez grand nombre, sur leur passage. Cette fois, toutes les maisons étaient fermées et les rues désertes. On ne songeait même pas à se réjouir de la délivrance : la suppression de soucis immédiats faisait sentir plus douloureusement encore le poids de la défaite.

Le jour même, au commencement de l'après-midi, on entendit soudain une claire fanfare.

— Nos soldats... !

De chaque rue débouchaient les gens qui couraient au devant de la troupe : des chasseurs à pied que le hasard des manœuvres amenaient chez nous ; et eux continuaient à sonner de leurs trompettes sans se douter de l'enthousiasme qu'ils déchaînaient.

Les sonneries prussiennes étaient tristes, lugubres à faire pleurer. Dès que les chiens voyaient paraître un clairon, ils se sauvaient en hurlant, et nous autres, ne pouvions les entendre sans avoir le cœur serré. Il nous semblait que le joyeux *taratata* de nos chasseurs nous délivrait de ce cauchemar qui nous oppressait depuis tant de jours : la retraite de Buchy et l'occupation allemande.

Aussi leur fit-on fête aux petits vitriers ; c'est à qui en ramènerait chez soi pour les

choyer : la distribution des billets de logement fut complètement inutile.

Mes frères avaient couru dans les premiers et revenaient avec quatre soldats ébaubis, comme leurs camarades, de l'accueil exubérant qui leur était fait. Si les officiers durent veiller à quelque chose, ce n'est pas à ce que leurs hommes ne manquassent de rien, mais plutôt à ce que la fête qu'on leur faisait ne dépassât point les limites raisonnables.

Quand ils partirent le lendemain matin, la population leur fit une conduite, je ne dirai pas triomphale, on avait encore trop à cœur l'humiliation de la défaite, mais aussi chaleureusement sympathique qu'il se pouvait.

Depuis, nous ne parlâmes guère des Prussiens que pour nous remémorer quelque épisode de leur séjour. Tous ceux qui ont connu Alphonse Allais savent qu'il n'était personne de moins démonstratif, ni de moins phraseur, et, sur ce point, Paul-Emile lui ressemblait. Ils s'abstinrent donc de toute déclaration patriotique ; mais, de leurs propos, il ressortait clairement que l'idée d'une revanche très prochaine hantait leur esprit et qu'ils craignaient une seule chose : n'avoir pas encore, à cette époque, l'âge d'être militaires.

Hélas !

XVI

UN VIEIL HUMANISTE

Au moment de la guerre, Alphonse Allais faisait sa philosophie. Le professeur, M. Berthoud, était un vieil humaniste très érudit et aussi peu *pion* que possible. Il ne punissait jamais, laissait à ses élèves une grande liberté de discussion, leur parlait familièrement comme à des disciples et ne se fâchait point de les voir rire, même s'il devinait que leur gaîté s'exerçait quelque peu à ses dépens. Il savait bien que ce rire ne contenait ni malveillance ni sarcasme.

— Riez, jeunes gens, disait-il avec une parfaite indulgence, riez ; car si *rire est le propre de l'homme*, il est surtout le propre de votre âge.

Deux particularités de son caractère surtout, mettaient les grands garçons en joie. D'abord, M. Berthoud était extraordinairement distrait ; ensuite il ne concevait point

la plaisanterie ; ce n'est pas qu'il la honnît, non, mais il ne la soupçonnait jamais si effrontée qu'elle fût. Il s'attardait à discuter les pires bourdes comme s'il s'agissait de propos raisonnables.

Cette année-là, je sortais du couvent et je prenais des leçons avec M. Berthoud pour les lettres, avec M. Bourdin, un autre professeur du collège, pour les sciences. Connaissant le maître, je saisissais parfaitement le comique des aventures dont mon frère ne manquait pas de me faire part et nous nous en gaudissions de tout notre cœur.

— Allais, fit-il un jour au courant d'une explication, vous savez bien qui c'était que Cincinnatus... ?

— Oui, Monsieur, c'était un fermier général.

— Un fermier général... un fermier général... ; comment un garçon intelligent tel que vous peut-il ignorer qu'à Rome, l'an 458 avant Jésus-Christ, il n'y avait point de fermiers généraux ?

Et le pauvre homme de partir en considérations sans fin sur ces fonctionnaires de l'ancien régime. Puis, s'apercevant que toute la classe était en gaîté, il dit, avec cet air de grave sérénité qui était sien :

— Ah ! voici encore Allais qui se gausse de son vieux maître... Reprenons donc la leçon.

Comme tous les bons humanistes, il avait le culte de l'Antiquité et se désolait chaque fois qu'on y portait atteinte. Or, Alphonse avait pris à tâche de moderniser, dans ses versions, l'archéologie la plus vénérable.

— ... *La marche de l'armée était rendue plus difficile encore par les colis nombreux qu'elle traînait derrière elle...*

M. Berthoud eut un haut-le-corps de surprise indignée.

— Allais, qu'ai-je entendu...? pouvez-vous bien parler de *colis* en narrant les campagnes de César... ! Et de même, l'autre jour, n'avez-vous pas qualifié de *grognards d'Afrique*, les légionnaires de Metellus... ?

Il y avait cette année là en philosophie, un Parisien que les hasards de la guerre avaient amené à Honfleur. Très jovial et très avisé, il eut vite fait d'emboiter le pas à son camarade, et ce fut à qui l'emporterait dans cette joute pour ce que le professeur baptisa d'un nom qui devait faire fortune plus tard « le modernisme. » Quand c'était le tour d'Allais ou de M. de lire leur version.

— Allons, disait M. Berthoud l'air résigné, écoutons les « modernistes ».

Et souvent, il ajoutait avec un soupir de regret.

— Mes deux meilleurs élèves... ! ceux dont l'esprit est le plus fin... ! et qui écrivent la meilleure langue... !

M. Berthoud était distrait et maniaque. Comme la plupart des gens que les menus détails de la vie tracassent ou importunent, il redoutait tout ce qui venait déranger ses habitudes et le forcer à prendre une décision immédiate, si insignifiante que fût cette décision. Ses élèves l'avaient bien remarqué et ils soumettaient à de continuelles épreuves son pauvre esprit perplexe.

Il avait coutume de poser son chapeau sur une chaise placée à l'entrée de la classe. Un jour, Allais enleva la chaise pour voir comment il s'en tirerait. Arrivé à l'endroit habituel, il s'arrêta, tâtonna une minute dans le vide, et, finalement, mit son chapeau par terre, à la place exacte occupée tous les jours par la chaise. Il lui fallut un certain temps pour s'apercevoir que la classe était en effervescence et surtout pour découvrir le motif de cette effervescence joyeuse. Alors, il dit sans se fâcher, ni même s'étonner :

— Je soupçonne que le siège a été déplacé intentionnellement.

M. Berthoud avait une autre manie. Il exigeait — autant du moins que son humeur placide lui permettait d'exiger — que toutes les copies de ses élèves fussent de même format ; c'était, disait-il, plus commode à ranger dans sa serviette. Un jour, Allais qui était l'insouciance même, se trouva démuni de ces copies à l'ordonnance et fit son de-

voir sur n'importe quel papier. Le professeur, lui en fit l'observation — d'ailleurs avec la plus entière bienveillance.

— Ce n'est pas ma faute, Monsieur, répondit l'élève ; en temps de guerre, vous savez, on ne fait pas comme on veut.

— C'est exact, Allais ; en temps de guerre, on ne fait pas comme on veut. Toutefois, si vous pouviez vous procurer du papier réglementaire, vous me rendriez grand service.

Mais, loin de se procurer du papier réglementaire, Alphonse rechercha les formats les plus bizarres, les plus éloignés du modèle ; quelques-uns de ses camarades l'imitèrent, et le pauvre professeur gémissait chaque fois qu'il lui fallait remporter ces copies hétéroclites. Notre facétieux poussa un jour la malice jusqu'à faire son thème latin, sur un de ces papiers tout ronds qui occupent le fond des boîtes de baptême. Il se donna un mal affreux pour le régler en spirale, puis pour écrire dessus en le tournant sans cesse. Paresseux comme un loir, il ne craignait pas sa peine quand il s'agissait de faire des bêtises.

— Allais, fit le maître avec son calme habituel, voici du papier de forme bien étrange.

— Monsieur, c'est tout ce que j'avais sous la main.

— Ah !

M Berthoud se tut un instant, puis il

reprit, comme si sa remarque était le fruit d'une méditation laborieuse.

— Allais...

— Monsieur.

— Votre sœur me présente ses devoirs sur un papier correct, ne pourriez-vous pas lui emprunter quelques feuilles.

— Ah bien ! Monsieur, elle n'y consentirait jamais.

— Vraiment... ! Mais si vous lui demandiez seulement où elle achète son papier...

— C'est inutile, Monsieur, elle ne me le dirait pas.

— Mademoiselle Allais est-elle donc ainsi égoïste..., intéressée... ?

Nouvelle pause méditative.

— Allais.

— Monsieur.

— Votre père, pour envelopper ses fioles, se sert d'un papier blanc fort convenable, peut-être pourriez-vous tailler ce papier de la grandeur voulue et y tracer des lignes droites.

— Oh ! Monsieur, mon père garde jalousement le papier de la pharmacie qu'il n'est pas sûr de pouvoir remplacer ; on a déjà assez de mal avec la verrerie qui fait défaut.

— C'est bon, Allais, je n'insiste pas. Je vais voir, pour aujourd'hui à m'accommoder de ce disque, mais si, dans l'avenir, vous pouviez vous procurer du papier rectangulaire, j'en serais fort aise.

L'*avenir*, en ce qui concernait la forme des copies, fut promptement réglé. Le sous-principal eut vent de l'affaire ; c'était un brave homme, mais il entendait que l'ordre et la discipline fussent respectés. Il fit donc savoir à l'élève Allais que l'économat du collège tenait à sa disposition assez de papier rectangulaire pour faire tous ses devoirs, et même quelques pensums s'il s'obstinait dans sa lubie. Le pauvre M. Berthoud n'aurait jamais trouvé, à lui tout seul, une solution si simple.

Quand il me racontait ses déboires que je connaissais déjà par les récits de mon frère, j'étais prise de fou rire, et, confuse, je m'en excusais de mon mieux.

— Je vous demande pardon, Monsieur, c'est une chose à laquelle je repense tout à coup...

Lui, répondait sur le ton d'indulgente philosophie qui lui était habituel.

— Non, Mademoiselle Allais, non ; ce n'est pas une chose à laquelle vous repensez tout à coup qui vous fait rire, c'est ce que je vous raconte. Mais je ne m'en offense pas ; au contraire, j'aime voir s'égayer la jeunesse studieuse.

Souvent encore, il déplorait le mauvais emploi que, selon lui, Alphonse faisait de ses capacités exceptionnelles.

— Certes ! Mademoiselle, vous êtes une élève intéressante, mais votre frère, pourrait être un élève incomparable.

En classe, il lui disait quelquefois.

— Allais si vous étiez studieux comme votre sœur, que ne feriez-vous pas !

Un jour, après une de ces exhortations, Alphonse me fit une scène en rentrant du collège.

— Tu devrais bien travailler un peu moins toi, que le père Berthoud ne m'attrape pas à cause de tes mérites. Faut-il être bête de se tarabuster la cervelle comme tu le fais quand on n'a pas peur d'être collé !

M. Berthoud me donnait parfois les mêmes compositions françaises qu'à ses philosophes. J'étais réfractaire à la dissertation qui m'ennuyait ; quant aux pensées philosophiques à développer, je me refusais à admettre l'utilité de délayer en quatre pages ce qui se fait aisément comprendre en trois lignes. Mais s'il s'agissait de narrations historiques je m'appliquais beaucoup et il arrivait parfois que l'indulgent professeur trouvait mon devoir assez bon pour le lire à ses élèves du collège, sans leur dire, bien entendu, d'où il provenait.

Un jour, il eut l'idée de leur demander ce qu'ils en pensaient ; la majorité qui se moquaient du devoir et de son auteur, s'en tirèrent avec un éloge banal ; mais Alphonse qui était renseigné, répondit résolument :

— Ma foi, Monsieur, je ne le trouve pas si

fameux. Il a peut-être certaines qualités, mais il est plein de défauts.

Et, avec beaucoup de justesse, il indiqua et raisonna ces défauts. Les observations qu'il fit correspondaient à peu près exactement à celles du professeur qui ne put se défendre de le remarquer, ainsi que de la manière ingénieuse et piquante dont elles étaient formulées ; si bien qu'il me dit en me rendant mon devoir.

— Avant de recopier vos narrations, lisez-les donc à votre frère et tenez compte de ce qu'il vous dira. Sous son apparence légère, il est un excellent critique.

Je ne manquai point de suivre ce conseil et je m'en trouvai fort bien. Certainement, je devais beaucoup à mes maîtresses du couvent qui m'avaient enseigné à mettre mes idées en place et à écrire avec sobriété ; je devais autant à M. Berthoud qui m'avait donné le goût de la langue claire, harmonieuse, correcte ; mais je dois plus encore, peut-être, à mon frère qui, sans ménagements et sous une forme humoristique qui me frappait davantage, combattit mes défauts et m'apprit à les corriger. Sans qu'il y mît la moindre prétention, il fut pour moi le plus précieux des maîtres.

Sa paresse, pourtant, ne mollissait pas. Rentré du collège, il lisait, musardait, se livrait aux expériences les plus fantastiques

au lieu de faire ses devoirs, et naturellement, il était souvent puni.

Il me dit un jour, avec l'air de quelqu'un fort pressé :

— Tu serais bien gentille de me faire ma version anglaise, je n'ai pas le temps...

— Moi non plus, je ne l'ai pas, il faudra que je le trouve.

— Oui, mais tu le trouveras plus facilement que moi.

Je fis la version. C'était du Macaulay que je connaissais déjà, je n'eus donc ni grand' peine, ni grand mérite. La semaine suivante, il revint à la charge.

— Qu'est-ce que cela peut te faire, puisque tu lis les *Essais* pour ton agrément ? Il ne t'en coûtera que le temps matériel d'écrire vingt-cinq ou trente lignes...

Je m'exécutai une seconde fois ; mais, enhardi par le succès, il élargit ses prétentions.

— Tu devrais bien faire aussi la version de M., nous sortons ensemble tantôt.

De ce coup, je me rebiffai :

— T'imagines-tu, par hasard, que je vais faire les versions anglaises de toute la philosophie ?

— Comme tu exagères ! On ne te dit pas toute la philosophie, mais seulement M., et pour une fois unique. Voyons c'est un bon garçon et vous êtes bien camarades tous deux...

Il savait parfaitement que je finissais toujours par faire ce qu'il me demandait ; il ajouta donc comme si l'affaire était déjà conclue :

— Tu prendras garde à ce que les deux devoirs ne soient pas absolument semblables parce qu'on dirait que nous avons copié l'un sur l'autre, et l'on nous collerait.

Je cédai encore cette fois *unique* et beaucoup d'autres, sans m'attirer le moindre compliment. Quand il y avait des fautes dans les versions, j'étais attrapée parce que c'était mal fait, et quand il n'y en avait pas, j'étais attrapée parce que c'était trop pareil. D'une manière comme de l'autre j'étais bien sûre de n'y pas couper.

Un beau jour, Alphonse me rapporta du collège, un papier soigneusement plié en quatre que le professeur d'anglais lui avait donné pour moi. J'ouvris la petite feuille et je lus à mon grand ébahissement :

Cent exemptions à Mlle Allais. Travail consciencieux et soutenu.

— Ce n'est pas moi qui ai bavardé, protesta-t-il avec énergie.

— Ce n'est pas moi non plus, pourtant.

— C'est cet imbécile de M. ; je lui disais bien qu'il nous ferait piger.

— Tu n'as pas été puni, au moins ?

— Non ; j'ai été seulement traité de fainéant... A une fois près... Et puis, voici

l'année scolaire à peu près terminée, il n'y a pas de bile à se faire.

Le temps qu'Alphonse Allais passa sous la direction de M. Berthoud fut le meilleur de sa vie de collège ; il en parlait toujours avec plaisir, et il reconnaissait loyalement tout le bien qu'il avait retiré des leçons du vieux maître savant et naïf. Pendant cette année, son esprit s'affina et surtout, prit cette forme scrupuleusement littéraire qui, même dans ses fantaisies les plus effarantes, ne l'abandonna jamais.

XVII

UN SINGULIER ÉLÈVE

Alphonse Allais passa son baccalauréat-ès-sciences complet et fut retoqué à l'oral pour l'histoire et la géographie. Il était très fort en français, en latin, en grec, également très fort en chimie, assez fort en mathématiques, mais il ne savait pas un mot d'histoire, ce qui indignait mon père dont c'était l'étude préférée.

M. Berthoud passait les vacances en Bourgogne, Alphonse était trop paresseux pour étudier seul, et mes parents prévoyaient avec ennui qu'il ne pourrait pas se présenter à la session de novembre.

— Oh ! fit M. Berthoud, sa sœur peut très bien le préparer pour l'histoire et la géographie ; quant au reste, quelques répétitions à la rentrée, suffiront amplement.

Alphonse était enchanté d'avoir un professeur à qui il obéirait tout juste dans la me-

sure qui lui plairait, et qu'au besoin même il enverrait carrément promener. Pour moi, comme j'aimais beaucoup mon frère et l'histoire, la perspective d'une leçon quotidienne n'était pas pour me déplaire. L'accord fut donc vite fait. Toutefois, je me méfiais de l'autorité de mes dix-sept ans.

— Il ne voudra pas m'écouter, fis-je découragée d'avance.

— Je t'écouterai si tu ne m'embêtes pas, riposta-t-il.

— Oh! dès que je voudrai te faire travailler, tu diras que je t'embête.

— Mais non, mais non, va toujours; cela dépendra de la manière.

Après un premier examen — examen qui n'alla pas sans quelques facéties — je conclus avec sévérité :

— Tu ne sais rien, absolument rien. Tu es le garçon le plus ignare que je connaisse.

— Oui, mais tu ne connais pas tous les garçons, et il y en a sûrement parmi ceux que tu ne connais pas qui sont encore plus ignares que moi.

— Je ne comprends pas que l'on n'ait aucun goût pour l'histoire; c'est plus beau que le plus beau des romans.

— Je ne dis pas non ; c'est pourquoi il faut traiter l'histoire comme on traite les romans. Tu serais bien attrapée, toi, si l'on te faisait apprendre par cœur, les ouvrages de Dickens

dont tu fais ta pâture habituelle. Raconte-moi l'histoire, et tu verras.

Je lui racontai donc l'histoire comme on raconte aux enfants, le *Petit Poucet* et la *Belle au Bois dormant*, et, en vérité, avec cette méthode bizarre qui ménageait sa paresse, il apprit l'histoire. Je ne dis pas qu'il en savait assez pour triompher dans les concours, mais il en savait autant que la majorité des bacheliers, et il en raisonnait de façon plus intelligente.

Seulement, il ne retenait ainsi que les grandes lignes, beaucoup de détails lui échappaient. Afin de combler cette grosse lacune, j'écrivis pour lui, de petits sommaires où se trouvaient seuls des dates, et les principaux événements résumés en quelques mots. J'aurais voulu qu'il les apprît par cœur comme un perroquet ; il s'y refusa obstinément, donnant pour toute raison :

— Je ne veux rien faire comme les perroquets qui sont de sales bêtes.

J'essayai d'un autre moyen. Au couvent, on avait l'habitude de nous faire prononcer à haute voix, et plusieurs fois de suite, des phrases très courtes où se trouvaient exprimées les choses qu'il fallait absolument connaître : une formule scientifique, une donnée d'histoire ou de géographie, ou bien encore, une maxime, une sentence; c'était un excellent moyen d'aider les enfants dont la mémoire débile a besoin pour se fixer d'un

exercice mécanique. A l'heure qu'il est, je me souviens encore de choses extrêmement utiles que j'ai apprises ainsi dans mon enfance. Les vieilles méthodes avaient du bon.

— Répète trois fois, en articulant bien les mots : 511, *mort de Clovis,* lui dis-je un jour.

Il se soumit par hasard, en ayant l'air de se moquer de moi, mais il n'oublia jamais cette date, la seule du reste, qu'il ait retenue. C'était même une de ses plaisanteries habituelles.

— Je ne sais qu'une date, mais je la sais bien : 511, *mort de Clovis.*

Nos leçons n'étaient pas toujours très recueillies ; Alphonse faisait parfois à l'histoire des commentaires imprévus.

Je raconte : « Saint Rémy donna le bap-
« tême à Clovis ; et le même jour, trois mille
« de ses leudes le reçurent avec lui. En ré-
« pandant l'eau sainte sur la tête du néo-
« phyte l'évêque lui dit : « Courbe-toi, fier
« Sicambre, adore ce que tu as brûlé ; brûle
« ce que tu as adoré ».

— Et Clovis, qu'a-t-il répondu à saint Rémy? interrogea l'élève.

— Je ne sais pas, fis-je interloquée, je crois qu'il ne lui a rien répondu.

— Ah ! tu vois que tu n'es pas si forte. Eh bien, saint Rémy était un pauvre bonhomme que l'âge inclinait vers la terre ; quand il dit à Clovis : « Courbe-toi fier Sicambre... », le

roi lui répondit du tac au tac : « Cambre-toi vieux si courbe ».

Je n'avais aucune aptitude pour les calembours et les jeux de mots ; il me fallait beaucoup d'explications pour les comprendre et mon ahurissement égayait Alphonse presque autant que ses propres plaisanteries. Il était rare qu'une leçon se passât sans quelque intermède de ce genre dont j'étais la première à rire après avoir fait semblant de me fâcher.

Quant à la géographie, Alphonse la tenait pour une science fastidieuse et inutile.

— Qu'a-t-on besoin, disait-il, de se casser la tête à retenir des tas de noms, du moment où l'on est capable de se débrouiller dans les atlas ?

— Tu raisonnes comme M[me] de la Jeannotière, répliquais-je.

— Que disait-elle, M[me] de la Jeannotière ?

— Elle ne voulait pas que son fils Jeannot apprît la géographie, attendu, disait-elle, que les postillons sauraient bien, sans qu'il s'en embarrassât, trouver le chemin de ses terres.

— Voilà au moins un propos de femme sensée. Je regrette de ne pas l'avoir connue, M[me] de la Jeannotière, nous aurions été bons amis. Mais où as-tu appris cela ?

— Je l'ai lu au couvent.

En effet, parmi les livres de lecture de la classe bleue et de la classe rouge, il s'en trou-

vait un qui avait pour titre : *Choix gradué de cinquante sortes d'écritures pour servir à l'étude des manuscrits.* Cet ouvrage, que nous appelions tout simplement « le manuscrit », renfermait, outre des préceptes de conduite pour la jeunesse et des anecdotes tirées de l'histoire, quelques contes entre autres *Jeannot et Colin ou le bon ami.* Nous le trouvions pour la plupart, fort joli et il nous plaisait beaucoup. Je le lus à Alphonse qui fut du même avis. Bien entendu, nous ignorions le nom de l'auteur, et, très certainement nos maîtresses l'ignoraient aussi. Ce n'est que beaucoup plus tard, que j'appris qu'il était de Voltaire. Qu'auraient dit les pauvres religieuses si elles l'avaient su !

Donc, je me heurtai, pour l'étude de la géographie, à une mauvaise volonté irréductible de la part d'Alphonse. Je ne pouvais pas lui raconter les cinq parties du monde comme je lui racontais l'histoire, je dus me contenter de lui seriner quelques connaissances parmi les principales ; il en retint ce qui lui entra dans la cervelle sans sa collaboration, c'est-à-dire, fort peu de chose.

J'avais eu l'imprudence de lui dire que l'Afrique était très facile à apprendre — du moins l'était-elle dans ce temps-là.

— Enseigne-moi donc l'Afrique, me dit-il, j'aurai peut-être la veine que l'on m'inter-

roge là-dessus au baccalauréat ; et, pour le reste de la vie, tu sais, je m'en moque.

Il n'apprit donc que l'Afrique, ou plutôt, la petite partie de l'Afrique qui se trouve entre l'Abyssinie et le Zanguebar. Il est vrai qu'il la connaissait parfaitement, ce qui lui permettait de dire quand on lui reprochait son ignorance :

— Je ne suis pas fort en géographie, moi qui connais à fond le pays des Somalis... ! et la côte d'Ajan... ! et le cap Guardafui... ! et l'île Socotora, capitale Tamarida... !

Le fait est qu'il eut la chance d'être interrogé sur ce qu'il savait. Fut-ce seulement la chance, ou bien eut-il, ainsi qu'il le répéta maintes fois, et ce qui est fort possible, eut-il, dis-je, l'habileté de diriger l'attention de son examinateur sur ce minuscule point du globe ? toujours est-il que sa note fut, sinon brillante, du moins suffisante pour qu'il soit reçu.

Il arrivait souvent que, dans nos leçons, la conduite du professeur n'était pas plus édifiante que la conduite de l'élève.

Tous ceux qui ont connu Allais dans l'intimité savent quel goût il avait pour les *patiences*, les *réussites*. Dès qu'il avait une minute de loisir et un jeu de cartes à sa portée, il se livrait à des combinaisons plus ou moins ingénieuses, plus ou moins ardues. Or, ce goût de la lutte entre le hasard et le raison-

nement, il l'avait depuis son enfance. Il n'était pas joueur en ce sens que, pour lui, l'intérêt consistait uniquement dans la difficulté à vaincre ; mais les dames, le jacquet, tout ce qui exige de la tactique lui plaisait infiniment.

Au moment où il préparait son baccalauréat — on a vu avec quel zèle — c'était la marelle qui le tenait. Paul-Emile avait une boîte où se trouvaient toutes sortes de jeux dont cette marelle qu'il nous abandonnait sans difficulté, parce qu'il aimait mieux traîner sur les quais ou se promener en bateau que de rester assis à pousser des pions.

Au début de la leçon, Alphonse me disait généralement :

— Je ne me sens pas très en train ; si nous faisions une partie de marelle.

Tout d'abord, je me montrais réfractaire.

— Tu n'es jamais en train de travailler. Non, nous ne ferons point une partie de marelle.

Mais lui, sans me répondre, installait le carton, puis il ajoutait comme si la chose n'était même pas à discuter.

— Tu prends les noirs, hein ?

— Je te dis que je ne vais pas jouer, affirmais-je avec toute l'énergie dont je disposais, ce qui, du reste, n'était pas colossal.

— Et moi, je te dis que tu vas jouer, parce que tu es une bonne fille et que tu ne voudrais pas m'ennuyer. Tu sais bien aussi que

nous travaillerons beaucoup mieux ensuite. Allons, à toi la pose.

Je savais, au contraire, que je me laisserais entraîner et que je ne serais pas plus raisonnable que lui ; néanmoins, après avoir parlementé encore un peu, rien que pour la forme, je posais mon pion au point central qui était le plus avantageux. Alphonse était certainement plus fort que moi et il gagnait deux fois sur trois, mais je jouais tout de même assez bien pour donner de l'intérêt à la partie.

Quand nous entendions ma mère monter l'escalier, nous cachions la marelle sous un atlas grand ouvert, toujours prêt pour la circonstance. Il se trouva qu'un jour nous étions tellement absorbés qu'elle surprit le carton étalé sur notre table de travail. Le corps du délit fut confisqué, bien entendu, non sans une sévère remontrance à l'un et à l'autre.

— Est-ce en travaillant de cette façon que tu comptes arriver à ton baccalauréat... ? Et toi, c'est ainsi que tu comprends tes devoirs de professeur !

Alphonse prit son air le plus contrit, mais la porte n'était pas refermée qu'il s'esclaffait sur mes obligations et ma dignité de professeur. Les formules pompeuses n'eurent jamais aucune prise sur lui.

Mais s'il était paresseux en ce qui concernait les leçons, il ne l'était nullement en ce qui concernait son plaisir : le jour même, il

avait dessiné une autre marelle. Peu après, nouvelle surprise, nouvelle confiscation à laquelle on adjoignit cette fois les pions et la boîte de jeux au grand complet.

Semblable à l'araignée que nul déboire ne rebute, Alphonse dessina une troisième marelle. Mais les pions ? Notre jeune sœur Marguerite avait un thé de poupée dont les tasses n'étaient guère plus grandes qu'un dé à coudre, nous réquisitionnâmes le service sans l'autorisation de la propriétaire, et nous marquâmes, l'un avec les tasses, l'autre avec les soucoupes. Et, grâce à notre prudence, ce nouveau matériel dura jusqu'à l'examen.

Il nous arriva une aventure plus sérieuse et qui aurait pu avoir de très graves conséquences. Longtemps après, nous avions la chair de poule, rien que d'y songer.

Mon père montait souvent au troisième étage où il avait un beau grenier pour sécher ses plantes pharmaceutiques : l'herboristerie était en grand honneur chez nous. Quand c'était le moment de la leçon, il entrait presque toujours nous dire en passant, une parole d'encouragement ou de satisfaction.

— Là ! voici que vous travaillez tous deux... C'est bien cela... Toi, ma petite fille, sois très patiente... Et toi, Alphonse, écoute docilement ta sœur.

Nous méritions si peu ces compliments parfois, que j'avais envie de protester :

— Mais non, mon pauvre papa, nous ne travaillons pas bien du tout ; nous étions en train de jouer à la marelle. Tiens ! voici notre carton sous l'atlas.

Alors, mon frère qui se méfiait de ces coulpes dont j'avais pris l'habitude au couvent, me pinçait énergiquement le bras pour que je me taise.

Il n'y avait guère de danger que mon père nous surprît parce que nous reconnaissions son pas depuis le bas de l'escalier ; mais comme Paul-Emile imitait fort bien ce pas, il s'amusait à nous tromper et riait ensuite de notre jeu saccagé.

Un jour qu'il nous avait fait rater une partie intéressante et tout près de sa fin, Alphonse résolut de lui donner une leçon carabinée. La première fois que nous crûmes l'entendre, il grimpa sur son lit, s'empara du traversin et me dit :

— Tiens la porte tout contre ; dès qu'il sera sur le palier, tu ouvriras brusquement, et je lui flanquerai le traversin sur la tête.

Je pris ma faction avec la ponctualité d'un militaire en service commandé... Mais nous nous étions trompés, ce n'était point Paul-Emile qui montait, c'était mon père. Heureusement, il se mit à chantonner, et nous pûmes nous arrêter à temps. A temps..., pas assez toutefois pour dissimuler complètement notre manœuvre, et mon père, flairant

quelque chose, entra dans la chambre pour voir de quoi il retournait.

— Qu'est-ce que cette attitude? demanda-t-il sévèrement.

— Papa, répondit Alphonse tout penaud, mon lit était un peu défait, alors je..., je le... retapais.

— En grimpant dessus...? Et toi, ajouta-t-il en se tournant vers moi, tu te prêtes à ce désordre... ! je te croyais plus raisonnable.

Mon père n'était point grondeur, il s'en tint là. Mais la crainte rétrospective que nous éprouvâmes à l'idée qu'il aurait pu être gravement offensé nous fut un châtiment suffisant. Je lui avais voué un culte fait de tendresse et d'admiration; la crainte d'encourir son blâme m'aurait fait faire les choses les plus difficiles; s'il avait été réellement frappé, j'en aurais eu des remords toute ma vie.

Quant à Paul-Emile, il ne perdit rien à la méprise, au contraire. A sa première apparition, il reçut une formidable dégelée qu'il convint, du reste avoir amplement méritée. Et depuis, moins par crainte d'une autre pile que pour nous épargner de nouveaux ennuis, il cessa de nous alarmer.

XVIII

STAGIAIRE EN PHARMACIE

Aussitôt pourvu du diplôme de bachelier, Alphonse Allais commença son stage à la pharmacie paternelle. Il se montra excellent élève et travailla avec beaucoup d'entrain et de goût.

Mon père était un pharmacien de la vieille roche; il aimait profondément son métier qu'il exerçait avec une science consommée. Il poussait jusqu'à l'extrême la conscience professionnelle et il habitua son fils aux mêmes scrupules.

Je me souviens, entre autres détails de son apprentissage, qu'Alphonse devait prononcer, à haute voix, le nom du médicament dont il allait se servir, et cela, deux fois : la première, en prenant le flacon, la deuxième, en le remettant en place.

— Tu peux être distrait, lui disait mon père et confondre une substance avec une

autre ; mais il y a peu de chances que tu te trompes, si tu intéresses à la fois tes yeux et tes oreilles.

Je crois que ces prescriptions font partie du code des stagiaires en pharmacie, mais je suis bien sûre que très peu les observent.

Mon père exigeait encore que l'élève, sans se fier aux étiquettes du droguiste, n'introduisît dans la pharmacie, aucun produit avant de l'avoir minutieusement flairé, manié ou goûté selon les cas.

Et Alphonse se soumettait docilement à ces obligations dont il reconnaissait la justesse et l'importance. Une aventure qui arriva au début de son stage et dont il fut chaudement félicité le confirma dans ces bonnes dispositions.

Un jour, il était occupé à mettre en flacon des substances nouvellement arrivées et, suivant les instructions paternelles, il prenait du bout de ses doigts que leur peau très fine rendait tout particulièrement sensibles, la poudre à examiner, il la palpait longuement puis, d'un geste bref, passait le bout de la langue sur son index. Soudain, il s'arrête, lit attentivement l'étiquette que porte le sac du droguiste, et, avec plus d'application encore, recommence le double geste professionnel.

— Papa, dit-il enfin, voudrais-tu examiner un peu cette poudre-là ?

— Qu'est-ce que c'est ?

— L'étiquette porte : *citrate de magnésie* mais je crois bien que ce n'en est pas.

— Que crois-tu que c'est?

— Je ne sais pas au juste,..., il me semble reconnaître le goût savonneux de la soude, fit Alphonse avec l'hésitation modeste d'un débutant qui ne s'en fait pas accroire.

— Voyons.

Mon père n'eut pas besoin d'une longue analyse pour être fixé.

— C'est de l'arséniate de soude, prononça-t-il ; voilà une méprise qui pourrait causer de graves accidents. Il faut envoyer tout de suite une dépêche au droguiste pour le prévenir.

Peu après, la maison X. était avisée, et une enquête immédiate permettait de constater qu'il ne s'agissait pas d'une simple erreur dans l'expédition faite à mon père ; en effet, une certaine quantité d'arséniate de soude avait été empaquetée à la place de citrate de magnésie et était prête à être livrée aux clients. Ainsi purent être évités des malheurs tout au moins possibles. Quelque temps après, le directeur de la maison de droguerie vint, en personne, remercier mon père et féliciter le jeune stagiaire de sa perspicacité et de sa conscience dans le devoir professionnel.

J'ai tenu à citer ce fait pour bien démontrer qu'Alphonse Allais ne fut point, ainsi que d'aucuns l'imaginent et le racontent, un

pharmacien fantaisiste ; il fut, tout au contraire, un pharmacien habile et scrupuleux. Du reste, pour ne pas comprendre et observer les devoirs très graves d'une telle profession, il faut être un imbécile ou une brute, et certes ! il n'était ni l'un ni l'autre.

On le voyait donc devant le comptoir aux manipulations, peser les doses infinitésimales de substances pharmaceutiques, ou bien répartir sur le pilulier, la masse médicamenteuse dûment pétrie, ou encore amalgamer dans un mortier de marbre, les matières délicates destinées à rendre la santé ; et, quoi qu'il fît, il travaillait toujours avec une application extrême.

Mais Allais ne se tenait pas quitte pour donner à la clientèle des médicaments bien préparés, il accueillait avec la sympathie la plus affable, les parents des malades, surtout quand il s'agissait des mères inquiètes pour leurs petits. Il savait alors, même dans les cas les plus sévères, trouver la parole capable de donner espoir ou consolation. Et, comme en établissant les prix pour des gens peu fortunés, il s'entendait à ne compter que tout juste — si juste parfois ! — ce qu'il fallait pour ne point perdre !

Ce n'est pas lui qui avait apporté à l'officine paternelle, ces habitudes de cordialité et de désintéressement, mais il s'y était merveilleusement adapté, en y ajoutant son es-

prit, sa gaîté communicative, et — je ne saurais trop le redire — sa bonté pitoyable à toutes les douleurs.

Cette bonté ne se passait point uniquement en paroles ; maintes fois, il prenait la peine de porter des médicaments à domicile, pour épargner une course aux travailleurs.

Mais c'est surtout avec les enfants qu'il se montrait d'une sollicitude charmante. Quand l'ordonnance était un peu longue à préparer, il les installait de façon à ce qu'ils ne fussent point bousculés, et, autant que sa besogne absorbante le lui permettait, il leur adressait, de temps à autre, quelques paroles bienveillantes ou joviales. Il était rare aussi qu'il les laissât partir sans quelque friandise : pastilles de menthe, boules de gomme, figues, dattes, etc.

Ma mère lui disait quelquefois :

— Il y a des gens qui mangent leur fonds, mais toi, tu le donnes à manger à la marmaille du voisinage.

Il se trouvait parfois que le chargement du jeune commissionnaire était difficile et hasardeux. Alors Alphonse protestait contre l'insouciance des parents.

— Ces pauvres gosses peuvent tomber sur leurs bouteilles et se blesser grièvement, disait-il ; le moins qui puisse leur arriver, s'ils font de la casse, est de recevoir des calottes.

Et il accompagnait jusque chez eux les marmots parfois dépenaillés, portant lui-

même les fioles dont le transfert exigeait des forces ou une attention au-dessus de leur âge. Aussi était-il également adoré des enfants et des mères. Quand il passait par la Haute Rue peuplée surtout de marins dont la majorité, pour ne pas dire l'unanimité étaient nos clients, de tous les seuils partait un affectueux : « Boujour, Monsieur Allais ! »

Toutefois, sa bonté n'était ni austère ni larmoyante ; il n'avait abdiqué en rien son humeur facétieuse ; et puis, tous ceux qui fréquentent les pharmacies ne sont point nécessairement plongés dans une affliction profonde. Allais donc, s'égayait fort des explications de certains clients dont la rude sincérité ne cherchant point midi à quatorze heures, produisait des effets d'un comique achevé. Cette année qu'il passa à la pharmacie paternelle fut pour lui, une excellente école d'humour. Elle ne lui donna pas un esprit dont il était déjà amplement pourvu, mais peut-être détermina-t-elle l'originalité qui devait plus tard, le rendre célèbre.

Je citerai quelques traits choisis parmi ceux qui l'avaient plus particulièrement amusé et qu'il se plaisait à redire.

Un vieux marin apporte une ordonnance pour sa femme atteinte d'hydropisie. Allais qui, après un rapide examen de la formule, détermine aisément la situation, s'informe avec un intérêt cordial.

— Elle ne va donc pas, la mère B. ?

— Comment que vous voulez qu'alle aille, mon paur' Monsieur Allais ? l'cœur li flotte dans l'estomac comme une bouée...

Un lamaneur arrive à la pharmacie avec sa femme dont la mâchoire est décrochée.

— ...C't guenon-là était à m'appléter (1) ; tout à coup, là vlà qui reste la goule ouverte sans pouvoir la refermer... C'est pas que je la plains, ben sûr, mais c'est déplaisant à voir, alors je vous l'amène.

— Oh ! proteste Alphonse, ce n'est pas mon affaire de raccrocher les mâchoires, il faut conduire votre femme chez un médecin.

— J' vas t'y perdre ma marée à couri les rues pour une bougresse pareille ! fait le marin exaspéré.

Par chance, un médecin ami se trouvait à la pharmacie, il consentit à faire l'opération séance tenante.

— C'est cinq francs, dit-il, quand le lamaneur lui demanda combien il lui devait.

— Cent sous... ! cent sous pour f... un coup de point sur la goule à ma femme... ! J'y aurais ben donné pour rien mè, si j'avais su comment m'y prendre.

— C'est possible, mais moi, je ne travaille pas pour le plaisir.

— Ah ben ! mon paur' monsieur, r'cassez li

(1) M'agonir.

la goule si vous voulez, mais j'vas pas donner cent sous pour une affaire pareille.

Un pilote retraité résume ainsi, en ponctuant bien chaque période, son opinion sur nos voisins d'Outre-Manche.

— L's' Anglais, j' dis point que c'est du mauvais monde, mais c'est du monde qu'y ne faut point s'y fier... Quand je pilotais leux *batias,* j'avais ma cabine... ; alle avait une serrure... ; mais c'était une serrure anglaise, crayez-vous que j'y avais confiance... ? j'y avais mis un cadenas, mè... un cadenas français.

Le désintéressement des marins, ou plutôt leur insouciance absolue de l'argent prenait parfois des formes très comiques dont Allais s'égayait fort.

Une veuve de marin avait perdu, dans une faillite de banque, la somme de mille francs qu'elle avait économisée à grand'peine, et elle craignait un peu la colère de ses fils, deux grands gars d'une vingtaine d'années qui faisaient leur service à l'Etat. La première fois qu'ils vinrent en permission, elle dit à Alphonse.

— Vous devriez vous trouver à la maison quand je vas leur annoncer cette affaire-là. Ils ont mauvaise tête, mais ils vous aiment bien depuis que vous avez été ensemble au catéchisme, et vous saurez bien leur donner de bonnes raisons.

Alphonse, que ce genre de scènes amusait follement, ne se fit pas prier ; mais son intervention fut complètement inutile : les « cols bleus » ne perdirent pas leur temps à récriminer et à gémir sur les mille francs disparus. La confidence, péniblement achevée, amena pour toute riposte :

— T' aurais ben mieux fait de nous les donner tes mille francs, j'aurions fait une bonne noce avec.

Alphonse Allais se mettait fort bien au niveau de ce genre d'esprit. Il n'était jamais en reste avec les clients dont sa bonhomie et sa cordialité lui faisaient autant d'amis.

Une poissonnière lui explique son état.

— Je ne sais pas ce que j'ai, Monsieur Allais, çà me monte..., et pis ça me redescend..., et pis ça me remonte... et tout le temps pareil.

Ce disant, la malade, à grand renfort de gestes, indique un trajet qui va de l'estomac au gosier, puis du gosier à l'estomac.

— Hé ! ma pauvre mère M., fait Allais avec une feinte inquiétude, n'auriez-vous pas avalé un ascenseur ?

Une dame de la bourgeoisie se plaint de sa santé. C'est une de ces personnes à qui toute fatigue, toute inquiétude, toute contrariété sont interdites, et qui ne retrouvent leurs forces que pour les distractions, le plaisir et les devoirs mondains.

— Ah ! monsieur Allais ! gémit-elle, passer les trois quarts de sa vie sur une chaise-longue...., ne pouvoir rien faire..., compter pour zéro dans sa propre maison..., c'est affreux.

— Oui, Madame, mais ce n'est pas fatigant.

A propos du règlement de comptes pour le bureau de bienfaisance, une autre dame s'étonne que l'on soigne les pauvres de la même manière que les riches.

— Pardon, fait le jeune stagiaire, s'ils ont la même maladie, il est tout naturel qu'on les soumette à la même médication.

— Quand ils auraient la même maladie, ils ne sauraient avoir la même santé... Car je me refuse à admettre que les indigents aient la même chair, le même organisme que les aristocrates.

— Non ! et cette fois le ton d'Allais est empreint d'une raillerie sévère, non ! eh bien donnez donc de l'ipéca à un archiduc et à un chiffonnier, et puis vous verrez bien s'ils ne vomiront pas tous les deux.

Je n'ai pas besoin de dire que ces propos étaient tenus à l'insu de mon père qui ne les aurait pas tolérés ; ce n'était pas qu'il fût morose, il n'y avait pas d'homme plus gai, mais il n'admettait pas la moindre plaisanterie concernant le devoir professionnel.

XIX

AU LABORATOIRE

Le jour où Alphonse Allais fit son entrée au laboratoire paternel fut pour lui un jour de bonheur.

Il avait toujours eu le goût de la science expérimentale. Dès son enfance, il réfléchissait à « des choses qu'on pourrait faire ».

Un jour que nous étions arrêtés près d'un moulin actionné par une chute d'eau, il me dit, après une contemplation prolongée.

— La mer serait bien plus forte.

Il n'avait pas dix ans à cette époque et, depuis, l'utilisation de la force des marées, ne cessa de le préoccuper.

La direction des ballons l'intéressa aussi de très bonne heure, et, bien avant 70, il raisonnait de l'emploi que l'on pouvait faire des aérostats en temps de guerre.

Un martinet était tombé dans l'une de nos

cheminées où il se débattait désespérément sans pouvoir faire usage de ses ailes. Alphonse le porta dehors et, tout de suite, il reprit son vol. Ce jour-là, pour la première fois, il me parla d'une façon précise de « machines à voler » auxquelles, il songeait vaguement depuis quelque temps.

Après avoir vu le martinet lutter inutilement dans la cheminée puis s'enlever dans l'air, il me dit :

— Les oiseaux n'attendent pas que le vent les pousse et les dirige, ils manœuvrent avec leurs ailes : les aéronautes devraient les imiter. Je suis sûr que l'on pourrait fabriquer des appareils qui gouvernent dans l'air comme les navires gouvernent sur l'eau... ; il faudrait que ces appareils ne fussent pas trop légers sous peine de ne pouvoir résister au vent.

Et comme je lui soutenais que des appareils plus lourds que l'air, tomberaient comme une masse, il me rétorqua :

— Non, s'ils peuvent manœuvrer. Les oiseaux tombent seulement quand ils ne peuvent plus faire mouvoir leurs ailes parce qu'ils ont été blessés, comme à la chasse, par exemple. Bien sûr que pour trouver le poids exact à donner aux appareils, il faudrait beaucoup de calcul, mais il en faut aussi beaucoup pour qu'un navire puisse se maintenir sur l'eau sans couler ni chavirer.

J'ai peur de trahir les idées, sans doute im-

précises mais fort justes, qu'il émit ce jour-là sur l'aviation. Je n'eus jamais l'esprit scientifique, sauf pour la botanique que j'aimais autant que l'histoire. Je m'intéressais bien à certaines découvertes, mais seulement dans leurs grandes lignes et je ne cherchais pas à saisir les détails qui m'ennuyaient. Et puis, pour tout dire, je ne prêtais pas trop attention à ce que me disait Alphonse dans ce temps-là, non que je n'éprouvasse une admiration sincère pour ses idées, très supérieures aux miennes, mais il me semblait, et je ne me faisais pas faute de le lui répéter, que si choses-là étaient possibles, il ne manquait pas de savants pour les trouver et les appliquer, et qu'on n'attendait sûrement pas après un collégien comme lui. Je fus pourtant bien forcée de reconnaître en 70 que ses idées de gamin sur l'utilisation des ballons en temps de guerre étaient mises en praque ; et, beaucoup plus tard, que l'aéroplane venait accomplir la merveilleuse destinée de ce que, tout enfant, il appelait une « machine à voler ».

C'est dans le laboratoire paternel qu'il fit ses premiers essais de photographie en couleurs. Il m'en parlait souvent, mais surtout il en parlait devant moi à Paul-Emile, dont les aptitudes scientiques étaient très réelles, et qui devint un excellent chimiste.

Mon rôle actif se bornait à leur procurer des

gazes de différentes couleurs, ce qui, du reste, n'était pas une sinécure, car je n'arrivais pas du premier coup à les satisfaire : l'orangé était trop pâle, le violet trop foncé, le bleu trop vif ou quelque chose d'analogue. Je crois, sans pouvoir l'affirmer qu'il fallait, pour leurs expériences, toutes les couleurs du prisme. Ils posaient leurs gazes les unes sur les autres de façon à reconstituer la lumière blanche, et ils les orientaient de différentes manières pour en obtenir les effets voulus.

Plus tard, quand Allais rencontra Charles Cros, ce génie incomplet mais prodigieux qui, bien avant Edisson, imagina et décrivit le phonographe, ils travaillèrent ensemble à la photographie en couleurs et à la fabrication des pierres précieuses ; ils obtinrent des résultats précis. Je n'ai pas vu leurs diamants mais j'ai eu longtemps en ma possession, deux photographies : un bouquet de fleurs et un coin de châle-cachemire. C'était encore très imparfait, mais on ne pouvait nier la réussite.

Je ne saurais évaluer la part qui revient à chacun d'eux dans le travail, mais je sais bien qu'ils employaient le système des gazes superposées tel que mon frère l'avait conçu à seize ans.

Malheureusement, ils s'en tinrent là. Allais était d'une nature indolente qui l'empêchait de passer de la théorie à l'action ; Cros pous-

sait les choses un peu plus loin, mais jamais il n'entra dans le domaine du pratique. A tous deux, il suffisait de voir que l'expérience avait réussi ou devait réussir pour se déclarer satisfaits. Ils ensemençaient le champ, regardaient lever les épis, mais ne prenaient point la peine de moissonner. Ils se montrèrent des savants, des artistes, mais non des industriels.

Il y a longtemps, dès qu'on parla de l'altération du lait par la présence de certains microbes, il publia un article fantaisiste sur la manière de se débarrasser de ces hôtes malfaisants : « Soumettez-les à une température aussi élevée que possible, disait-il en substance, puis subitement à une température aussi basse que possible, et s'ils réchappent du refroidissement colossal qui en résultera, vous viendrez m'en dire des nouvelles. » Or, bien des années plus tard, cette théorie dont on s'amusa fort à l'époque fut mise en pratique pour la pasteurisation du lait.

Un peu avant sa mort, il travaillait à la synthèse du caoutchouc et avait obtenu des résultats quasi-définitifs.

Ses expériences de stagiaire étaient nombreuses et variées ; il avait toujours quelque marotte en tête. Un moment, il essaya des teintures nouvelles sur les torchons de la

pharmacie ou tel autre tissu qui se trouvait à sa portée, et ce, au grand mécontentement de ma mère et des laveuses qui se plaignaient, chacune dans son ressort, du dégât qui en résultait. Une fois, il teignit en rouge une grosse éponge que, dans le demi-jour, notre vieille bonne prit pour un cœur sanglant, ce qui lui causa une émotion épouvantable.

Un autre genre d'expériences qui me désolait, était celles qu'il faisait sur les plantes vivantes auxquelles il imposait mille tortures afin d'éprouver leur degré de résistance ou d'accommodation. Il y en avait toujours quelques-unes fichées la tête en bas pour voir, disait-il, comment elles s'adapteraient à leur nouveau milieu : les racines à l'air, et les tiges à la pleine terre.

J'aimais les fleurs comme des amies et je me révoltais parfois contre le sort qu'il leur faisait subir.

— Je n'en rapporterai plus à la maison, lui déclarais-je, et tu n'oseras pas faire tes bêtises au jardin parce que papa t'attraperait.

Mais il savait si bien invoquer les « intérêts de la science » que je me laissais toujours vaincre.

Mon pire chagrin, dans cet ordre d'idées, fut causé par une sensitive. Un professeur de la Faculté de Caen étant venu à Honfleur faire une série de conférences sur la phy-

siologie végétale, m'avait offert une sensitive qui avait servi à ses démonstrations, parce que, disait-il, j'avais été son auditrice la plus assidue et la plus attentive.

Je soignai de mon mieux la plante délicate qui devint fort belle. Mais elle était d'une incroyable susceptibilité : une porte qui claquait, le cri des poissonnières dans la rue, un camion qui faisait quelque peu trembler les vitres, suffisaient à la mettre en émoi.

Alphonse exploitait, pour son agrément cette sensibilité extrême. Il venait tout près d'elle et poussait des *hou hou* formidables, ou bien lançait de stridents coups de sifflet, ou encore carillonnait à l'aide d'une petite cloche de bronze qui était très sonore. D'autres fois, il lui criait mille injures : bégueule, chipie, pimbêche grimacière et pis. Quand il était présent, la pauvre plante n'arrêtait pas de replier ses feuilles et de ramasser ses branches autour de la tige principale.

J'avais beau la cacher, son bourreau la retrouvait toujours. Je finis par la porter au jardin, où elle eut enfin la paix.

Les expériences d'Allais portèrent un moment sur la dessiccation comparée des tissus vivants : végétaux et animaux. Il exposait les sujets au grand soleil, au courant d'air et à la chaleur artificielle.

Tant que ses études s'exercèrent sur des fruits ou des fleurs, il n'y eut trop rien à dire ;

mais quand il s'attaqua aux coquillages ou aux petits crustacés, tels que les crabes, les étrilles ou encore les étoiles de mer, ce fut plus sérieux à cause de l'infection.

Un jour, il se procura trois harengs frais ; il posa le premier sur un petit toit qui nous était accessible et qui se trouvait en plein midi, suspendit le second dans le grenier à l'air vif de la mer, et installa le troisième au laboratoire aussi près que possible du fourneau. Ces trois poissons eurent une destinée différente : celui du toit disparut en rien de temps, happé par un chat du voisinage, et celui du grenier se dessécha lentement sans incommoder personne. Il n'en fut pas de même de celui du laboratoire qui révéla sa présence par une odeur épouvantable. Nul ne le découvrit dans l'endroit où il se cachait, et l'on accusa successivement tous les locataires de l'Allée 35 de déposer des ordures dans les coins ou de jeter des eaux puantes dans le ruisseau. Quand le hareng fut macéré à point, il se laissa choir dans un panier de laurier-cerise prêt pour la distillation, et mon père de s'écrier très mécontent :

— Voilà encore Stop du café de Paris qui est venu ici apporter de la charogne : les laboratoires ne sont pourtant pas faits pour les chiens.

Mais l'esprit chercheur d'Alphonse Allais s'exerçait plus volontiers, à cette époque, sur

les matières fulminantes. Il en fut, du reste préoccupé toute sa vie ainsi que le prouvent les nombreuses nouvelles qu'il publia sur ce sujet. Dans « Une idée lumineuse », notamment, un inventeur propose de remplacer l'inhumation et la crémation par l'*inaération* en faisant avec les cadavres une substance explosible analogue au fulmi-coton qui se résoudrait en feux d'artifice, voire, pour les soldats, en projectiles de guerre (1).

Depuis longtemps déjà, il s'occupait de la question ; il avait fait de nombreuses recherches dans la bibliothèque paternelle, mais jusque-là, il avait dû s'en tenir à la théorie. Le jour où il se trouva en possession du matériel et des produits nécessaires, il se mit à la besogne et devint très rapidement un habile praticien : les feux en gerbe, en cascade, en pluie et même les feux d'eau n'eurent bientôt plus de secrets pour lui. L'Allée 35 fut témoin de déflagrations, d'incandescences, de crépitements perpétuels. La pharmacie ne dut pas réaliser cette année-là de grands bénéfices sur les matières éclairantes et détonnantes, car il en fit une consommation extraordinaire.

J'avais une peur bleue de tout ce qui touche, de près ou de loin, à la pyrotechnie, Alphonse le savait, et chaque fois que je paraissais à la porte du laboratoire, il avait

(1) *Pas de bile* (Flammarion, éd.)

quelque pétard ou quelque bombe à tirer en mon honneur. Et quand je l'appelais « imbécile » (mes injures n'allaient guère au delà) il ripostait avec un grand flegme :

— On t'accueille comme les souverains, avec de l'artillerie, et tu n'es pas contente.

Il ne faut pas croire pourtant que les expériences de dessiccation et les feux d'artifice l'empêchassent de travailler, non certes ! la tâche qui lui incombait était scrupuleusement accomplie.

Il tenait de mon père, l'amour de l'ouvrage bien fait. Tous deux se réjouissaient de voir une eau distillée, un alcoolat, une teinture, un extrait bien réussis ; alors il n'y avait plus un père et un fils, un maître et un disciple, il y avait deux bons artisans exerçant leur métier par goût autant que par nécessité et par devoir.

Aussi quand le jury médical passait pour son inspection ne savait-il quels éloges adresser au praticien savant et consciencieux qu'était mon père. Et Alphonse m'a souvent répété, après plusieurs années passées à Paris : « Je ne connais pas un pharmacien qui vaille papa ».

Il fut donc à bonne école et profita largement des leçons et des exemples qui lui étaient donnés. Je n'ai jamais entendu mon père lui adresser le moindre reproche pour son travail ; et, dans les pharmacies où il

passa plus tard, il fut toujours considéré comme un excellent préparateur. A l'Ecole, il se montra toujours assidu aux travaux pratiques où il était fort bien noté. Et nul doute que si le démon de la littérature ne l'eût tenté, il eût été un pharmacien très érudit.

XX

LES HÔTES DE L'ALLÉE

Si Alphonse Allais trouva, au laboratoire paternel, un champ d'études à souhait, il y trouva aussi des sujets inépuisables d'observation amusée dont, plus tard, il sut tirer parti.

Il était, il fut toujours populaire dans cette Allée 35, pourtant mal famée et qui nous était sévèrement interdite. Nul ne sait d'où lui est venu son nom bizarre. Elle reliait la place de la Grande Fontaine à la grève, desservant notre maison et plusieurs cafés. De ce côté, encore, elle se respectait, et, n'eussent été les passages et les stationnements de voisins suspects, on aurait pu la déclarer irréprochable.

Il n'en était pas de même pour ce qu'on appelait, avec un mépris plein de dégoût « le bas de l'allée ». Devant notre laboratoire, elle formait une sorte de cour assez large,

puis brusquement s'étranglait, encombrée de balcons de bois, d'escaliers extérieurs, d'encorbellements hasardeux, de ponts suspendus et couverts. Ces constructions, plusieurs fois séculaires et jamais modifiées, étaient à la fois sordides et pittoresques. Les nombreux artistes qui fréquentaient la région ne manquaient pas d'en faire d'intéressantes études, et Karl Daubigny dit un jour à des camarades qu'il y avait amenés : « Avec deux ou trois dromadaires bien posés, tout le monde croirait à un coin de Kasbah ».

La population était en rapport avec l'endroit. Elle se composait, en général, de gens n'ayant aucune profession déterminée et vivant, hommes et femmes, du mouvement du port. Ils payaient rarement leur terme et les propriétaires semblaient en avoir pris leur parti, ainsi que des déprédations qu'ils exerçaient pour leur commodité. Les expulser... ? à quoi bon? ils auraient été remplacés par d'autres qui n'auraient pas mieux valu.

La marmaille y était innombrable, comme dans tous les milieux de misère, et complètement abandonnée à elle-même. Inutile de dire qu'elle constituait une engeance redoutable que tout le quartier abominait.

Il nous était formellement interdit de mettre les pieds dans l'Allée 35, et de causer avec les « gamins des rues » qui la peuplaient. Mais nous étions fort peu obéissants, et si nous ne passions jamais par l'allée dont

la malpropreté nous répugnait, nous ne dédaignions point de lier conversation avec les marmots quand ils venaient sous les fenêtres de la salle à manger au moment où nous nous y trouvions sans surveillance. Tout jeunes que nous étions, nous savions fort bien démêler ce qu'il y avait d'original et d'amusant dans leur nature rebelle à toute éducation.

Nous étions avec eux d'une libéralité qui les charmait sans rien nous coûter. Nous leur faisions de larges distributions des fruits dont, grâce à notre jardin, la maison était amplement pourvue ; et, l'hiver, nous sortions de l'armoire aux « raffuts » les vêtements hors d'usage qui les protégeaient quelque peu contre la bise. Je me souviens qu'une fois, nous habillâmes l'un d'eux, pauvre mioche qui tournait la roue aux corderies, d'un uniforme complet de collégien trop juste pour Paul-Emile. Je n'ai jamais vu un être humain plus heureux. C'était la première fois qu'il avait la tête coiffée et il en était si fier qu'il ôtait son képi devant toutes les personnes qu'il rencontrait.

Alphonse eut à leur égard un geste plus méritoire. L'un de nos amis lui avait donné un sac de billes fort belles, non pas de ces billes en marbre terne que l'on vend dix pour deux sous, mais de jolies billes d'onyx et d'agate. Il les avait fait voir aux gamins, qui, naturellement, en avaient eu envie, et

lui, après une courte hésitation, les leur avait données. C'est une des actions les meilleures et les plus charmantes de son enfance.

Inutile de dire que, dès qu'Alphonse s'établit au laboratoire, fenêtres et portes toujours grandes ouvertes, cette marmaille eut souvent affaire dans nos parages : ils sentaient bien que le jeune stagiaire n'était pas un ennemi pour eux. En effet, il s'amusait énormément de leur effronterie, de leur liberté de langage et de leur dédain pour toute espèce d'autorité. Il avait gardé le souvenir de quelques-unes de leurs réparties et il les racontait volontiers.

Au temps où M. Thiers était président de la République et qu'il passait l'été à Trouville, les membres du gouvernement étaient venus à Honfleur pour examiner sur place, le projet de travaux importants exigés par l'état du port. Comme plusieurs gamins pressaient de façon indiscrète un groupe parlementaire dont faisait partie le duc de Broglie, alors ministre de l'Intérieur, Alphonse, avec cette brusquerie indignée qu'il savait si bien feindre, dit à l'un d'eux :

— Tu ne vois donc pas que tu gênes M. le Duc.

— M. le Duc... ? fit l'autre au comble de la surprise, où donc qu'il est ?

— Mais là..., tout près de toi..., tu lui marches sur les pieds.

Le gamin regarde, de bas en haut l'important personnage, et, nullement impressionné, il hêle un de ses camarades.

— Hébrat... ! Hébrat... ! viens donc voir un duc...

Le ministre de l'Intérieur ne put s'empêcher de rire du sans-gêne de ce petit va-nu-pieds.

Il y avait, en face de chez nous, un hôtel modeste, mais fort bien tenu, dont le patron avait été cuisinier chez un des rois de la banque. Ce richissime financier séjournait l'été à Deauville et venait parfois voir son ancien chef qui savait lui préparer quelques plats en rapport avec son organisme délabré.

Un jour, Alphonse dit à l'un des gamins de sa clientèle en désignant le Crésus affalé dans une voiture basse.

— Tu vois ce monsieur-là..., eh bien, c'est l'homme le plus riche de France, et l'un des plus riches du monde.

— Combien qu'il a d'argent ?

— On ne sait pas au juste, c'est impossible à compter ; mais çà lui fait des billets de mille à dépenser par jour.

Des billets de mille..., l'enfant ne voyait pas cela clairement ; ses facultés d'évaluation ne s'élevaient pas si haut.

— Des grosses pièces de cent sous, fit-il

après une minute de réflexion, est-ce qu'il en a plusieurs à dépenser par jour?

— Plusieurs... ! mais il en a des tas..., plein des sacs..., des sacs grands comme les *pouches* à pommes de terre.

L'enfant eut un : Ah ! d'étonnement, puis regardant avec dédain, la pomme verte qui semblait le plus solide de son prochain repas, il ajouta :

— Y doit rien s'en payer des chouettes frichtis.

— C'est ce qui te trompe ; il a l'estomac tellement malade qu'il ne prend pour ainsi dire autre chose que du lait et de l'eau de Vichy, tout au plus quelques bouillies comme les poulots.

— Ah !

Cette fois l'étonnement du petit contenait non plus de l'admiration, mais une vague pitié. Et, faisant les quelques pas qui le séparaient de la voiture, il dit au financier :

— Ah ben ! mon paur' Monsieur, faut mieux avoir pas tant de galette et pis pouvoir *mâquer* (1) des pommes.

Alphonse Allais avait d'autres éléments de plaisir et l'un des principaux était la présence hebdomadaire de notre vieille laveuse. La buanderie faisait, pour ainsi dire, corps avec le laboratoire, de sorte que les jours de

(1) Manger.

savonnage ou de lessive, ils voisinaient tous deux, au grand amusement du jovial garçon.

La bonne femme était une excellente ouvrière, honnête, laborieuse, et prenant l'intérêt des gens qui l'employaient, mais elle n'était jamais à l'état calme ; sa vie se passait en périodes alternantes de frayeur et d'indignation. L'indignation, plus fréquente que la peur, l'avait fait surnommer, la mère « Vent debout ». Je crois que ses sentiments étaient très surfaits dans leur expression, mais elle avait une manière extrêmement comique de les formuler. Ainsi, pour marquer son effroi, elle s'écriait : « J'ai la mort! »

Dès que le chien du café de Paris montrait le bout de son nez : « J'ai la mort de ce grand *quin*-là ! » s'écriait-elle. Si elle voyait Alphonse faire ses préparatifs de pyrotechnie : « Revoilà les feux d'artifice... ; mè qu'à la mort des pétards... ! »

Quand elle voulait exprimer sa désapprobation d'une manière précise et énergique, elle s'exclamait : « Oh ! que la vie est laide! » Un pochard qui titubait dans la rue, les gamins en train de commettre leurs méfaits habituels, les gens qui faisaient des embarras, bref tout ce qui n'allait pas à son idée : « Oh ! que la vie est laide ! »

Ses discours ne s'arrêtaient pas toujours là, elle possédait un choix d'épithètes fort varié qui avait le don de mettre Alphonse en

joie ; aussi ne perdait-il aucune occasion de déclencher son éloquence.

Mais le jeune stagiaire n'avait pas que des amis dans l'Allée 35, il avait aussi une « bête noire » à qui il prodiguait sans compter les témoignages de son aversion. L'un de ces témoignages faillit même se dénouer en justice, et c'était un de nos plus joyeux souvenirs.

Presque en face du laboratoire, s'ouvrait la porte de service de l'un des cafés. Nos voisins avaient trois enfants : un garçon de treize à quatoze ans et deux fillettes plus jeunes. Ernest, le gamin, était un être insupportable et antipathique au plus haut chef : laid, obtus, sournois... Insolent et bassement taquin avec les gosses, il se montrait obséquieux avec Alphonse dont il recherchait en vain les bonnes grâces. Tout le monde le haïssait, et c'était à qui trouverait la formule la plus désobligeante pour l'envoyer promener. Les jours de savonnage, la mère Vent debout n'arrêtait pas de le poursuivre avec le balai, en s'écriant que la « vie est laide ».

Il arrivait parfois, quand cela n'offrait aucun inconvénient, qu'Alphonse laissait ouverte la porte du laboratoire pendant une courte absence et notamment, à l'heure du déjeuner. Alors les gamins se seraient fait scrupule non seulement de toucher à rien, mais

encore de pénétrer dans cet endroit pour lequel ils éprouvaient un vague respect. Ernest lui, ne se gênait pas pour entrer, fureter partout, déranger les choses et même chaparder quelques pièces de menu matériel. Quand Alphonse revenait, ses petits clients lui faisaient des rapports détaillés sur l'indiscrétion de l'odieux Ernest.

— Monsieur Allais, *il* a pilé dans votre grand mortier..., *il* a cassé un pot..., *il* a chipé une bouteille...

Alphonse forçait beaucoup la note de son mécontentement, et, à la grande joie des autres marmots, le bout de son pied renouvelait souvent connaissance avec le fond de culotte du jeune malfaiteur.

Finalement, autant dans l'intérêt de la morale que pour son propre agrément, il résolut de donner à Ernest une leçon magistrale.

Il y avait au laboratoire, un énorme mortier de fonte monté sur un pied de bois massif et muni d'un pilon fort lourd, qui servait à préparer des poudres destinées surtout à la pharmacie vétérinaire. Un jour, Alphonse y laissa un mélange concassé renfermant une forte proportion de substances vomitives. Ernest ne manqua pas d'y venir piler. Au bout de fort peu de temps, il eut un mal de cœur abominable et rentra chez lui en proie à la nausée.

Dans l'attente des événements, le jeune préparateur disposait l'alambic pour une dis-

tillation quand la patronne du café voisin arriva, la fureur dans les yeux et dans la voix, lui faire une scène terrible, l'accusant d'avoir voulu empoisonner son fils unique, son Ernest. Le père vint bientôt renforcer la clameur, puis la cuisinière, puis les garçons. Quand la maisonnée fut au complet, Alphonse, qui écoutait avec une remarquable sérénité les malédictions dont on l'accablait, prit un grand sac de papier gris au fond duquel se trouvait une certaine quantité d'euphorbe, et, comme s'il accomplissait une besogne professionnelle, se mit à le taper des deux mains, envoyant au nez des voisins toute la poudre qu'il contenait. Un concert d'éternuements formidables coupa court aux anathèmes, puis ce furent des accès de toux convulsive, et, tant que dura l'après-midi, on entendit les voisines éternuer, tousser, maugréer, gémir.

Mon père mis au courant, rit aussi fort que nous ; et quand le chef de famille vint le menacer du commissaire, du juge de paix, des tribunaux, de la prison, il fut reçu de la belle manière.

— Comment ! fit mon père sur le ton le plus apothicaire qu'il put prendre, comment ! je n'ai pas le droit de piler des substances vomitives... ! ni de vider mes sacs de poudre sternutatoire... ! je n'ai pas le droit en un mot, d'exercer ma profession... ! chez moi... ! dans mon officine... ! Estimez-vous heureux

que je ne vous poursuive pas pour entraves dans l'exercice d'un métier reconnu et protégé par la loi.

La leçon profita si bien que, non seulement Ernest ne rôda plus dans les parages du laboratoire, mais encore qu'on ne le vit même plus passer dans l'allée ; il dut entrer et sortir par le quai. Et chacun déclara que c'était un bon débarras.

XXI

LA PAUVRE MÈRE ANGÉLIQUE

La pauvre mère Angélique demeura l'un de nos remords, bien que nous ayons tout fait pour réparer les terribles ennuis que nous lui avions causés. Si je raconte ici cette histoire, assez banale en somme, c'est qu'elle marqua une évolution, un progrès dans les idées d'Allais sur la bonté pitoyable que l'on doit aux malheureux.

Il ne travaillait pas la pyrotechnie rien que pour la science, il trouvait un plaisir incroyable à jeter l'épouvante dans les alentours. Le laboratoire était fort en retrait sur le commencement de l'allée, et ceux qui venaient de la place le découvraient brusquement en tournant l'angle de notre cuisine : bonne aubaine pour les surprises. Un des gamins faisait le guet et prévenait l'artificier amateur au moment opportun ; il fallait que l'explosion surprît les passants avant

qu'ils en aient pu soupçonner les préparatifs.

— Monsieur Allais, vlà le brasseur..., vlà les Pétavin..., vlà la mère Angélique...

Les Pétavin, Sophie et Désirée, étaient deux grandes filles de quinze et seize ans, que leurs jeunes voisins de l'allée abominaient parce qu'elles leur distribuaient des taloches plus que leur compte. Elles ne valaient du reste pas mieux qu'eux, étant, au dire de la mère Vent debout, *effrontées* et *vagabondières*.

Elles accueillaient les déflagrations par des cris d'orfraie, suivis d'injures et d'épithètes fort malsonnantes.

— Oh ! mademoiselle Pétavin, disait Alphonse avec une feinte componction, que vous êtes mal élevée ! moi qui comptais demander votre main ! me voilà bien perplexe, à présent.

Et la mère Vent debout de s'écrier, comme si la chose était imminente.

— Epouser une Pétavin... ! oh que la vie est laide !

Quant à la mère Angélique, elle habitait juste au-dessus du laboratoire, un petit logement qui nous appartenait. Elle gagnait sa vie à faire des corvées de nettoyage dans le quartier. Sa sœur Séraphine, qui vivait avec elle, s'occupait de racommodages ; mais elle ne sortait jamais ; on disait qu'elle avait une « maladie noire » et qu'elle ne voulait pas voir le monde.

La frayeur de la mère Angélique devant les manifestations éclairantes et détonnantes, s'exhalait, non en invectives comme celle des Pétavin, mais en gémissements qui n'en finissaient plus et dont le refrain était :

— Les enfants de M. Allais nous martyrisent, nous crucifient !

La pauvre fille semblait d'ailleurs persuadée que les gens de chez nous étaient préposés à une persécution ininterrompue la concernant. Lavait-on l'allée à grande eau, ce qui était parfois nécessaire, on le faisait exprès pour lui donner des douleurs... ; brûlait-on du café, la fumée salissait ses rideaux... ; l'odeur des plantes pharmaceutiques l'étourdissait... ; la buée des lessives gâtait son « manger »... Si l'on vidait, au moment où elle passait, un seau dont le contenu, pourtant, ne l'atteignait point, elle se déclarait inondée, « n'ayant pas un fil de sec sur le corps ». Pour un bouchon de papier que l'on jetait à Stop et qui frôlait son cotillon, elle criait que nous l'assommions « sous des quartiers de roche ».

La mère Vent debout qui, au fond, n'était point fâchée de ces aventures, ne manquait pas de s'exclamer :

— Revoilà la bonne femme partie à maudire... Oh ! que la vie est laide !

Inutile de dire que les pièces d'artifice prirent immédiatement place dans la série des persécutions qui accablaient la mère Angé-

lique. Elle et sa sœur paraissaient convaincues qu'Alphonse jouissait d'une science et d un pouvoir illimités, et destinés à faire le mal.

— Le garçon de M. Allais a lu le Grand Grimoire, gémissait-elle ; il a fait un pacte avec le diable... Il va faire sauter not' paur' maison.

Alphonse ne perdait nulle occasion d'affermir ces croyances et de déchaîner les anathèmes de nos locataires. Tantôt, il profitait d'une minute de silence absolu pour donner de grands coups de manche à balai dans le plafond du laboratoire qui, étant fait seulement de planches et de solives, était très sonore, et les deux vieilles, épouvantées, sautaient de leurs chaises en proférant des hélas ! sans fin. D'autres fois, il remplissait d'eau une forte pompe d'arrosage et envoyait un jet formidable dans les vitres près desquelles elles étaient installées, et elles dégringolaient l'escalier criant au déluge.

Nous poussâmes la malice encore plus loin. Dans le grenier, se trouvait un grand polichinelle avec lequel nous avions joué quand nous étions petits, un de ces polichinelles fait de planches grossièrement taillées et peinturlurées, dont les membres étaient actionnés par des ficelles. Alphonse et Paul-Emile le rafistolèrent de leur mieux et le fichèrent au bout d'un long bâton ; puis un jour que les bonnes femmes prenaient l'air à leur fenêtre, on le fit brusquement surgir à

la hauteur de leurs yeux en l'agitant furieusement. Elles crurent voir le diable en personne et poussèrent des cris à ameuter tout le voisinage.

La mère Vent debout nous avait raconté que Séraphine, au temps de sa jeunesse, avait eu un flirt des plus sérieux avec un bourgeois de la ville, nommé Pelletier de Manivial.

— Çà en a fait une histoire! disait la vieille laveuse, le monde « en était à hein! »

« En être à hein! » signifie l'indignation poussée à un tel degré qu'on ne trouve rien à dire et qu'on en est réduit à l'exclamation : Hein!

Cette révélation inspira à Alphonse une idée plus malfaisante encore que les autres. Un soir, entre chien et loup, il se posta dans la cheminée du laboratoire dont le manteau était fort élevé, et, sur le ton déclamatoire que l'on prend dans les drames à grand effet, il prononça d'une voix sépulcrale, en roulant fortement les *r* et en détachant bien chaque syllabe.

— Séraphine...! Séraphine...!

Il fit une pause pendant laquelle nous entendîmes quelques exclamations de surprise et un bruit de chaises remuées, puis il reprit avec le même accent.

— Je suis Pelletier de Manivial, je t'aime encore.

Cette fois, ce fut le silence complet. Les

bonnes femmes durent être terrifiées par cette voix dont le propriétaire était défunt depuis plus de trente ans, et elles n'osèrent pas entrer en discussion avec les trépassés.

Ce dernier trait marqua la fin des persécutions. Nous fûmes touchés par le remords, et voici à quel propos.

Les pauvres vieilles, il faut en convenir, n'étaient pas exigeantes pour les réparations locatives ; le carreau de leur chambre était sans doute brisé, et quand elles répandaient de l'eau par terre, elles n'avaient pas toujours soin de l'essuyer ; cette eau filtrait lentement et finissait par traverser le plafond de la buanderie. Un jour, la mère Vent debout se plaignit que, lorsqu'elle « puchait » la lessive, il lui pleuvait sur la tête, elle insinua que M[me] Allais devrait bien faire réparer la chambre au-dessus.

— Croyez-vous, se récria ma mère que je vais faire des frais pour des locataires qui n'ont jamais payé un sou de loyer !

Mes frères et moi, nous nous regardâmes confus : la même pensée nous était venue à tous les trois. Pauvres bonnes femmes ! c'est pour cela, parce qu'elles avaient peur qu'on ne leur donnât congé qu'elles n'osaient pas venir se plaindre ouvertement à nos parents — bien à tort, du reste, car nous aurions été houspillés plus sévèrement que s'il se fût agi d'un grand bourgeois de la ville.

Nous reconnûmes alors que, sans trop nous en douter, nous avions été cruels et lâches envers elles. La mère Angélique exagérait notre malice soit! mais notre malice n'en existait pas moins. Le plaisir d'entendre leurs jérémiades et leurs malédictions valait-il que l'on ajoutât une peine, un souci à leur existence pénible que nulle joie ne venait éclairer?

Nous résolûmes, non seulement de faire trêve à nos taquineries, mais encore de témoigner aux deux vieilles sœurs tous les bons procédés qui seraient à notre disposition.

Dans l'après-midi, la mère Angélique passa, tenant à la main son pot de chaufferette qu'elle allait faire emplir de braise chez le boulanger. La pauvre créature rasait le mur d'en face pour être aussi loin que possible de ses tourmenteurs, et cette attitude humiliée nous toucha beaucoup plus que ses anathèmes ordinaires.

— Mère Angélique, lui dit Alphonse avec une sympathie pleine d'égards, pourquoi dépenser vos deux sous quand j'ai ici du charbon rouge dont je ne demande qu'à vous faire profiter ?

La vieille nous regarda avec une inquiétude qui augmenta encore notre confusion. Depuis l'affaire Pelletier de Manivial elle considérait le laboratoire comme un lieu redoutable, hanté par ceux d'outre-tombe.

— Vas-y, toi, me dit Alphonse, elle t'écoutera peut-être mieux.

Effectivement, après une courte lutte, j'enlevai le pot de chaufferette que je lui rendis plein de braise allumée. Elle le regarda avec un reste de méfiance.

— Y a rien qui pète, là-dedans? s'informa-t-elle avant d'en prendre livraison.

Elle se souvenait des bombes qui lui avaient fait si grand'peur.

— Mais non, ma pauvre bonne femme, y a rien qui pète, répondit Alphonse avec un rire apitoyé. Tenez, je vais mettre d'autre charbon, là..., devant vous... Aimez-vous mieux le prendre vous-même...? En ce moment, j'ai du feu ici, tous les jours..., du bon feu de bois qui fait de la bonne braise pour les chaufferettes... Voyons, ne tremblez pas, nous allons devenir grands amis, et je ne tirerai plus de fusées que pour les Pétavin.

Cette rosserie parut être du goût de la mère Angélique, car elle eut un rire approbatif et c'est toute guillerette qu'elle nous dit :

— Au revoir, Monsieur, Mademoiselle : merci bien pour votre honnêteté.

A partir de ce moment, les deux vieilles furent comblées de prévenances : du feu pour leurs chaufferettes, des bâtons de réglisse quand elles étaient enrhumées, un bout de causette de temps en temps,. Et jamais plus l'ombre de Pelletier de Manivial ne vint troubler leurs veillées.

XXII

LE DÉPART

Alphonse Allais avait dix-huit ans quand il quitta sa ville natale pour aller à Paris étudier la pharmacie.

C'était, à cette époque, un grand garçon bien découplé avec une chevelure blonde extrêmement abondante, la peau blanche et fine, le teint vermeil, le front élevé, les lèvres charnues et très fraîches, le nez droit, l'oreille bien faite et bien attachée, les mains remarquablement belles. Tout cela constituait un ensemble robuste et sain, avec beaucoup de finesse et un peu de malice dans le regard.

Je rendrais mal ma pensée en disant qu'il était modeste : ce qui faisait le fond de son caractère, c'était moins la modestie que l'oubli, ou mieux encore, l'ignorance de soi. Il n'avait aucun souci de l'effet qu'il pouvait produire, et ne cherchait jamais à s'imposer à l'attention. Pourtant, nulle part il ne passait

inaperçu ; si peu qu'il parlât, on prenait garde à ce qu'il disait. C'est qu'il était rare que ses facéties, même les plus folles, ne continssent pas une idée originale, juste et quelquefois profonde.

Son départ me plongea dans la désolation. Il me manquait à toutes les heures et dans toutes les circonstances de ma vie. Nous vivions dans une intimité tellement étroite, surtout depuis que nous étions libérés, lui, du collège, moi, du couvent ! Vingt fois par jour, il grimpait mes deux étages pour me raconter les menus événements que sa vie, plus en dehors que la mienne, lui permettait de saisir ; ou bien il me disait :

— Je travaille toute l'après-midi au laboratoire, descends donc avec tes chiffons, tu coudras aussi bien en bas qu'ici.

Et, quoique je me plusse beaucoup chez moi, je ne me faisais jamais prier.

A tout moment, il avait recours à mes services. Je ne parle pas des petites réparations de lingerie et vêtements que son insouciance rendait très fréquentes et qui étaient de mon ressort, mais il était tellement paresseux qu'il se déchargeait sur moi d'une foule de menues besognes professionnelles. C'était un relevé de comptes à faire..., une formule à copier dans le vieux Codex.., des plantes à préparer pour le séchage ou la distillation... Et rien ne me rendait plus heureuse que

de lui épargner une peine ou un ennui.

Même quand nous étions momentanément séparés, il était présent à mon esprit. Si quelque chose me semblait amusant, je pensais tout aussitôt au plaisir que j'aurais à le lui raconter et à le voir s'en divertir. Si j'avais besoin d'une explication, d'un commentaire quelconque, c'est à lui que je songeais à m'adresser, bien certaine que derrière sa fantaisie, s'abritait le bon sens et la droiture.

Après son départ, l'habitude persista longtemps chez moi de me dire : « Je lui dirai ceci, je lui demanderai cela » ; et cet élan sans cesse arrêté me causait une vive souffrance.

Je n'ai d'ailleurs pas été seule à subir cette hantise de lui. Tous ceux qui ont vécu dans son intimité affectueuse et familiale, l'ont éprouvée à un degré plus ou moins grand. Et maintenant encore, après plusieurs années de disparition définitive, son nom revient à tout propos dans nos conversations ; à chaque instant, nous discutons sur ce qu'il aurait pensé de tel événement, de telle aventure s'il en avait eu connaissance.

Pourtant — et au premier abord, les deux choses paraissent contradictoires — il ne s'était pas fait d'ami parmi ses condisciples — ; j'entends de ces amis dont la présence est un plaisir ou un besoin. Il avait certes ! de bons camarades, mais c'est seulement plus tard

qu'il se créa des amis, encore fut-ce en nombre restreint. Il est vrai que, par compensation, ces amis furent de qualité supérieure, tant par leur valeur personnelle que par un dévouement jamais démenti.

Il faut convenir aussi que la nature d'Allais était assez déconcertante. Ceux qui, le voyant d'accueil si aisé, de parole si simple et si franche, s'imaginaient pouvoir pénétrer jusqu'au fin fond de son âme, se trompaient étrangement. Il avait certaines idées et surtout certains sentiments qu'il gardait avec une extrême pudeur, et bien peu le connurent assez pour deviner cette doublure de lui-même.

Ses condisciples étaient trop jeunes pour une telle exploration psychologique ; ils ne virent en lui que le brave garçon d'humeur joviale, de caractère facile qui les amusait par sa verve et par sa fantaisie toujours en éveil. Le seul peut-être qui soupçonna sa supériorité intellectuelle fut Paul Adigard qui, plus tard, devait périr sur l'*Iéna*. Mais Adigard était souvent en mer, et leurs rencontres toujours pleines de joie, n'étaient pas fréquentes.

Au « Quartier Latin » où, comme partout, Alphonse Allais se fit une prompte et sérieuse notoriété, il conserva d'excellentes relations avec d'autres étudiants honfleurais dont un certain nombre eurent une brillante carrière notamment Joseph Bélin qui obtint la mé-

daille d'or des internes et fut, tout jeune, médecin des hôpitaux; avec d'autres encore qui suivirent la carrière littéraire, tels que le célèbre écrivain régionaliste, Jean Revel. Mais ceux de ses camarades qui restèrent en province, soit dans l'industrie, soit dans le commerce, soit dans l'administration, semblent n'avoir eu que fort peu conscience de sa valeur ; et, alors que les esprits les plus distingués l'appréciaient et le recherchaient, ses concitoyens le méconnurent.

Ils ne pouvaient croire, sans doute, que la célébrité s'alliât avec tant de simplicité et de bonhomie. Et puis, s'il avait tant de talent, comment n'était-il pas plus riche ? Même au temps où sa personnalité littéraire était bien établie, il ne leur vint pas à l'idée de lire ce qu'il écrivait. Je crois bien n'avoir jamais vu un de ses livres à l'étalage des libraires honfleurais. Il fallut les innombrables articles nécrologiques, publiés sur lui en France et à l'étranger pour qu'ils se rendissent compte de son mérite. Il n'en conçut jamais ni dépit ni chagrin. Y songeait-il seulement ?

Pourtant il collectionnait certains mots très représentatifs de l'indifférence où le tenaient ses concitoyens. J'en vais citer deux seulement parmi ceux qui l'avaient plus particulièrement amusé.

Le Camarade, *sur un ton de pitié railleuse.* — Alors, tu fais toujours des livres ?

Allais. — Dame, oui, écoute : c'est mon métier.

Le Camarade, *avec un empressement plein d'indulgence.* — Oh mais ! mais il n'y a pas de sot métier.

Un très riche marchand de bois du Nord, ancien condisciple d'Allais, le rencontre sur la jetée, et, après un moment de conversation :

— Je suis un bien mauvais client pour toi, dit-il, je n'achète jamais de livres.

— Oh ! mon vieux, riposte Allais bon garçon, faut pas t'en faire de bile : c'est un prêté rendu, tu sais ; moi je n'achète pas de planches.

Par contre Alphonse Allais était adoré des gens de métier : artisans et marins à qui il avait affaire. Il les écoutait avec une condescendance très souvent amusée, toujours sympathique, les traitait cordialement bien que sans familiarité, et rétribuait toujours généreusement les services qu'ils lui rendaient. Ils ne se contentaient pas de l'aimer ; au rebours des notables commerçants, eux reconnaissaient qu'il n'était pas *n'importe qui.*

Un petit marchand de journaux dont il était le client fidèle, ne manquait pas de dire aux étrangers qui, l'été, passaient par Honfleur.

— Vous voyez bien ce grand monsieur blond qui a l'air si sérieux, eh bien, c'est Alphonse Allais.

Puis il ajoutait avec une conviction émue :

— On ne peut pas s'imaginer comme c'est un brave homme.

C'est dans ce monde ouvrier qu'Alphonse Allais trouva son lecteur le plus assidu, l'unique compatriote peut-être qui ait acheté tout ce qu'il a produit. Celui-là était un ouvrier peintre... Ils s'étaient connus au catéchisme, puis au régiment. Dès leur premier contact, à dix ans, X... avait deviné qu'Allais n'était pas *comme les autres*. A la caserne cette opinion s'affirma, teintée d'un peu de respect : trois années de Paris, en pleine vie intellectuelle, étaient venues accentuer la supériorité de l'étudiant sur le jeune ouvrier. Allais n'en tirait pourtant aucune vanité.

Puis la vie les sépara de nouveau et le Parisien vint plusieurs fois en vacances sans rencontrer X... Il était déjà connu, sinon célèbre quand le hasard les remit en présence.

Allais entrant un jour dans un café où il se plaisait, parce qu'on y assistait au mouvement du port, se vit saluer par un ouvrier qui, le pinceau à la main, travaillait en chantant. L'attitude pleine de réserve de ce peintre attira son attention.

— Tiens ! c'est toi, mon vieux X..., fit-il avec cette rondeur cordiale qui mettait tout de suite les gens à l'aise. Que deviens-tu... ? Assieds-toi donc, nous allons prendre un bock ensemble.

Et les voilà : l'écrivain et l'artisan, sur le pied de la plus parfaite égalité, comme au temps où ils portaient tous deux le pantalon rouge et la capote de soldat.

X... raconta à son camarade que, non seulement il lisait ses moindres articles, mais qu'il les découpait pour les coller dans un gros album. Il conservait également les portraits de lui qu'il trouvait dans les périodiques : les grands, il les encadrait, les petits, il les fixait au mur par des punaises. Il commençait à en avoir déjà pas mal.

Très touché, Allais mit le comble à son bonheur en lui offrant une de ses photographies et son dernier livre avec une dédicace.

Chacune de leurs rencontres était pour ce brave X... un sujet de joie, et quand Allais mourut, il le pleura comme un frère pour lequel on éprouve une tendresse pleine de fierté.

Je ne crois pas que le célère humoriste ait inspiré une affection plus désintéressée, plus profonde plus fidèle.

XXIII

A PARIS

Allais entra comme deuxième élève à la pharmacie Charlard, boulevard Bonne Nouvelle, l'une des plus anciennes et des plus renommées de Paris. Le patron était, à cette époque, M. F. Vigier, un homme très aimable et très intelligent qui, tout de suite témoigna beaucoup d'intérêt à son nouveau stagiaire : d'abord, parce qu'il était le fils d'un confrère, ensuite, parce qu'il savait travailler, enfin parce qu'il était pourvu, des qualités très supérieures à celles de la moyenne. Allais se plut infiniment dans ce milieu accueillant et cultivé.

D'ailleurs, il ne fut jamais un déraciné : dès son arrivé à Paris, il se sentit fort à l'aise et tout à fait dans son élément. D'emblée, il saisit et goûta l'esprit parisien, très différent de l'humour normand, avec lequel néanmoins, il fait, à l'occasion, fort bon ménage.

Cet esprit, il le trouva chez un vieil ami de mon père qui lui avait ouvert largement sa maison. M. R... était commissionnaire-exportateur, rue Vieille du Temple, dans ce Marais où les mœurs et les traditions du Vieux Paris se sont le mieux conservées. C'était un Parisien de race, fils et petit-fils de Parisiens de Paris. Sa femme, d'origine tourangelle, était également née à Paris, et leur charmante fille, à peu près du même âge qu'Alphonse, était Parisienne jusqu'au bout des ongles.

Mais c'est surtout à la pharmacie, au contact de la clientèle ouvrière qu'Allais rencontra cette gaîté railleuse, insouciante et spirituelle qui fait le fond du caractère parisien. On dit que « l'esprit court les rues » ; rien de plus vrai. C'est, en effet, surtout le peuple qui a établi et maintenu la réputation d'esprit des Français. Les expressions originales, colorées, précises, claires, exactes qui rendent notre langue si savoureuse, c'est du peuple que nous les tenons. Les lettrés ont bien pu les rectifier ou les épurer, ils ne sont en général pour rien dans leur création. Et cela se comprend ; l'esprit naturel consiste surtout à découvrir le côté plaisant des choses, même les plus banales, même les plus mornes, et à exprimer ce que l'on en pense sans détours, sans manières, sans nul souci de produire de l'effet : pour cela, il n'est pas besoin d'une éducation raffinée. Les gens des

classes cultivées, dont l'esprit est le plus agréable, sont ceux qui possèdent ces qualités du peuple : la rondeur, la simplicité, la franchise. Et si la race française est réputée la plus spirituelle de la terre, c'est, en grande partie par ce qu'elle n'a ni morgue, ni duplicité.

Allais s'égaya donc des propos et des réparties de l'artisan de Paris, comme il s'était égayé des propos et des réparties des marins de Honfleur. Et l'on peut dire que sa verve si personnelle est un heureux alliage de l'humour normand et de l'esprit parisien : celui-là plus solide, celui-ci plus léger, plus piquant.

Pendant ses premières années, de Paris, il se montra uniquement pharmacien, et les seules aventures qui lui arrivèrent furent des aventures professionnelles. J'en vais citer quelques-unes, non qu'elles soient particulièrement remarquables, mais parce qu'il se plaisait à les raconter.

Parmi ses clients, la pharmacie X. comptait M. Henri Brisson, alors simple député. Mme Brisson, qui était une femme sans prétention, ne dédaignait point de passer elle-même prendre les médicaments dont elle avait besoin, cela autant pour épargner un dérangement à sa bonne que pour avoir, de première main, les explications souvent nécessaires. Elle s'adressait alors plus volon-

tiers à Alphonse Allais dont elle appréciait la parole claire et précise, et peut-être aussi la verve amusante.

Un jour, on avait préparé un looch pour le député atteint de bronchite légère. La fiole, accompagnée de l'ordonnance, avait été posée à l'endroit voulu avec le nom du client. Suivant son habitude, Mme Brisson vint en personne à la pharmacie et reçut son médicament de la main du quatrième élève, un débutant qui ne paraissait pas avoir le feu sacré. Peu après, une femme d'ouvrier entre à son tour chercher un liniment qu'elle a l'habitude d'employer. Mais, avant de prendre livraison de la fiole que le jeune potard lui présente avec un air de parfait détachement, elle la regarde attentivement et prononce d'un ton péremptoire :

— C'est pas à moi, çà ; ma bouteille est plus grande, et elle n'est pas de cette couleur là.

Allais abandonne le mortier où il est en train de « battre » un onguent, pour se rendre compte de l'erreur signalée.

— Mais non, fait-il après un rapide examen, ce n'est pas un liniment, c'est le looch de Mme Brisson.

Bien qu'on ait parlé à voix basse pour ne pas alarmer la cliente, le patron devine le conflit et s'approche à son tour pour reconnaître ce qui se passe.

On conte à la brave femme je ne sais

quelle histoire pour expliquer le soi-disant retard mis à l'exécution de son ordonnance, puis, tout de suite, on songe à réparer l'erreur dont les conséquences peuvent être graves. En effet, si l'ouvrière ne courait pas grands risques à se frictionner avec la potion du député, le député, par contre, se serait fort mal trouvé d'ingurgiter le liniment de l'ouvrière. Le moindre qui ait pu arriver était la perte de très bons clients.

— Monsieur Allais, dit le patron, il n'y a que vous pour nous tirer d'affaire. Courez chez Mme Brisson et tâchez de rentrer en possession de la bouteille avant qu'on se soit aperçu de rien.

Les Brisson demeuraient à deux pas ; Allais partit en vitesse et rejoignit la cliente au moment où elle pénétrait dans son antichambre ; il n'eut même pas besoin de sonner.

— Madame, dit-il posément, comme s'il se fût agi de la chose la plus simple du monde, je viens chercher la bouteille qui vous a été remise. Après votre départ, on s'est aperçu qu'elle n'était pas « coiffée ».

— Coiffée... ? interroge Mme Brisson qui n'était pas au courant de l'argot du métier.

Allais explique en quoi consiste le « coiffage » d'une bouteille pharmaceutique.

— Ah ! fait la cliente avec une bonne humeur pleine d'indulgence, ce petit papier de couleur que vous mettez sur le bouchon... ! mais je n'y tiens pas du tout.

— Le patron y tient, lui. Il est très strict sur ces menus détails dont l'observation dénote une pharmacie bien tenue.

— Ma foi, monsieur Allais, je n'y attache aucune importance, et je suis bien fâchée que vous ayez monté cinq étages pour si peu de chose.

Si Mme Brisson s'était avisée de développer la bouteille qu'elle tenait à la main, elle se serait rendu compte que ladite bouteille était dûment coiffée, et le pauvre élève aurait dû inventer une autre histoire ; mais, par bonheur, la bonne dame n'était ni curieuse ni méfiante. Toutefois, Allais crut nécessaire de presser les négociations.

— Madame, fit-il en prenant l'air un peu tragique, si je ne rapporte pas cette fiole, je serai sévèrement tancé par le patron... peut-être même chassé de l'officine.

— Si c'est cela, monsieur Allais, voici la bouteille ; mais je vous assure que je n'aurais jamais songé à ma formaliser pour une négligence si minime.

M. Brisson ne connut sans doute jamais le danger auquel la diplomatie persuasive d'Alphonse Allais l'avait fait échapper.

Bien qu'Allais fût — je ne saurais trop le répéter — un préparateur consciencieux, il n'avait qu'une foi relative dans la vertu des médicaments pris en bloc. « Il n'y en a pas vingt qui agissent réellement », affirmait-il,

en concordance avec mon père. Ni l'un, ni l'autre ne poussaient à la consommation, persuadés que la nature, en maintes circonstances, se charge de réparer le mal causé par notre imprudence, notre sottise ou un mauvais hasard, et qu'il suffit de ne pas entraver son action bienfaisante. La moitié des malades qui sont guéris après avoir absorbé des médicaments auraient tout aussi bien été guéris sans les médicaments, affirmait-il. Et, à l'appui de cette assertion, il citait une erreur dont la victime s'était tirée à son avantage.

Dans une pharmacie du faubourg Saint-Antoine où il se plaisait fort, à cause de l'esprit jovial qui anime la population du quartier, un ébéniste vient lui demander conseil pour une légère affection du cuir chevelu, affection dont le principal inconvénient était de lui causer des démangeaisons très désagréables. Allais lui prépare une solution, heureusement fort anodine, et un sirop : la première pour se lotionner la tête, le second pour prendre dans une infusion de pensée sauvage. Le jeune élève auquel il confie les fioles pour y coller des étiquettes se trompe : il met celle de la solution sur le sirop, et celle du sirop sur la solution.

Quelques jours plus tard, l'ébéniste rapporte les deux bouteilles. On ne s'était pas encore avisé dans ce temps-là que la verrerie pharmaceutique pouvait être un réceptacle

de microbes, et les pauvres gens étaient bien aises de récupérer les petites sommes versées pour les fioles et les pots qui leur avaient été fournis. Le brave homme profite de l'occasion pour adresser à Allais des félicitations et des remerciements qu'il juge mérités.

— Ma foi, çà m'a bien guéri ce que vous m'avez donné, je n'ai plus rien à la tête. Mais c'était-y embêtant à employer votre machine à friction ! Çà poissait ma casquette et les taies d'oreiller ; ma femme n'arrêtait pas de geindre... Comme j'y ai dit : « Donne-moi une vieille casquette, mets des torchons sur l'oreiller, mais çà me fait du bien, je continuerai jusqu'à ce que la bouteille soit vide ».

Un coup d'œil sur les deux fioles instruisit Allais de l'erreur commise. Le jeune stagiaire fautif fut sévèrement réprimandé ainsi qu'il convenait ; mais le client n'en avait pas moins été guéri.

XXIV

SOLDAT

Alphonse Allais fit son service militaire au 119e de ligne, alors en garnison à Lisieux. Fut-il un bon soldat ? Oui, en ce sens que jamais il ne se plaignit ni ne récrimina, que jamais on ne l'entendit proférer une parole d'amertume, de dénigrement, ou de révolte. Il fut même d'un précieux exemple à cause de la joyeuse humeur qui ne le quittait jamais, et du parti qu'il savait tirer des moindres incidents pour en faire des sujets de gaîté. Mais il faut bien convenir qu'il fut un tire-au-flanc parfait.

Il était logé dans l'ancienne *Halle aux Toiles* dont l'aménagement en caserne était fort défectueux et fort incomplet. On n'y avait rien sous la main, et l'un des inconvénients de cette disposition était un nombre extraordinaire de corvées. Les trois quarts du temps, Allais trouvait moyen d'y couper,

et quand, tout de même, il devait payer de sa personne, il s'arrangeait pour que ce fût le moins cher possible.

Pendant que les autres transportaient des sacs de pain, des ballots d'effets et chaussures, des objets d'équipement, etc., lui se chargeait, en général, de la boîte de dégras. En manœuvres, il abandonnait aux camarades la ferblanterie culinaire, les piquets de tente, les boîtes de conserves, se contentant d'un seau de toile qu'il choisissait bien sec afin d'obtenir un minimum de poids. Et il avait très vite adopté le système de remplacer les cartouches de sa giberne par du biscuit bien rangé. A l'étape, alors que les autres se débrouillaient à chercher du bois, à allumer le feu, à charrier l'eau, à éplucher les légumes, lui s'installait bien à son aise pour faire le café. Il est vrai que, en sa qualité de chimiste, il faisait du café irréprochable.

Ses collègues avaient tellement l'habitude de le voir au repos, tandis qu'eux trimaient et s'agitaient sans répit, qu'ils ne songeaient même pas à s'en étonner. C'est tout au plus si quelque grincheux disait de temps en temps en parlant de lui :

— Quelle flemme ! bon sang de bon sang, quelle flemme !

Toutefois, il s'était créé, envers ses camarades, quelques petites obligations morales dont les lettres à écrire constituaient une des

plus importantes. Les missives à la famille pour lui tirer des carottes, ou à la bonne amie pour lui conter des douceurs étaient de son ressort ; et, à cet égard, les braves paysans, qui formaient sa clientèle, lui reconnaissaient une supériorité sans égale. Lui s'amusait prodigieusement de leurs discours pour établir chacun son cas particulier, et des commentaires interminables qui s'ensuivaient.

— Comprends-tu ben... ? parce faut ben comprendre... ; sans çà...

— Mais oui, mon vieux, mais oui, répondait Allais bon enfant.

Au Jour de l'An, il se vit apporter une quantité énorme de papier à dentelle orné de fleurs, d'oiseaux et de devises.

— Cette fois, faut t'appliquer, recommandaient les intéressés, parce que tu vois, c'est du beau papier... Méfie-toi de faire des pochets.

Pour leur tranquillité, Allais faisait semblant de s'appliquer beaucoup, et recouvrait la feuille précieuse d'un buvard protecteur... crainte des pochets.

Une fois, l'un d'eux lui confia du papier timbré pour une démarche administrative, d'ailleurs sans importance. Le brave garçon s'étonnait, tout près de s'indigner, du sans-façon avec lequel il le voyait traiter cette feuille officielle.

— T'... t' écris sans brouillon s... sur un papier du gouvernement... !

Allais riait souvent dans son rôle de secrétaire, mais il s'attendrissait parfois aussi. Le petit garçon sensible n'était pas complètement effacé par l'insouciant pioupiou ; et il excellait à trouver le côté comique de toutes choses, il excellait également à en trouver la note émue.

Les nombreuses nouvelles militaires qu'il a publiées montrent suffisamment ce qu'il pensait de la vie de caserne. Il ne la prit pas au sérieux parce qu'il ne prit jamais rien au sérieux, mais elle ne l'ennuyait nullement. Il faisait bon ménage même avec ceux qui lui ressemblaient le moins comme goûts, comme caractère et comme éducation. Son heureux naturel savait toujours découvrir le point de contact qui pouvait les unir, du moins pour un temps et dans certaines circonstances. Et il était le premier à reconnaître le bien que tous devraient retirer de cette fusion momentanée des diverses classes sociales.

La première épreuve qu'il fit de l'égalité militaire le frappa vivement et il ne l'oublia jamais.

Il y avait à Honfleur un garçon de son âge qui faisait partie de ce clan mal famé « les gars du quai » auxquels on a surtout à reprocher de ne travailler qu'à leurs heures, d'être irrévérencieux avec les passants et de boire plus qu'à leur soif. Comme le quartier général des « gars du quai » était proche de

notre maison, nous les connaissions pour la plupart, et notamment celui-là que nous avions surnommé « le philosophe » parce qu'il semblait ne point se faire de bile quoi qu'il arrivât. Il supportait avec un égal stoïcisme la chaleur et le froid, le beau et le mauvais temps, les rafales et les coups de soleil. Toujours dépenaillé, les pieds nus et les cheveux en broussaille, il gardait malgré tout, une certaine dignité de maintien et de parole. De plus, il était fort brave et n'hésitait pas à plonger pour retirer de l'eau, les imprudents les maladroits ou les ivrognes qui s'y étaient laissé choir. Il avait déjà repêché un certain nombre de gens, parmi lesquels beaucoup de marmots, sans que nul songeât à l'en féliciter ou à l'en remercier : — un « gars du quai » ne vaut pas tant de manières — mais, un jour, il sauva je ne sais quel personnage de qualité qui, reconnaissant, s'adressa à qui de droit et obtint pour lui une médaille d'honneur. C'était peu avant son départ pour le service ; la médaille et le diplôme arrivèrent au corps, et, le dimanche suivant, en face du drapeau et du régiment au complet, ils furent remis au sauveteur avec beaucoup de cérémonie.

Sans doute il n'y avait là rien que de très équitable, Allais avait l'esprit trop droit et trop juste pour le contester ; mais l'écart était si grand entre le dédain témoigné au Philosophe par ses concitoyens, et les honneurs

qui lui étaient rendus à la caserne, qu'on ne pouvait se défendre d'en être frappé. Dans sa ville natale, c'était un loqueteux et rien de plus ; au corps, sous l'uniforme qui établit l'égalité entre tous ceux qui sont dignes de le porter, c'était un brave auquel chacun était heureux de rendre hommage. Ce fut là une bonne leçon dont Alphonse Allais sut profiter

Parmi les officiers auxquels il eut affaire, il y en avait dont Allais avait gardé un souvenir excellent. C'était d'abord le capitaine G. Il est impossible, disait-il, d'être meilleur que lui, plus bienveillant, plus juste, d'avoir, pour le soldat, plus de sollicitude éclairée, de faire un meilleur emploi des forces disponibles. Il n'y avait pas une compagnie mieux tenue que la sienne et pas une, non plus, qui fût moins punie : un mot de blâme, ou d'approbation suffisait à maintenir ses hommes dans le devoir.

Le capitaine G, n'était pas le capitaine d'Allais. Si je parle de lui, c'est à cause de l'impression profonde et bienfaisante que ses qualités avaient faites sur le jeune soldat et pour lesquelles il ne tarissait pas d'éloges.

Quelques années plus tard, Paul-Emile fit son service à Soissons, au 67[e] de ligne et nous l'entendîmes parler de son colonel comme Alphonse avait parlé du capitaine G. Tous les deux se plaisaient à reconnaître le bien que peuvent accomplir les officiers rien

que par l'exercice d'une autorité bien comprise.

Le premier lieutenant était juste l'antithèse du bon capitaine. Jamais Allais n'en parlait sans ajouter avec conviction : « Ah ! la rosse ! » Tous les soldats de sa compagnie en avaient peur, et même ceux des autres compagnies ; et il paraissait se complaire dans la terreur qu'il semait autour de lui. L'un de ses hommes exprimait ainsi l'opinion générale : « Il se promène tout seul dans la cour, car les autres officiers *l'haïssent* autant que nous, et il a toujours l'air de réfléchir à la prochaine *mauvaiseté* qu'il va commettre ».

Ce fut un sujet d'étonnement que de voir Allais si peu ému de la terrible réputation de son lieutenant, lui parler comme à tout le monde et ne point redouter sa colère.

Par deux fois, il fut victime d'abus de pouvoir de la part du mauvais officier. Ces abus étaient, à la vérité, peu graves et il les aurait tolérés d'un autre ; venant du despote, il s'insurgea. Fort de son droit, toujours maître de lui, sachant présenter les faits, il réclama dans les termes qui convenaient et eut gain de cause. Du reste, il ne se targua point de sa victoire, il resta ce qu'il était par le passé : correct avec un peu de gouaillerie. Le lieutenant dut le croire très fort sous son apparence insoucieuse et pacifique, car, non seulement, il ne tenta plus de le persécuter,

mais encore il lui fit toutes les avances compatibles avec la discipline. Allais n'eut jamais l'air de s'apercevoir de ce revirement et il continua à dire en parlant de lui ! « Ah ! la rosse ! »

L'autre lieutenant était un très brave garçon et un excellent officier, avec lequel Allais se tenait sur le pied d'une respectueuse familiarité. Circonstance assez bizarre : le lieutenant apprit à son soldat à battre du tambour.

Quand, au *Chat Noir*, on joua l'*Epopée*, le public fit toutes sortes de suppositions sur l'identité du « tambour » qui, dans la coulisse, battait la charge avec tant de précision et d'entrain. Il ne voulait pas croire, ainsi qu'on le lui disait, que ce fût Alphonse Allais C'était pourtant la vérité. Voici à quelle occasion le lieutenant eut l'idée de se transformer en maître de tambour.

Un jour, Allais se trouvait dans le bureau du sergent-major et il s'exerçait à battre la « générale » avec deux règles d'écolier, quand le lieutenant entra.

— Ce n'est pas comme çà qu'on s'y prend, dit-il, dans un reproche cordial. Tenez...

Et, prenant les deux règles, de la main d'Allais, il se mit à décomposer la batterie, puis à la faire répéter à son soldat, lui donnant avec beaucoup de patience et de clarté, les explications nécessaires. A la fin, trou-

vant que cela n'allait pas à son idée, il envoya un homme du poste chercher un tambour et la leçon reprit, ce jour-là et d'autres jusqu'à ce que l'élève sût parfaitement se servir des baguettes et de la peau d'âne. Comme Allais s'étonnait de ce talent, rare chez un officier, le lieutenant lui expliqua, sans la moindre fausse honte, qu'il avait été enfant de troupe et que, dans les écoles préparatoires par lesquelles il avait passé, il avait constamment été « tambour », attendu que le métier lui plaisait.

Parmi les officiers dont Allais garda un excellent souvenir, je dois mentionner un tout jeune sous-lieutenant nommé Deligny, c'était un officier irréprochable dans le service et qui aimait profondément sa profession. A la caserne, on l'appelait « le petit Deligny » non qu'il fût chétif ou même délicat, mais c'était d'abord à cause de sa grande jeunesse, ensuite à cause de ses manières d'une courtoisie et d'une distinction raffinées. Il parlait à ses hommes comme aux invités du salon de ses parents. Ce qui n'empêche qu'il avait sur eux une très grande autorité ; on n'aurait pas voulu, du reste, lui causer le moindre ennui. Je me souviens d'avoir entendu Alphonse dire, une fois qu'il réfléchissait au moyen d'échapper à une obligation fâcheuse.

— Et puis non, tout de même, je ne veux

pas que « le petit Deligny » soit embêté à cause de moi.

Dans la bouche de cet incorrigible flemmard, une telle parole équivaut à un brevet d'affectueuse estime.

L'hôpital étant un paradis pour les tire-au-flanc, Allais usa de l'hôpital dans de très larges proportions. Grâce au rudiment de connaissances médicales qu'il possédait, il n'était pas embarrassé pour simuler un malaise quelconque et pour en détailler les différents symptômes. Le major ne s'y laissait guère prendre : « Oui, oui, allez ! un bon accès de pigrite aiguë, voilà ce qui vous tient ». Mais c'était un brave homme qui aimait mieux envoyer à l'infirmerie dix carottiers que risquer de ne pas reconnaître un seul vrai malade.

La supérieure de l'hôpital connaissait Allais et l'aimait beaucoup, mais elle ne coupait pas dans ses histoires.

— Ah ! voilà mon grand « potard », disait-elle en le voyant, eh bien quoi donc?

Lui, prenait un air dolent que démentait son teint toujours vermeil.

— Çà ne va pas du tout, ma bonne sœur..., du tout, du tout...

Et il allait s'embarquer dans des commentaires sur son état, mais la sœur l'interrompait.

— Oh ! ce n'est pas la peine de me conter

de boniments..., je ne suis pas un *bleu*. Je vais vous le dire, moi ce que vous avez : une indigestion de revue trimestrielle... Enfin, c'est bon, vous allez nous remettre la pharmacie en état, et ce ne sera pas du temps de perdu.

La surveillante de la salle des militaires était toute jeune, douce, paisible et bonne à ne pas croire.. Elle trouvait toujours le mot exact qu'il fallait dire à ses malades pour les réconforter. Elle était manifestement d'un rang social supérieur et nul ne savait mieux se faire écouter et obéir ; mais ce n'est pas surtout à cause de l'autorité qui émanait de sa personne que les soldats lui étaient soumis, c'est parce qu'on n'aurait pas voulu lui faire de peine.

Un jour, Alphonse me dit.

— La petite bonne sœur récite un peu de chapelet, le soir avant qu'on s'endorme ; naturellement, je réponds pour lui faire plaisir.....

— Tu réponds... ! je me demande ce que tu peux bien répondre puisque tu ne sais pas.

— Je fais *badabadabada* entre mes dents, répondit-il en imitant les bonnes femmes qui marmottent leurs pâtenostres ; seulement tantôt cela n'en finit pas, tantôt cela s'arrête tout court, alors on se trompe. Et puis la bonne sœur dit de temps en temps : « Parlez

plus haut et plus distinctement. » Tout cela c'est très embarrassant ; apprends-moi donc les prières exactes.

J'essayai de lui enseigner comment il faut répondre au chapelet, mais il manqua d'application et de persévérance.

— C'est trop compliqué, fit-il, j'aime mieux continuer à dire *badabadabada.*

Plus tard, Paul-Emile, infirmier de visite au Val-de-Grâce, fut désigné pour partir en Kroumirie. Comme, au moment des adieux, je m'étonnais de lui voir au cou, une médaille que je ne connaissais pas, il m'expliqua sans le moindre respect humain :

— C'est la bonne sœur Elisabeth qui me l'a donnée en me faisant promettre de la garder jusqu'à la fin de la campagne ; je ne voudrais pas lui manquer de parole, bien sûr.

Le séjour de Lisieux n'était pas enchanteur, surtout l'hiver ; la ville n'avait aucune ressource intellectuelle à l'usage du soldat ; les quelques cafés-concerts existants étaient de qualité très inférieure comme programmes et comme public : les soirées étaient donc moroses.

Les jours de mauvais temps étaient peut-être les moins durs à passer ; on restait à la caserne à causer, à chanter, à raconter des histoires. Pour le chant, la compagnie

d'Allais était bien partagée. Un jeune soldat nommé Belhomme possesseur d'une voix superbe dont il savait se servir, les charmait pendant des heures. Son répertoire, Dieu merci! ne comptait aucune de ces inepties grossières dont on abreuve la jeunesse actuelle. Certes! il n'imposait point à ses camarades une musique savante qu'ils n'auraient point goûtée, mais il leur offrait des morceaux d'opéra faciles à comprendre, de jolies romances qui les attendrissaient, et surtout, de ces chansons gaies, spirituelles, parfois un peu lestes, parfois aussi magnifiques qui sont une des gloires de l'esprit français. Et, sans probablement en avoir conscience, il accomplissait ainsi une œuvre sociale excellente.

M. Belhomme, de l'Opéra Comique, a peut-être oublié les soirées de la caserne où il redisait à sa compagnie les chansons de Désaugiers, de Pierre Dupont, de Béranger, ou bien *Fra Diavolo*, *les Dragons de Villars*, *la Fille du Régiment*, *Richard Cœur de Lion*, etc.; mais son ancien camarade Allais s'en souvînt toujours avec plaisir.

Toutefois, Belhomme n'était pas seul à triompher. Allais lui disputait souvent la vedette. Lui, avait la spécialité des histoires à narrer, et Dieu sait la littérature abracadabrante qu'il servait à la chambrée. Il avait une manière à lui de mêler le fantastique au

réel ou, du moins au vraisemblable qui ahurissait l'auditoire tout en le récréant. Ceux qui avaient un peu de bon sens et de culture, s'en tiraient encore; les Parisiens, en général très dégourdis, prenaient les choses comme il fallait et même secondaient efficacement le conteur dans ses mystifications, mais il y avait de pauvres gars de la campagne qui, ne sachant que penser, restaient plongés dans un étonnement voisin de la stupeur.

J'ai du reste entendu dire à mes frères, et, plus tard, à mes fils que, parmi les spectacles les plus curieux de la caserne, il faut mettre la prise de contact des Parisiens et des paysans, surtout si les paysans sont d'une province un peu arriérée. Afin de bien jouir de la scène, il est nécessaire de connaître à la fois les campagnards pour avoir vécu près d'eux et les Parisiens pour être de Paris ou y avoir longtemps séjourné. Le choc de ces deux espèces complètement étrangères l'une à l'autre et également de bonne foi, donne lieu à des conflits d'une drôlerie irrésistible. Allais dont l'esprit d'observation était toujours en activité, ne perdit rien du tableau et il en jouit pleinement.

On ne peut pas rester toujours à la caserne à écouter des chansons et des histoires fantastiques ; quand il fait beau, on aime bien prendre l'air. Mais Lisieux, dont les environs

sont charmants, n'offrait pas la moindre ressource en fait de promenades, et l'on devait se contenter de faire les cent pas dans la rue Pont-Mortain, la principale de la ville.

Quand on s'était arrêté à l'étalage du libraire pour regarder les journaux illustrés, à celui du pâtissier où les belles dames vont manger des gâteaux, à celui de la petite marchande de parapluies, parce qu'elle était très gentille et très rieuse, on avait à peu près épuisé la liste des réjouissances. Mais Allais demeurait rarement à court de distractions; il en trouvait où d'autres n'en auraient jamais soupçonné.

Rue Pont-Mortain, il y avait une pharmacie dont la devanture très large et très basse était favorable à l'observation. Là, il s'installait avec quelques camarades et détaillait, à haute voix les manipulations pharmaceutiques accomplies par le patron et les élèves.

— ... *Julep gommeux* : gomme arabique pulvérisée, dix grammes — sirop de sucre, trente grammes — eau distillée de fleurs d'oranger, dix grammes — aqua simplex, cent grammes. Triturez la gomme dans un mortier de marbre et ajoutez les autres substances.

« ... Médecine noire du Codex : feuilles de séné mondées, sulfate de soude, rhubarbe choisie, manne en sorte, eau bouillante... »

Le patron examine un œil malade dont la

propriétaire est une jolie fille très accorte, et Allais d'interpréter ainsi le diagnostic et le traitement.

— Ce n'est rien, Mademoiselle, rien du tout : un peu de conjonctivite... Je vais vous préparer un collyre, et dans deux jours, il n'y paraîtra plus... Nous disons donc : sulfate de zinc, un gramme, eau distillée de mélilot, cent vingt-cinq grammes.

Les Parisiens riaient comme des fous et corsaient de leur mieux, la situation, en y ajoutant des commentaires peu édifiants, mais les paysans, qui étaient là comme témoins muets, étaient pétrifiés d'étonnement et d'admiration.

— Y en a t'y dans c'te tête-là ! disaient-ils, en désignant Allais, y en a t'y donc !

Le pharmacien et les élèves s'étaient vite aperçus du manège et ils s'en impatientaient, mais leurs observations demeuraient vaines : le facétieux et sa bande s'éloignaient un moment, puis ils venaient reprendre leur faction. La menace d'une plainte au colonel n'obtint aucun succès. Ils renoncèrent à leur idée seulement quand les jours furent assez longs pour que l'on pût se promener dans la campagne.

Somme toute, Alphonse Allais ne se plaignit point de son passage au régiment. S'il fut un soldat médiocrement zélé, il témoigna toujours d'un excellent esprit. Il accomplit

son devoir, non par crainte des punitions, mais par considération pour ceux de ses officiers qu'il estimait.

Les figures qui demeurèrent dans son souvenir et qu'il évoquait le plus volontiers représentaient la courtoisie, la bienveillance, la bonté : celles du capitaine G. du lieutenant qui lui avait appris à battre du tambour, du « petit Deligny », de la vieille supérieure qui était si bien à la « coule » et de la jeune religieuse à qui nul n'aurait voulu faire de peine.

XXV

ÉTUDIANT

Quand Alphonse Allais retourna à Paris, après son service militaire, ce fut en qualité d'étudiant ; ses trois ans de stage étant terminés, il prit ses inscriptions à l'école supérieure de pharmacie.

Il fut, étudiant, ce qu'il avait été collégien, puis soldat. Sans témoigner le moindre zèle, il profita largement de l'enseignement qui lui était donné. Comme toujours, il choisit dans cet enseignement ce qui s'adaptait le mieux à son genre d'esprit ou, tout simplement, ce qui lui plaisait, et il négligea le reste. Encore faut-il dire que, dans ce qu'il étudiait, il cherchait, la moitié du temps, à découvrir tout autre chose que ce qui lui était enseigné.

Il en avait été ainsi depuis sa petite enfance : la moindre lecture, la leçon la plus insignifiante opéraient chez lui un déclen-

chement d'idées qui l'entraînaient à des méditations sans fin ; et il était rare que ces méditations ne soient pas fructueuses.

Mais si ce mode d'étude est excellent pour l'instruction générale, il ne vaut rien pour l'accomplissement des programmes ; et, au moment des examens semestriels, il y avait bien des trous à boucher. Grâce à sa prodigieuse facilité, Allais s'en tirait quand même ; les parties où il était notablement supérieur à la moyenne faisant passer sur celles qui laissaient à désirer. Toujours est-il qu'il n'éprouva jamais d'échec.

Allais ne fut pas un étudiant chahuteur au sens propre du mot, parce qu'il était l'ennemi-né de tout ce qui exigeait du mouvement et produisait du vacarme; mais il fut grand amateur et habile promoteur de chahuts paisibles, si ces deux mots peuvent s'accorder.

Quand il s'agissait de manifester contre un professeur, il se déclarait toujours opposé aux œufs pourris, aux tomates, aux petits sacs de farine transformés en projectiles. « Il y a tant d'autres manières de protester, disait-il, et beaucoup plus embêtantes ». Effectivement, il en imaginait autant que les besoins l'exigeaient.

En voici une, entre autres.

Les « potards » se rendirent une fois, en nombre considérable, au cours d'un professeur contre lequel ils avaient quelque sujet

de mécontentement; l'amphithéâtre regorgeait et tous se montraient d'une tranquillité, d'une application exemplaires. Le maître, surpris d'un revirement si complet dans les procédés de ses élèves, se dépensait en zèle sympathique, un peu inquiet, au fond, tout de même. Cette grande sagesse ne cachait-elle point un piège ?

Au bout de quelques minutes, un des auditeurs du premier rang, tombe en ronflant sur l'épaule de son voisin, puis un second, puis dix, puis vingt, puis tous. Les chutes en avant, en arrière, de côté, se multiplient, la salle retentit de ronflements sonores qui couvrent la voix du professeur. Celui-ci, après un moment de lutte, doit s'avouer vaincu, se taire et plier bagage. Et comment se fâcher contre cette jeunesse qui, à toutes les observations, répondait avec une politesse extrême : « Que voulez-vous ? nous avions sommeil ! »

En ville, Allais exerçait sa verve d'une façon tout aussi paisible et, suivant sa propre expression, tout aussi embêtante. A une dizaine qu'ils étaient, ils s'évertuaient à mettre en pratique, la série que Charles Leroy publiait alors dans le Tintamarre : *Cent mille manières de s'amuser en embêtant les autres*. Jamais ils n'employaient la brutalité ni l'insolence ; tout au contraire, ils se montraient d'une politesse que rien ne pouvait ébran-

ler, et qui, du reste, exaspérait les victimes beaucoup plus que la violence.

Un premier avril, A. Allais, Charles Leroy et Jules Jouy se présentent dans une chapellerie du quartier Saint-Sulpice portant cette enseigne : *Au chapeau de cardinal.*

— Bonjour, Monsieur le chapelier.

— Bonjour, Messieurs ; vous désirez... ?

— Un chapeau rouge pour notre oncle qui vient d'être promu.

— Bien, Messieurs. Voici un article en feutre de première qualité et de fabrication supérieure. C'est soixante francs.

— Soixante francs, c'est trop cher ; notre oncle fut toujours ennemi du faste.

— Ah ! voici donc un autre modèle : le feutre en est un peu moins beau, l'apprêt un peu moins soigné, mais c'est fort bien quand même... ; quarante-cinq francs.

— C'est encore trop cher. Notre oncle est à la tête d'une foule d'Œuvres qui absorbent la majeure partie de ses ressources ; sa garde-robe en est un peu sacrifiée.

— En ce cas, Messieurs, nous tombons dans le chapeau de drap. C'est bien préparé, évidemment, mais cela n'a ni la souplesse, ni la durée. Le prix en est modique : trente francs.

— Trop cher, toujours trop cher. Nous aimons mieux vous le confesser, notre oncle n'a aucune fortune personnelle et il est contraint à une grande simplicité.

— Il n'y aurait plus alors que le chapeau tout à fait ordinaire..., du mérinos collé.

— Le mérinos lui-même, serait trop cher... Vous n'auriez pas un article en calicot... ?

La même bande à peu près, à laquelle s'était joint le fameux Sapeck, entra chez un luthier. Allais s'entendait à merveille à prendre un air lugubre : le plus malin s'y trompait.

— Monsieur, dit-il au marchand, je suis sous le coup d'un très grand chagrin, ma bonne amie vient de me quitter.

— Ah! fait le luthier avec la condescendance professionnelle, c'est bien fâcheux.

— On dit que la musique est très propre à calmer la douleur, je veux en faire l'expérience et je suis venu avec ces Messieurs pour choisir l'instrument capable de me donner un peu de consolation. Mon ami Sapeck, qui sait jouer de tous, va — toutefois, si vous le permettez — en essayer quelques-uns.

Sapeck qui, en effet, jouait, je ne dis pas parfaitement, mais suffisamment, de tous les instruments, tire du violon des sons d'une tristesse navrante.

— Non, non, proteste Allais, loin d'apaiser ma souffrance, cette musique ne fait que l'aggraver.

La flûte produisant le même résultat, Sapeck passa au cor d'harmonie.

— *Oh ! que le son du cor est triste au fond des bois* gémit Allais.

Le luthier commence à se demander si son client n'est pas toqué, mais on fait parfois de bonnes affaires avec ce monde-là, il s'arme donc de patience.

— Si l'on essayait du cornet à pistons, propose-t-il, c'est plus vif, plus gai.

Sapeck, toujours docile, embouche le cornet ; mais cette fois, Allais se récrie :

— Un telle gaîté insulte à ma douleur.

Puis, semblant prendre subitement son parti.

— Je vois bien que la musique est impuissante. Au revoir, Monsieur ; je vais chercher une autre bonne amie.

Un des membres de cette société peu édifiante fut, je ne sais pour quel délit, assigné en justice de paix.

Fort peu ému de l'aventure, il parcourait le libellé avec indifférence, quand, soudain, il pousse un cri d'étonnement joyeux.

— L'assignation porte deux heures du matin.

— Non... ?

— Voyez plutôt.

On se passe le papier, on l'examine..., pas de doute : l'ami est bien convoqué pour deux heures du matin... Il y a certainement erreur, mais c'est là une erreur qu'il convient de mettre à profit.

Au jour indiqué, la bande, renforcée de quelques volontaires et accompagnée d'un huissier, se présente à la mairie.

Drelin ! drelin ! drelin !

Pas de réponse.

Drelindrelindrelindrelin !

Même silence.

Longuement, inlassablement, ils tirent la sonnette. A la fin, le concierge entr'ouvre une fenêtre du rez-de-chaussée et s'informe :

— Qui est là ? qu'est-ce qu'on veut ?

— Je suis convoqué à la Justice de paix, répond le délinquant, et ces Messieurs sont mes témoins.

— Comment ! à la Justice de paix, à deux heures du matin... ! vous n'êtes pas fous !

— Pas le moins du monde..., vous pouvez juger vous-même.

Le concierge examine le papier qu'on lui présente, mais qu'on ne lui abandonne pas, et il est bien forcé de reconnaître que l'assignation porte deux heures du matin.

— Vous pensez bien que le tribunal ne siège pas la nuit, fait-il, croyant à de la naïveté de la part de ses interlocuteurs. C'est une erreur et vous auriez dû vous renseigner.

— Portier, fait Allais d'un ton sévère, je n'admettrai jamais que la justice de mon pays puisse commettre une erreur. Etant convoqués la nuit, nous sommes venus la nuit sans chercher à pénétrer les secrets du juge.

Le concierge tenta d'expliquer de quelle manière la confusion s'était produite. Auparavant, la Justice de paix se tenait dans la matinée, et les lettres de convocation, imprimées à l'avance, mentionnaient à... *heures du matin*; on remplissait le blanc par neuf, dix, onze suivant les besoins. Puis les séances avaient été reportées à l'après-midi et l'on continuait à se servir, jusqu'à épuisement, des anciennes lettres, en remplaçant *matin* par *après-midi*. Pour celle de nos fumistes, cette substitution avait été négligée, et l'on voit que l'erreur était tombée en bonnes mains.

Ils ne voulurent rien entendre ; et l'huissier, amené par eux, fit un constat en règle que dut signer le concierge. Puis ils se replièrent, non sans tumulte.

Le passage Stanislas relie, en faisant un coude, la rue Notre-Dame-des-Champs à la rue Bréa. Il possède, à chaque extrémité, une grille que l'on ferme tous les soirs, ne laissant, pour l'entrée et la sortie, qu'une petite porte sur le côté. Les logements, à cette époque, en étaient presque tous occupés par des étudiants ou des artistes.

Une fois, un de ces locataires, un interne en médecine, eut congé. Le cas se présentait assez souvent, car cette jeunesse turbulente ne constituait pas une clientèle de tout repos. Le garçon, sans prendre garde au papier offi-

ciel, ne fit aucun préparatif de déménagement et continua d'habiter la maison comme si de rien n'était.

Les objurgations, puis les menaces du concierge n'eurent aucun succès.

Un beau jour, ou plutôt une belle nuit, car cette génération était fort noctambule, l'interne trouva son mobilier dehors, rangé derrière la grille de la rue Notre-Dame-des-Champs. Il eut une exclamation de surprise, mais non de chagrin, et courut chercher quelques camarades pour les rendre témoins de la situation et les consulter sur le meilleur parti qu'il convenait d'en tirer — entendez la plus propre à causer du grabuge.

Allais demeurait alors rue Vavin, à deux pas, il fut le premier sur les lieux. D'autres vinrent, avertis par on ne sait quel courant, et ils purent bientôt se compter une douzaine.

— A ta place, conseilla Allais, j'installerais mon lit sur place et je me coucherais.

La proposition avait d'autant plus de chance d'être adoptée qu'elle était plus saugrenue. En un tour de main, le lit fut fait, muni de ses draps et de ses couvertures, et le locataire se coucha, après un déshabillage certainement incomplet, mais suffisant tout de même pour faire illusion. La table de nuit fut placée à côté de lui avec une bougie allumée, et les camarades, assis sur les chaises disposées en cercle, se mirent à deviser le plus sérieusement du monde.

L'heure avait beau être avancée, on circulait encore dans les rues, et bientôt, un attroupement se forma de l'autre côté de la grille.

Il y avait déjà pas mal de temps que l'on s'égayait de ce spectacle insolite quand parut un sergent de ville.

— Qu'est-ce que vous f...-là ? demanda-t-il sans trop de rudesse.

— Vous le voyez, agent, dit Allais, il est couché et il essaye de s'endormir.

— En si grande compagnie... ?

— Nous sommes là pour veiller sur son sommeil, déclara notre fumiste avec une gravité profonde.

— Voyons ! vous savez bien qu'on ne couche pas dans la rue.

— Comment faire puisque — d'ailleurs contre tout droit — on a tous ses meubles dehors ?

— Qu'il aille à l'hôtel.

— Il n'a pas le sou.

— Ce n'est pas tout cela ; il faut qu'il se lève, il ira ensuite où bon lui semblera.

— Agent, prononça Allais sur un ton de jurisconsulte, la loi oblige tout citoyen à posséder un domicile. Que par malheur, notre ami soit arrêté pour une cause fortuite, le voilà inculpé de vagabondage et pourvu d'un casier judiciaire.

Le colloque dura longtemps sur ce ton, à la grande joie des spectateurs et, peut-être même de l'agent. L'expulsé ne se déclara

satisfait que lorsqu'un brigadier de police, appelé pour dénouer la situation, força le concierge à se lever pour remiser les meubles qu'il avait indûment mis dehors.

Au Quartier latin, comme à la caserne, comme partout, sans qu'il le cherchât le moins du monde, Allais jouit d'une notoriété rapide.

Les petits journaux qui, dans ce temps-là, étaient l'organe de la jeunesse des Ecoles, recherchèrent tous sa collaboration. Ces feuilles ayant une existence très éphémère, il en parut un certain nombre pendant qu'Allais faisait ses études ; son nom figura à peu près sur toutes.

L'une de ces petites feuilles eut une destinée plus brillante et moins courte que les autres. Elle s'appelait *Les Ecoles* et avait pour fondateur Félicien Champsaur qui arrivait de Provence. Le secrétaire était Julien Goujon qui, depuis, fit son chemin dans le parlementarisme, les principaux rédacteurs, Alphonse Allais et Georges Laguerre alors étudiant en droit.

Avec la confiance audacieuse de ses vingt ans, Champsaur écrivit à Victor Hugo pour lui demander son approbation, et le grand poète répondit par cette lettre qui figure dans l'un des tomes de sa « correspondance » :

Paris, 16 mai 1878.

« Mon cher et jeune confrère,

« J'envoie mon adhésion la plus sympathique à ce journal de la jeunesse : *Les Ecoles*. La jeunesse a en elle l'instinct du vrai, du beau et du juste ; elle est la conscience humaine encore vierge, sans nuage et sans éclipse. Dans plus d'une occasion, elle peut guider, enseigner, avertir et montrer le droit chemin. La jeunesse a toujours eu ce privilège de ressembler à la lumière.

« Je suis son ami et le vôtre.

« VICTOR HUGO. »

Les jeunes rédacteurs se montrèrent fort glorieux de l'autographe qui fut reproduit dans le journal avec des commentaires pleins d'enthousiasme et d'espérance.

Mais si cette lettre leur valut quelque considération, elle ne leur procura pas la fortune immédiate, et notre équipe littéraire ne disposant que de fonds modestes, devait mettre sérieusement la main à la pâte. Quand ils avaient accompli leur besogne de journalistes, ils faisaient les courses, allaient à l'imprimerie, déposaient leur papier chez les

marchands, puis venaient reprendre les invendus et cueillir la recette.

Cette recette, assez maigre, leur était, pour une bonne part, remise en sous. Une fois revenus chez Champsaur, que son titre de directeur ne dispensait pas de faire sa tournée comme les camarades, chacun rendait ses comptes, c'est-à-dire mettait au tas la monnaie qu'il avait reçue. La confiance mutuelle régnait dans le petit cénacle et l'on ne s'attardait pas aux vérifications.

Mais où ranger cet encombrant butin? bien entendu on ne possédait point de coffre-fort ni aucun meuble qui pût en tenir lieu. Bah! il y a toujours moyen de s'arranger. Dans le logis de Champsaur, se trouvait la malle qu'il avait apportée d'Aix, une de ces malles longues et basses, recouvertes de peau de cochon, dont on se servait autrefois : c'est là que l'on déposait les fonds. Quand l'exigeaient les besoins du journal ou leurs propres besoins, directeur, secrétaire et rédacteurs puisaient à la caisse et, très fiers, déambulaient par le Quartier avec — c'est bien le cas de le dire — de l'argent plein leurs poches.

Avec une administration et une comptabilité pareilles, l'existence du journal ne pouvait être que fort précaire. Une circonstance toute fortuite vint lui donner un regain de popularité et de succès.

Ces apprentis-journalistes ne craignaient pas de s'en prendre à quiconque ne partageait pas les idées qu'ils se faisaient de la vie. Une fois ils eurent l'audace d'attaquer leur puissant confrère *Le Figaro* qui daigna répondre personnellement au « gosse Allais » et à son directeur le « gosse Champsaur », ainsi que furent désignés les jeunes polémistes. C'était la gloire ; et l'existence de la petite feuille en fut prolongée de quelques semaines.

Il convient d'ajouter que les protagonistes de cette presse et, en particulier, Alphonse Allais, ne se prenaient pas au sérieux le moins du monde. Ils ne pontifiaient pas comme certains *jeunes* qui se croient célèbres dès que leur signature paraît dans un journal, non. Ils écrivaient parce que cela les amusait de dire ce qu'ils pensaient, et voilà tout.

Alphonse Allais était étudiant au moment de l'affaire Danval qui donna lieu à tant de discussions.

Danval était un jeune pharmacien qui fut accusé d'avoir empoisonné sa femme avec de l'arsenic. Le monde médical tout entier s'éleva contre cette accusation, laquelle ne reposait que sur des cancans de domestiques et de concierges. Le professeur de toxicologie de l'Ecole de pharmacie, dans un rapport très solidement établi, en démontra

l'absurdité tant au point de vue moral qu'au point de vue scientifique. Comment croire, en effet, qu'un pharmacien intelligent et connaissant bien son métier aille se servir d'arsenic, quand il dispose de tant d'autres poisons dont il ne reste aucune trace? Cette déposition fut le point de départ de manifestations véhémentes de la part des étudiants, surtout des étudiants en pharmacie. Pour ceux-là, un peu de solidarité professionnelle venait sans doute renforcer leur besoin de justice, mais ils étaient tous persuadés de l'innocence de Danval. Alphonse Allais le connaissait un peu et je l'ai entendu maintes fois affirmer que ce n'était peut-être pas un mari modèle, mais qu'il était incapable d'avoir tué sa femme, surtout d'une manière aussi stupide.

Danval fut néanmoins condamné, et partit en Nouvelle-Calédonie. Il s'y conduisit d'une façon exemplaire et, vingt ans plus tard, après une campagne du *Journal* menée par Jacques Dhur, son procès était de nouveau instruit, et il était réhabilité.

C'est encore à cette époque que Lebiez et Barré assassinèrent et dépecèrent une vieille laitière de la rue Poliveau pour lui voler les quelques milliers de francs qui constituaient ses économies. Barré était clerc d'avoué, Lebiez étudiant en médecine. Ce dernier était un garçon remarquablement intelligent et

instruit, mais dont les idées morales n'avaient aucune assiette. Allais, qui le connaissait fort bien, fut stupéfait de ce crime et surtout du sang-froid avec lequel il avait été exécuté.

— Lebiez, disait-il, Lebiez assassin...! lui qui est la douceur même...! Et pourquoi a-t-il tué? il n'a pas de besoins ; ce n'est ni un vaniteux, ni un débauché... La dernière fois que je l'ai vu, il revenait de Clamart avec sa petite bonne amie qui travaille très assidûment et ne lui coûtait rien... Ils rapportaient des branches d'aubépine qu'ils avaient cueillies dans le bois...

Puis, avec la réflexion, il *établit* les raisons du crime.

— Jamais l'idée d'un assassinat ne serait venue à Lebiez. C'est certainement Barré qui a été le promoteur ; et Lebiez, dont le jugement n'est pas très solide, a fini par se dire : « Cette bonne femme est âgée, mal portante, elle ne connaît aucune des joies de la vie ; la supprimer sans la faire souffrir, c'est presque lui rendre service, car qui sait si l'avenir ne lui réserve pas de grandes douleurs? Tandis que nous, avec cette somme dont elle ne sait même pas profiter, nous pouvons faire œuvre utile ». Et, sans plus de scrupules, il a apporté à l'œuvre commune, son adresse de « carabin »

Le procès démontra que ces suppositions étaient exactes. Tout jeune qu'il fût Allais était déjà un psychologue très pénétrant et très fin.

Lebiez et Barré furent condamnés à mort et exécutés : dans ce temps-là, le prétendu droit de « vivre sa vie » n'était pas encore entré dans la pratique :

Je ne peux me défendre de conter, à ce propos, une petite anecdote, sans importance et tout à fait à côté, mais qui, à l'époque, eut un certain succès. Les choses les plus lamentables donnent lieu parfois à des incidents comiques.

Le président du tribunal qui jugea cette affaire fut loin d'être brillant et l'on critiqua vivement la manière dont il avait conduit les débats. A un moment donné, il dit à Lebiez :

— L'année dernière, vous avez fondé, avec quelques camarades, une petite revue dont les fonds vous étaient fournis par une baronne allemande. *Il est regrettable de voir l'Allemagne mêlée à cette affaire.*

Allais assistait au procès avec Charles Leroy dont il était grand ami. Cette insanité, mal accueillie du public et vivement relevée par la presse, les égaya très fort, et Charles Leroy l'un des principaux rédacteurs du *Tintamarre,* parodia ainsi ce morceau oratoire :

— Accusé, six mois avant d'assassiner votre belle-mère, vous lui aviez fait cadeau d'une douzaine de couteaux à manche d'ivoire. *Il est regrettable de voir les éléphants mêlés à cette affaire.*

Déjà Allais n'était plus uniquement étudiant ; il débutait dans la littérature et ses débuts, bien que très modestes, ne laissaient pas que d'être remarqués : Léon Bienvenu, directeur du *Tintamarre*, devinait dans ses boutades, un esprit très original, et lui faisait le meilleur accueil.

Un moment, il hésita entre les deux routes à suivre : la pharmacie ou la littérature. Mais on ne résiste guère au « démon qui vous presse d'écrire » et, après une courte lutte, Allais, bravant les foudres de sa famille, abandonna pour la plume, le mortier et le pilon.

XXVI

LES HYDROPATHES

Le cercle des Hydropathes marqua, pour Alphonse Allais, la rupture définitive avec la pharmacie. Encore quelque peu étudiant au moment où il y entra, la fréquentation assidue de jeunes écrivains déjà pleins de talent, le fixa dans la carrière littéraire où, du reste, il rechercha la satisfaction de ses goûts beaucoup plus que la gloire et la fortune.

On a souvent parlé des Hydropathes, et pas toujours ainsi qu'il aurait fallu. On omis le nom de certains Hydropathes notoires et l'on a cité comme en ayant fait partie, des gens qui n'y ont jamais paru.

Le pauvre Emile Goudeau, qui créa ce cercle original, fut un malchanceux. Avec un talent indiscutable et très personnel, il ne connut jamais la prospérité. Peut-être même que, sans les Hydropathes, son nom serait

déjà tombé dans l'oubli. Mais ce petit cercle eut son heure de célébrité parce que tous les membres qui le composaient — du moins au début — étaient quelqu'un. Le plus grand nombre devinrent célèbres, plusieurs même comptent parmi les premiers dans l'art ou la littérature ; si certains n'arrivèrent pas à la notoriété à laquelle ils auraient eu droit, c'est que cette génération avait une incroyable insouciance de la réputation et de l'argent. Or, du plus modeste au plus illustre, il n'en est pas un qui n'ait parlé de Goudeau avec infiniment de sympathie et d'estime, non seulement pour son talent, mais encore pour son caractère.

Voici, un peu au hasard, le nom des Hydropathes qui se montrèrent le plus assidus aux séances : Emile Goudeau, le président-fondateur, dont l'ouvrage *Fleurs du bitume*, contient de fort belles choses : la *Revanche des bêtes*, entre autres ; les chansonniers célèbres Jules Jouy, Mac-Nab, auteur de l'*Expulsion* et Raoul Ponchon, toujours sur la brèche ; Eugène Le Mouël, un poète normand qui chantait son pays de façon exquise, Charles Frémine, un autre poète normand dont le recueil : *Sous les pommiers* est plein de pièces délicieuses, Raoul Fauvel, un Normand encore, d'une mélancolie pleine de charme ; Paul Bilhaud, devenu un auteur dramatique très applaudi ; Georges Rodenbach qui venait

de publier *Tristesses* ; Félicien Champsaur, l'un des plus jeunes, dont les poésies de début : les *Violettes*, la *Libellule*, etc., étaient pleines de promesses ; Victor Zay dont l'avenir s'annonçait superbe et qui mourut à vingt ans ; Charles Lomon dont la pièce *Jean d'Acier* allait être représentée au Théâtre-Français ; Haraucourt qui préparait sa belle traduction du *Marchand de Venise* ; Grenet-Dancourt, le futur auteur de *Trois femmes pour un mari* ; Galipaux qui disait là ses spirituelles *Galipettes* ; Mounet-Sully qui, vêtu en ouvrier, récitait, ou plutôt *jouait La Grève des Forgerons* de François Coppée ; son frère, Paul Mounet qui abandonnait la médecine pour le théâtre ; Coquelin cadet et ses effarants *monologues* ; Louis Décori, Villain, Leloir, de la Comédie Française, Lebargy et Calmettes encore au Conservatoire ; Paul Bourget alors à ses débuts dans la littérature et qui devait être l'une des gloires de l'Hydropathie ; Charles Cros, auteur de courts poèmes, d'une étrange beauté réunis dans *le Coffret de Santal* ; Maurice Rollinat, poète bizarre qui célébrait de façon magnifique les *brandes* de la Creuse, compositeur plus bizarre encore qui donnait le frisson à ceux qui l'entendaient pour la première fois chanter ses œuvres et celles de Baudelaire qu'il avait mises en musique ; Georges Lorin en ce temps-là dessinateur, poète, musicien et qui, depuis, s'est adonné à la sculpture ; les compositeurs Fra-

gerolles. Les Goudeau, Georges Vuidet, Marcel Legay ; l'organiste Maurice Petit, le violoncelliste Tolbecque, le célèbre violoniste suédois Zetterquist ; les peintres Bastien-Lepage et Luigi Loir, le dessinateur génial Willette, le caricaturiste-poète, André Gill et son disciple Sapeck ; Henri Beauclair, un Normand de race, l'auteur du *Tapis vert*, l'un des créateurs de l'énigmatique *Adoré Floupette* et qui maintenant dirige le *Petit Journal* ; Charles Leroy, le créateur de l'immortel *Ramollot* ; Georges Berry qui délaissa la littérature pour la politique ; Gustave Rivet, l'auteur persévérant du projet de loi pour la *recherche de la paternité* ; Félix Décori, Paul Vivien qui, plus tard se firent un nom dans le barreau ; d'autres encore qu'il me faut nommer en hâte : Taboureux, le *Mahori* du *Figaro* ; Paul-Emile Allais étudiant en pharmacie, auteur de rares mais charmants sonnets ; Harry Alis et Guy Tomel qui fondèrent la *Revue Moderne* ; Paul Marrot, Théodore Massiac, Gaston Sénéchal, Leo Trézenick, Louis Tiercelin, Mélandri, Armand Masson, Fernand Icres, Joseph Gayda, Léon Valade, Georges Lefebvre, Jules Adenis, Guilleminot, Jules Lévy, Michel de l'Hay, Georges Moynet, Emile Cohl, Mesplès, Hippolyte Buffenoir, etc.

De tout jeunes gens tels que Jean Moréas, Marsolleau, d'Esparbès, Ajalbert faisaient aux Hydropathes, une sorte d'apprentissage et prenaient contact avec leurs aînés, tandis

que d'autres, plus âgés : Auguste Vacquerie, Charles Monselet, Jules Claretie, Paul Arène, Francisque Sarcey, et jusqu'à M. Viette, ministre en exercice, venaient parfois applaudir et encourager leurs cadets.

Un jour, Coppée, amené par Paul Bourget y fut l'objet d'un accueil enthousiaste qui le toucha profondément et qu'il n'oublia jamais.

Alphonse Allais, hydropathe de la première heure, était un auditeur assidu bien que muet ; son bagage littéraire était d'ailleurs des plus minces et se composait de quelques fantaisies publiées dans le *Tintamarre* ; il se contentait donc d'écouter les autres, seulement, de temps en temps, il faisait à haute voix et avec la gravité qui ne l'abandonnait jamais, une réflexion inattendue qui mettait la salle en gaîté.

Le nom d'Hydropathes fut très discuté et bien peu en connaissent l'origine exacte.

Un jour que Goudeau, accompagné du comte de Puyferrat son collègue au Ministère des Finances, assistait au *Concert Besselièvre*, alors à la mode, il fut frappé par le rythme et la mélodie étranges d'un morceau que l'on jouait pour la première fois. Il lui semblait entendre « des gouttes d'eau tintinnabulant sur les vitres, ou mieux « un couteau d'argent faisant sonner des flûtes à champagne ». Il consulta le programme et lut GUNG'L : *Hydopathen walsh.*

Valse des Hydropathes, réfléchit-il ; de

quelle nature sont ces êtres inconnus qui se nomment *hydropathes*... ? Et hanté par ce mot bizarre, il s'informa autour de lui, au Ministère, à son hôtel, au restaurant, au café, de ce que pouvait être un hydropathe ; nul ne pouvait le renseigner. Finalement, Alphonse Allais à qui, plusieurs fois, il avait fait part de ses préoccupations, le traita d'« hydropathe lui-même » et le sobriquet lui resta.

Quand il fut question de baptiser le petit cercle artistique et littéraire qui, modestement, se fondait au Quartier latin, plusieurs noms furent mis en avant : les *Escholiers*, les *Fils de France*, le *Guay-Scavoir*, les *Pipes-en-terre*, etc., Goudeau proposa les *Hydropathes* qui tout de suite, fut rejeté.

— *Hydropathes*, rétorquèrent les amis qu'est-ce que cela signifie... ? des gens qui *souffrent de l'eau* ; mais pourquoi en souffrent-ils ? parce qu'ils en boivent trop, ou parce qu'ils n'en boivent pas assez ? le public ne comprendra pas...

Goudeau tint bon.

— Nous nous moquons du public, prononça-t-il, le public n'a pas besoin de comprendre. Ceux qui seront trop curieux se casseront la tête, et ce sera bien fait.

Et le nom d'*Hydropathes* prévalut.

Le siège social des Hydropathes se trouvait rue Cujas, au premier étage d'un café-

restaurant dont le propriétaire se contentait, pour tout loyer, du bénéfice fait sur les consommations.

Là, poètes ou musiciens, venaient à tour de rôle dire ou chanter leurs œuvres quelles qu'elles fussent. Le cercle des Hydropathes n'était pas une chapelle ou chacun devait sacrifier à la même idole : toutes les opinions étaient libres et tous les genres admis, même le genre ennuyeux. Pour celui-là, si parfois l'on protestait, c'était sans brutalité ni malveillance. Quelque membre de l'assemblée faisait une réflexion qui provoquait le rire général, alors celui qui occupait la tribune se rendait compte qu'il « rasait » l'auditoire et, sans trop de mauvaise grâce, il regagnait sa place. Alphonse Allais s'était fait une spécialité de ces interruptions opportunes et, bien souvent, on avait recours à son ingéniosité en la matière.

Les Hydropathes avaient leur journal qui paraissait... quand on avait assez d'argent pour payer l'imprimeur. Le rédacteur en chef était Emile Goudeau, le directeur-administrateur, Paul Vivien, le secrétaire de la rédaction, Paul-Emile Allais. Dans chaque numéro, Georges Lorin, sous le pseudonyme de Cabriol, donnait la charge d'un Hydropathe, et quelque écrivain y joignait une notice biographique d'une haute fantaisie. Successivement parurent : Emile Goudeau, André

Gill, F. Champsaur, Coquelin Cadet, Charles Cros, Sarah Bernhardt, la seule femme hydropathe, Charles Lomon, Maurice Rollinat, A. Vacquerie, Luigi Loir, Mélandri, Charles Frémine, Charles Leroy, Grenet-Dancourt, Moynet, Guy Tomel, Villain, Gustave Rivet, Alphonse Allais, Galipaux, Sapeck, Bastien-Lepage, Fernand Icres, Emile Cohl, etc.

Les Hydropathes eurent leurs chansons — chansons purement corporatives telles que le *Bon Diable* et la *Ronde du retour* dont les paroles et la musique sont de Georges Lorin, ou chansons satiriques sur les événements d'actualité. La plus célèbre parut après le *16 mai* ; les paroles sont d'un anonyme, la musique, d'Armand Liorat ; c'est une excellente mazarinade qui mérite de n'être pas oubliée.

I

Nous avons eu sur le trône de France,
Des maréchaux, des rois, des empereurs,
Tous ces gens-là barbotaient nos finances ;
Y n'en faut plus, Français, y a pas d'erreur
Grévy fait r'naître nos cœurs à l'espérance,
Il est intègre et joue bien au billard ;
C'est tout ce qu'il faut pour gouverner la France
A ce jeu-là, on n' perd pas cinq milliards.

Refrain

Elle est sauvée notre sainte République,
Allons, Français, n'ayons tous qu'un seul cri,
Pour acclamer Grévy le Jurassique
Crions Français : Vive Jules Grévy
Vive Grévy.

II

Plus de Mexique, plus de folles conquêtes,
Plus de galas, plus de ruineuses cours ;
Tout pour le peup', à lui toutes les fêtes,
Pleines de lampions, de drapeaux, de discours.
Not' président sait fair' des beaux messages,
Son diadème est un chapeau gibus ;
Et dédaignant les somptueux équipages
Pour ses six sous, il monte dans l'omnibus

Elle est sauvée, etc.

III

Quand on nous prit l'Alsace et la Lorraine,
Des généraux commandaient nos soldats.
A bas les sab' ! La nation souveraine,
Pour chefs d'armée n' veut rien qu' des avocats.
Dans les congrès, r'troussant sa large manche,
Grévy jouera not' sort aux dominos ;
Le double six nous donnera la revanche ;
Nous pouvons bien nous passer de héros !

Elle est sauvée, etc.

IV

Du Président le modeste ménage
Donne l'exemple de toutes les vertus
A l'Elysée, le bœuf et le potage,
Veau et salade forment tous les menus.
. . . .
. . . .
. . . .
. . . . (1).

Elle est sauvée, etc.

Chaque samedi, quand l'heure les contraignait à lever la séance, les Hydropathes se formaient en file indienne, avec un parapluie ouvert — ceux, du moins qui possédaient un parapluie — et ils se rendaient à l'Elysée en chantant l'hymne qui célébrait le triomphe de la République. La police se bornait à empêcher le désordre sans songer à leur imposer silence ni à les disperser, pensant bien que les laisser faire était le meilleur moyen d'en avoir bientôt fini, ce qui était exact. Quand ils avaient terminé leur manifestation anodine, ils se retiraient tranquillement et tout était dit.

Cette jeunesse aux aspirations littéraires et

(1) Les quatre derniers vers contenant une allusion désobligeante pour un grand fonctionnaire, alors en exercice, il est préférable de ne point le citer.

artistiques, ne manqua pas de fixer l'attention d'un certain public, et la presse consacra aux Hydropathes des articles encourageants. Francisque Sarcey, Jules Claretie, Henry Fouquier, entre autres, parlèrent d'eux avec éloges et sympathie, leur conférant ainsi la célébrité.

Mais cette célébrité rapide fut une des causes de leur décadence non moins rapide.

Des mondains, en quête de nouveautés, leur offrirent des cachets avantageux pour qu'ils figurassent à leurs réceptions : tous protestèrent avec énergie et le président formula, en ces termes, le sentiment général :

— Nous sommes des écrivains et des artistes, nous ne voulons pas être un *numéro* de programme.

Toutefois, s'ils pouvaient refuser de se rendre dans les salons à la mode, il leur était difficile de s'opposer à l'infiltration lente et insidieuse des éléments étrangers qui devaient les perdre.

D'abord, ce furent des étudiants, amis de quelque Hydropathe, qui obtinrent leurs entrées. Cela, encore, n'avait pas grand inconvénient, les artistes et les étudiants ayant toujours fait bon ménage au Quartier latin. Mais après les étudiants, ce furent les amis des étudiants, puis les amis de ces amis. Finalement, il fut de bon ton, parmi les jeunes *snobs* d'alors, d'être Hydropathe, et si le cercle gagna en nombre, il ne gagna sûrement pas en qualité.

La salle de la rue Cujas devenue trop étroite, on s'était installé dans un local qui, jadis, avait servi pour un café-concert et qui était situé au bout de la rue des Ecoles, tout près de la Halle aux Vins. Bien que ce ne fût pas très éloigné du centre, c'était quand même à l'écart, et les Hydropathes y vinrent moins. Et puis, ils avaient beau être plus nombreux, ils se sentaient perdus dans cette grande baraque : l'intimité de naguère avait disparu.

Enfin, chose plus grave, les intrus, comme il arrive toujours, voulaient faire la loi et les artistes n'avaient point l'énergie de leur résister ou de les mettre à la porte ; ils préférèrent leur céder la place.

Ce fut Alphonse Allais qui, par une de ses fumisteries habituelles, détermina la chute finale.

Il avait conservé son goût pour la pyrotechnie et il employait volontiers ses connaissances scientifiques à la confection d'engins fulgurants et détonnants. Un soir donc, il vint très tard aux Hydropathes avec Fragerolles et Sapeck, et, pendant que ces deux derniers allumaient des feux de Bengale qui remplirent la salle de lueurs blafardes, Allais faisait partir des bombes, d'ailleurs inoffensives, mais qui éclatèrent avec un fracas épouvantable.

Quand les profanes furent revenus de leur frayeur, ils protestèrent au nom du respect

dû à l'art et à la littérature. On leur répondit de la belle manière ; il y eut échange de propos discourtois, peut-être même de petits bancs et d'escabeaux, et les Hydropathes du début ne revinrent plus au Cercle. Quelques-uns se reconstituèrent sous le nom d'*Hirsutes*, mais l'existence de ce nouveau groupe fut éphémère et sans éclat.

Un beau jour, on apprit au Quartier qu'un peintre, appelé familièrement Rodolphe, venait de faire un petit héritage et qu'il fondait un cabaret artistique sur la Butte Montmartre. Très malin en affaires, Rodolphe Salis pensa que ce qui restait d'Hirsutes constituait encore un noyau intéressant, et il mit tout en œuvre pour se l'attacher.

A l'une des séances, il proposa aux membres présents, un souper au champagne et des fiacres pour les transporter du Quartier à la Butte. Ceux-ci acceptèrent avec enthousiasme, et tinrent à payer leur écot par des chansons et des poésies, au grand agrément des consommateurs, rares encore, du nouveau cabaret. Ce furent les débuts artistiques du *Chat Noir* dont la fortune devait être prompte et brillante.

Ce cabaret, un moment si fort à la mode, est trop connu pour que je m'attarde à en parler. Allais en fut un des protagonistes les plus recherchés. De la petite feuille qui en était l'organe officiel et où il répandit à flots

son intarissable fantaisie, il passa dans la grande presse, et, tout de suite, s'y fit une place enviée.

C'est au *Chat Noir* qu'Allais se lia avec Maurice Donnay. Surpris et charmé de voir ce poète qui, modestement, timidement, presque en s'excusant, apportait des choses délicieuses, alors que d'autres prétendaient imposer les pires médiocrités, il voulut mieux connaître le jeune auteur, et, de cette connaissance mutuelle, résulta une de ces amitiés fidèles jusqu'à la mort et par-delà la mort.

Mais c'est le *Journal* qui consacra la réputation d'Allals. Fondé en 1892 par Fernand X au, son succès fut rapide et colossal. Allais fit partie du premier groupe de rédacteurs et il y collabora jusqu'à son dernier jour.

Peut-être sera-t-on enclin à mettre sur le compte de l'indulgence fraternelle l'opinion très haute que j'ai d'Alphonse Allais ; à cela je répondrai que, à l'occasion de ces *souvenirs*, j'ai parlé de lui à beaucoup de ceux qui l'ont connu à toutes les époques de sa vie et que, spontanément, avec une sincérité manifeste, tous m'ont fait de lui les plus grands éloges ; tous l'ont déclaré un esprit très supérieur, un brave garçon ignorant la morgue et l'envie et que tout le monde aimait.

TABLE DES MATIÈRES

—

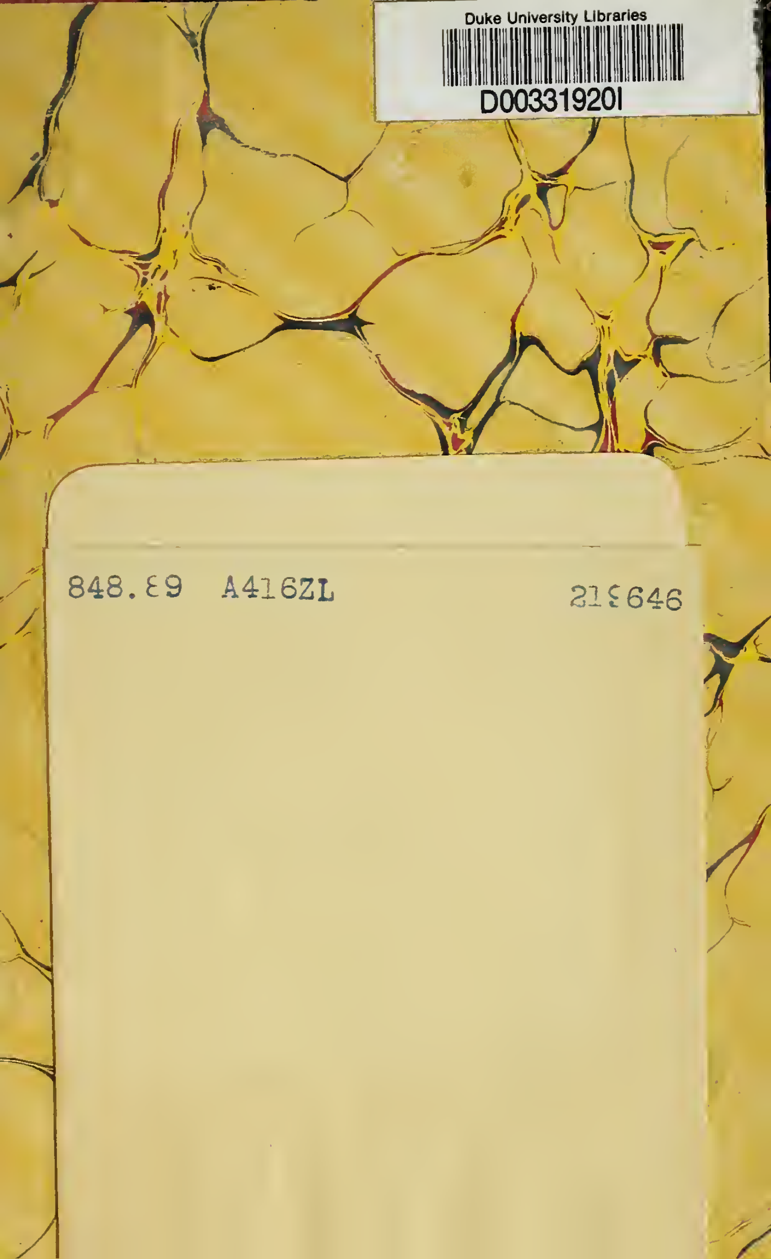
Imprimerie BUSSIÈRE. — Saint-Amand (Cher).





Date Due

Library Bureau Cat. no. 1137


Duke University Libraries
D00331920I
848.89 A416ZL
219646

